BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
Di Marini
A
191
NAPOLI

Digitized by Google

HISTOIRE

ANECDOTIQUE, POLITIQUE ET MILITAIRE

DE LA

GARDE IMPÉRIALE

PAR

Emile Marco de Saint-Hilaire,

Auteur des Souvenirs intimes du temps de l'Empire

TOME II.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

Librairie, Imprimerie et Fonderie.

1846

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis.
NAPOLI

Digitized by Google

Racc. De Marsinis A 191

HISTOIRE

DE

LA GARDE IMPÉRIALE.

Digitized by Google

« C'ÉTAIT UNE COLONNE DE GRANIT. »

(Paroles du Premier Consul, dans son rapport de la bataille de Marengo au Gouvernement, le 27 prairial an VIII.)

Digitized by Google

HISTOIRE

ANECDOTIQUE, POLITIQUE ET MILITAIRE

DE LA

GARDE IMPÉRIALE

PAR

Emile Marco de Saint-Hilaire,

Auteur des Souvenirs intimes du temps de l'Empire.

—

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1846

Google

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

ANNÉE 1806 [1].

CHAPITRE PREMIER.

NOUVELLE ORGANISATION DE LA GARDE.

I

Malgré les succès de la campagne d'Austerlitz, malgré la sécurité que devait inspirer à la France le traité de Presbourg, dès le commencement de l'année 1806 Napoléon ne songea qu'à deux

[1] Par décret impérial, daté du palais de Saint-Cloud, le

choses : fortifier son organisation militaire, augmenter sa Garde. Une nouvelle coalition pouvait se former contre lui, plus menaçante et plus à craindre que celle qu'il venait de briser; la pensée gouvernementale de l'Empereur se dirigea donc entièrement vers les batailles... Ses prévisions ne devaient pas tarder à se réaliser. Il avait créé un grand Empire dont les bases reposaient sur des constitutions et sur un code émané du pouvoir civil; mais lui, l'homme des camps, né de la guerre au sein d'un vaste mouvement belliqueux, devait se préoccuper de préférence d'institutions qui portassent l'esprit de la nouvelle génération vers les conquêtes. Avec le culte dû à l'Empereur, ce que l'on enseignait à la jeunesse, c'était qu'elle devait mourir pour lui. L'université impériale était donc chargée de façonner la pensée de l'écolier : on l'élevait au bruit du tambour, il faisait tous les jours l'exercice comme un soldat; chaque lycée de Paris était un véritable régiment où les enfants recevaient des fusils et des grades. Du lycée, le jeune homme passait soit à l'École spéciale de la Flèche, soit à celle de Fontainebleau, ou enfin à l'École polytechnique,

24 fructidor an XIII (11 septembre 1805), il était dit qu'à partir du 11 nivôse prochain (1er janvier 1806), le calendrier grégorien serait mis en usage dans tout l'empire français.

pour, de là, se rendre en poste sur un champ de bataille. Le service militaire était la condition essentielle de la vie politique; aussi tout, dans la société, avait une allure soldatesque : on ne rencontrait, dans les rues de la capitale, que des uniformes; il n'y avait de succès dans les salons que pour quiconque chaussait l'éperon ou ceignait l'épée. Et cette Garde impériale, qui déjà exerçait sur l'armée française et sur l'Europe une domination si puissante, allait encore augmenter ses cadres.

Dès l'origine (1804), cette troupe d'élite ne comptait en infanterie qu'un seul régiment de grenadiers et un de chasseurs. La cavalerie ne se composait que d'un régiment de grenadiers et d'un régiment de chasseurs appelé les *guides*, avec deux escadrons de gendarmes d'élite et deux compagnies d'artillerie légère, formant en totalité un effectif de neuf mille sept cent quatre-vingt-dix-huit hommes. Cette garde, disons-nous, après avoir été augmentée de deux mille trois cent quatre-vingt-neuf hommes en 1805, sera portée, en 1806, à quinze mille six cent cinquante-six hommes, parce que ses cadres s'augmenteront d'un deuxième régiment de grenadiers, d'un deuxième régiment de chasseurs à pied, de deux bataillons de vélites, et de deux nouveaux régiments d'infanterie, sous le nom de

fusiliers-grenadiers et de *fusiliers-chasseurs de la Garde*. La cavalerie aura un régiment de dragons, sous la dénomination de *dragons de l'Impératrice;* l'artillerie sera augmentée d'un *bataillon du train des équipages;* enfin, il ne sera pas jusqu'à l'état-major général et à l'administration de la Garde dont le nombre des officiers et des emplois sera triplé et porté à soixante et dix-huit de vingt et un qu'il était dans l'origine.

C'est à partir de 1806 que la Garde impériale formera ce noyau admirable quand il s'agira de décider du sort d'une bataille, comme à Marengo, comme à Austerlitz. Réunis en corps, on appellera ces régiments la *vieille Garde*, et cette valeureuse phalange aura une confiance si grande en elle et dans les chefs qui la commandent, qu'elle se croira invincible. Belle foi du soldat français ! Dorénavant, partout où la *vieille Garde* se portera, quel que soit l'obstacle qu'on lui oppose, elle fera trouée et assurera la victoire. Aucun des braves qui la composent ne courbera la tête devant un boulet ou en présence de la mitraille; tous marcheront droit au feu la face découverte, l'œil fixe, et lorsque Prussiens, Espagnols, Anglais, Autrichiens et Russes verront de loin s'ébranler ces têtes couvertes de cicatrices, lorsque ces bonnets à poil agiteront leurs courts plumets comme le vent du nord agite les jeunes

sapins sur la montagne, un indicible effroi se répandra chez l'ennemi, qui fuira à leur approche sans pouvoir se rendre compte du sentiment instinctif qui le fascine et le maîtrise tout à la fois.

Un décret, daté du palais de Saint-Cloud le 15 avril 1806, fit donc subir à la Garde impériale la nouvelle organisation suivante, savoir :

TITRE PREMIER.

Dispositions générales.

« Art. 1er. La Garde impériale sera composée de :

1 Major général.
4 Bataillons de grenadiers à pied, formant 2 régiments.
4 Bataillons de chasseurs à pied, formant également 2 régiments.
1 Régiment de grenadiers à cheval de 4 escadr.
1 Régiment de chasseurs à cheval de 4 escadr.
1 Compagn. de mameluks attachée aux chasseurs à cheval.
1 Régiment de dragons de 4 escadrons.
1 Régiment d'artillerie de 3 escadrons.
1 Légion de gendarmerie d'élite.
1 Bataillon de matelots.
1 Compagnie de vétérans.

« Il sera attaché à chaque corps d'infanterie *deux* bataillons de vélites, et à chaque régiment de cavalerie *un* escadron de vélites seulement.

« Art. 2. L'état-major général sera composé de quatre colonels généraux, dont :

1 Commandant les grenadiers à pied.	20 Aides de camp du grade de chef d'escadron, de capit. et de lieutenant.
1 Commandant les chasseurs à pied.	1 Chef de bataillon du génie.
1 Commandant la cavalerie.	2 Capitaines du génie.
1 Commandant l'artillerie et les matelots.	1 Adjoint du génie.
4 Aides de camp colonels.	1 Bibliothécaire.

« Les colonels généraux, pour tout ce qui aura rapport au service de la Garde, recevront directement les ordres de l'Empereur.

TITRE SECOND.

Infanterie.

« Art. 3. Chaque corps d'infanterie sera composé de :

4 Bataillons de grenadiers ou chasseurs.
2 Bataillons de vélites.

« Les bataillons de vieux soldats seront composés de quatre compagnies fortes de cent vingt hommes chacune.

« Ces bataillons seront composés de quatre

cent quatre-vingts hommes chacun, et la totalité du corps de mille neuf cent vingt hommes, tous soldats ayant au moins dix ans de service dans la ligne.

« Art. 4. Chaque corps d'infanterie formera *trois* régiments, dont *deux* régiments de Garde et *un* de vélites; tous trois auront la même administration et seront placés sous le même commandement.

« Chaque régiment sera commandé par un major.

« L'état-major de chaque corps sera composé de la manière suivante, savoir :

1 Colonel commandant.
3 Majors, dont 1 pour chaque régiment et 1 pour les vélites.
6 Chefs de bataillon, dont 1 pour les vélites.
1 Quart.-maître trésorier.
6 Adjudants-majors, dont 2 pour les vélites.
6 Sous-adjudants-majors, dont 2 pour les vélites.
4 Porte-drapeau.
6 Officiers de santé, dont 3 de 1re classe et 3 de 2e ou de 3e classe.
1 Adjudant-lieuten. pour l'habillement.
1 Adjudant-lieut. pour les vivres.
1 Vaguemestre (rang de sergent-major).
1 Tambour-major.
6 Caporaux-tambours.
1 Chef de musique (rang de sergent-major).
40 Musiciens.
1 Maître tailleur.
1 Maître cordonnier.
3 Maîtres armuriers, dont 1 pour les vélites.
1 Maître guêtrier.

« Art. 5. Chaque compagnie de grenadiers ou de chasseurs à pied sera composée de :

1 Capitaine.

1 Lieutenant en premier.	8 Caporaux.
1 Lieutenant en second.	2 Sapeurs (rang de caporaux).
1 Sergent-major.	102 Grenad. ou chasseurs.
4 Sergents.	2 Tambours.
1 Fourrier.	

« Art. 6. Chaque compagnie de vélites sera composée de :

1 Capitaine.

1 Lieutenant en premier.	1 Fourrier.
2 Lieutenants en second.	8 Caporaux.
1 Sergent-major.	150 Vélites.
4 Sergents.	2 Tambours.

« Art. 7. Les officiers cesseront d'être fournis par détachement comme ils l'étaient précédemment par les grenadiers et les chasseurs ; ils feront partie de ces corps et seront nommés par l'Empereur. Le rang d'ancienneté pour tous grades et pour tous individus appartenant à la Garde impériale sera réglé d'après l'ancienneté de service dans la Garde.

« Les sous-officiers seront choisis parmi les plus anciens caporaux de grenadiers et de chasseurs ; les fourriers et les caporaux, partie parmi

les plus anciens vélites, et partie parmi les plus anciens grenadiers ou chasseurs.

« Art. 8. L'Empereur fixera le nombre de maîtres de lecture, d'écriture, d'arithmétique et de gymnastique qu'il jugera convenable d'attacher à chaque bataillon.

« Art. 9. En cas de guerre, et la Garde faisant campagne, deux compagnies de vélites marcheront avec chaque bataillon.

« Chacune de ces compagnies sera composée de cent trente-cinq hommes, ce qui portera la force de chaque bataillon à sept cent cinquante hommes.

« Au moment du départ, toutes les compagnies du bataillon seront sur-le-champ composées de cent vingt-cinq hommes, dont quatre-vingts vieux soldats et quarante-cinq vélites.

« Chaque bataillon de vieux soldats laissera en dépôt, à Paris, vingt hommes et quinze vélites par compagnie, ce qui fera, pour chaque corps d'infanterie, deux cent dix hommes, et, pour les deux corps, quatre cent vingt hommes.

« L'effectif total de l'infanterie de la Garde sera, par ce moyen, de six mille quatre cent vingt hommes, dont six mille à l'armée et quatre mille au dépôt.

« Quand l'infanterie de la Garde recevra l'ordre de fournir un détachement pour découcher

plusieurs jours, ou pour un voyage, il sera détaché deux compagnies par bataillon de vélites, ce qui portera les bataillons de la Garde à six compagnies. Les vélites seront distribués par égales portions dans les compagnies du bataillon, et le bataillon détaché sera de sept cent cinquante hommes.

TITRE TROISIÈME.

Cavalerie.

« Art. 10. Les régiments de grenadiers, de chasseurs et de dragons sont composés de :

4 Escadrons de 2 compagnies chacun.
1 Escadron de vélites.

« Art. 11. L'état-major d'un régiment de grenadiers, de chasseurs ou de dragons sera composé de :

1 Colonel commandant.
2 Majors.
5 Chefs d'escadron, dont 1 pour les vélites.
1 Chef d'escadr. instruct.
1 Quart.-maître trésorier.
1 Capitaine instructeur.
2 Adjudants-majors, dont 1 pour les vélites.
5 Sous-adjud.-majors, dont 1 pour les vélites.
4 Porte-étendard.
1 Adjud.-lieutenant pour les vivres.

1 Adjud.-lieutenant pour les fourrages.
1 Adjud.-lieutenant pour l'habillement.
5 Officiers de santé, dont 2 de 1re classe et 3 de 2e et 3e classe.
1 Sous-instructeur, rang de maréchal des logis chef.
1 Vaguemestre, rang de maréch. des logis chef.
2 Artistes vétérin., dont 1 pour les vélites.
4 Aides-vétérinaires.
1 Trompette-major.
3 Brigadiers trompettes, dont 1 pour les vélites.
1 Timbalier.
1 Maître tailleur.
1 Maître culottier.
1 Maître bottier.
1 Maître armurier.
1 Maître sellier.
1 Maître éperonnier.
2 Maîtres maréch. ferr.

« Art. 12. Chaque compagnie sera composée de :

1 Capitaine.

2 Lieutenants en premier.
2 Lieutenants en second.
1 Maréchal des logis chef.
6 Maréchaux des logis.
1 Fourrier.
10 Brigadiers.
96 Grenadiers, chasseurs ou dragons.
3 Trompettes.
2 Maréchaux ferrants.

« Art. 13. Il y aura une compagnie de mameluks attachée au régiment des chasseurs à cheval de la Garde.

« Les réfugiés mameluks qui sont à Melun seront envoyés à Marseille, où ils jouiront des mêmes avantages et seront payés de la même manière que par le passé.

« Cette compagnie de mameluks sera composée de :

1 Chef d'escadron commandant.
1 Capit. instruct. *franç.*
1 Adjudant-lieutenant en second *français.*
1 Porte-étendard, lieuten. en second, *français.*
1 Chirurgien-major *fr.*
1 Artiste vétérinaire *fr.*
1 Maître sellier *français.*
1 Maître armurier *franç.*
1 Maître bottier *français.*
1 Maître tailleur *français.*
1 Brigadier trompette *fr.*
2 Capitaines.
2 Lieutenants en premier.
4 Lieutenants en second.
1 Maréchal des logis chef *français.*
8 Maréchaux des logis, dont 2 *français.*
1 Fourrier *français.*
4 Porte-queues.
12 Brigadiers, dont 2 *fr.*
109 Mameluks.
4 Trompettes *français.*
2 Maréch. ferrants *français.*

« Art. 14. Il y aura, par régiment de cavalerie de la Garde, un escadron de vélites.

« Chaque escadron de vélites sera composé de deux compagnies de cent vingt-cinq hommes chacune, non compris les officiers et sous-officiers.

« Les officiers, les sous-officiers et les brigadiers seront fournis par les régiments de grenadiers et de chasseurs à cheval.

« Art. 15. Lorsqu'un escadron de la Garde marchera, pour quelque espèce de service que ce soit, et que cet escadron devra découcher plu-

sieurs jours de suite, il sera porté à deux cent cinquante hommes par l'incorporation de cinquante vélites par escadron, de manière que, si les quatre escadrons marchaient, ils formeraient un total de mille hommes, dont huit cents vieux soldats et deux cents vélites.

« Le dépôt de chaque régiment, à Paris, restera composé de quarante-huit vieux soldats et de cinquante vélites, en tout quatre-vingt-dix-huit hommes.

« Art. 16. En campagne, chaque régiment de grenadiers, de chasseurs ou de dragons formera deux régiments.

« Chaque régiment sera composé de deux escadrons, et chaque escadron divisé en *deux compagnies* dites *de manœuvres*.

« Chaque régiment sera commandé par un major sous les ordres des deux colonels commandants.

« Il n'y aura qu'une seule administration par corps distinct de cavalerie.

« Les grenadiers, les chasseurs et les dragons auront la même organisation.

Dragons.

« Art. 17. Il est créé un régiment de dragons de la Garde.

« Ce régiment sera organisé comme les grenadiers et les chasseurs.

« Art. 18. A cet effet, chacun des régiments de dragons de la ligne fournira, cette année, pour la formation des dragons de la Garde, douze hommes ayant au moins dix ans de service. L'Empereur nommera les officiers : les sous-officiers et brigadiers seront fournis par les régiments de grenadiers et de chasseurs.

« Les officiers du régiment de dragons seront fournis par tiers : les deux premiers tiers, par les régiments de grenadiers et de chasseurs de la Garde; l'autre tiers, par les trente régiments de dragons de la ligne.

« Les régiments de dragons désigneront un lieutenant par escadron pour être proposé comme candidat.

« Art. 19. Il ne sera organisé, cette année, que *deux* escadrons de dragons; l'année prochaine il sera fait un nouvel appel de dix hommes pour former les deux autres escadrons [1].

« Art. 20. L'organisation définitive du régiment de dragons de la Garde n'aura lieu qu'à dater du 1er juillet prochain, hormis l'escadron

[1] Le régiment de dragons fut formé en entier avant la fin de la même année.

de vélites et l'état-major, qui seront formés immédiatement.

« Art. 21. Le régiment de dragons sera monté en chevaux noirs.

« Art. 22. Tous les régiments de cavalerie de la Garde devront être complétés, en vieux soldats, à dater du 1er juillet prochain.

Art. 23. Les sous-officiers et brigadiers attachés en ce moment aux deux escadrons de vélites des chasseurs et aux deux escadrons de vélites des grenadiers, seront répartis, par portion égale, dans chacun des escadrons de vélites attachés, par la présente organisation, à chaque régiment de cavalerie de la Garde; l'excédant sera réincorporé dans le régiment de dragons, ainsi que les officiers supérieurs des deux régiments de grenadiers et de chasseurs qui ne seraient pas compris dans la présente organisation.

TITRE QUATRIÈME.

Gendarmerie d'élite.

« Art. 24. Les quatre compagnies de gendarmerie d'élite auront la même organisation et seront de la même force que la compagnie d'un régiment de la cavalerie de la Garde.

TITRE CINQUIÈME.

Artillerie.

« Art. 25. Il sera créé un régiment d'artillerie à cheval.

« Ce régiment sera composé de :

1 État-major.
3 Escadrons de chacun 2 compagnies.

« L'état-major sera composé de :

1 Colonel commandant.

1 Major.
3 Chefs d'escadron.
1 Quartier-maître.
1 Adjudant-major.
3 Sous-adjudants-majors, lieut. en 1er ou en 2d.
1 Instructeur, capitaine ou lieutenant.
3 Porte-étendard.
3 Officiers de santé, dont 1 de 1re classe et 2 de 2e ou de 3e classe.
1 Adjud. pour les vivres.
1 Adjud. pour l'habillem.
1 Adj. pour les fourrages.
1 Profess. de mathématiq.
1 Vaguemestre (rang de maréch. des logis chef).
1 Artiste vétérinaire.
3 Aides artistes vétérin.
1 Trompette-major.
1 Brigadier trompette.
1 Maître tailleur.
1 Maître cordonnier.
1 Maître culottier.
1 Maître bottier.
1 Maître sellier bourrelier.
1 Maître armur. éperonn.

« Art. 26. Chaque compagnie d'artillerie légère sera composée de :

1 Capitaine commandant.

1 Capitaine en second.	6 Brigadiers.
1 Lieutenant en premier.	25 Canonniers de 1re classe.
2 Lieutenants en second.	25 Canonniers de 2e classe.
1 Maréchal des logis chef.	25 Vélites.
4 Maréchaux des logis.	3 Trompettes.
1 Fourrier.	2 Maréchaux ferrants.

« Ainsi l'escadron sera de cent vieux canonniers et de vingt-cinq vélites.

« Art. 27. Les six capitaines en deuxième seront détachés au parc.

« Art. 28. En temps de paix, les trois escadrons seront divisés en deux escadrons de vieux canonniers et un escadron de vélites.

« Art. 29. Le régiment d'artillerie à cheval n'aura, en temps de paix, que trois cents chevaux, mais tous les hommes seront également exercés au manége.

« Il y aura une compagnie d'ouvriers qui sera composée de :

1 Capitaine en second.

1 Lieutenant.	12 Ouvriers de 1re classe.
2 Sergents.	12 Ouvriers de 2e classe.
2 Caporaux.	6 Apprentis.

« Art. 30. Les employés du parc seront au nombre de *onze :*

1 Garde d'artillerie. — 4 Sous-gardes. — 6 Conducteurs.

TITRE SIXIÈME.

Train.

« Art. 31. Il y aura un bataillon du train composé de six compagnies.

« Art. 32. L'état-major du bataillon du train sera composé de :

1 Capitaine commandant.	1 Artiste vétérinaire.
1 Lieuten. adjud.-major.	1 Maître sellier, bourrelier et bâtier.
1 Sous-lieutenant quart.-maître.	1 Maître cordonn. bottier.
1 Adjudant sous-officier.	1 Maître tailleur.

« Et chaque compagnie de :

1 Lieutenant.	5 Brigadiers.
1 Sous-lieutenant.	66 Soldats.
1 Maréchal des logis chef.	2 Maréchaux ferrants.
4 Maréchaux des logis.	2 Bourreliers ou bâtiers.
1 Fourrier.	2 Trompettes.

Chevaux du train.

« Art. 33. Le nombre des chevaux du train est fixé à deux cent vingt pour tout le bataillon, en temps de paix, et à mille en temps de guerre.

TITRE SEPTIÈME.

Administration.

« Art. 35. Il y aura toujours dans la Garde :

1 Inspecteur aux revues.

1 Commiss. ordonnateur.	2 Adjoints aux commiss. des guerres.
1 Sous-inspect. aux revues.	1 Quart.-maître trésorier.
1 Commissaire des guerres pour l'infanterie.	1 Adjud. pour les vivres.
1 Commissaire des guerres pour la cavalerie.	1 Adjudant pour l'habillement.
2 Comm. des guerres pour le service extraordinaire, dont un spécialement chargé de l'ambulance.	1 Adjudant pour les fourrages.
	1 Adjud. pour l'hôpital.
	30 Boulangers.

« Ces quatre adjudants seront lieutenants ou sous-lieutenants; ils seront choisis parmi d'anciens militaires d'une probité reconnue.

« Ils feront le service en temps de paix, afin qu'en temps de guerre ils aient l'habitude de tous les détails que comporte leur emploi.

« Art. 36. Il sera construit des fours portatifs pour que, en temps de paix comme en temps de guerre, l'administration et tout ce qui en dépend soit promptement et complétement organisée.

« Art. 37. La forme d'administration, la solde, les masses, les premiers mois, les remontes, enfin tout ce qui n'est pas compris dans le présent décret, restera, pour toute la Garde, tel qu'il a été fixé par la première organisation de l'an XIII.

« Art. 38. Chaque corps de la Garde aura ses fourgons, ses charretiers et ses chevaux de train toujours en état et prêts à marcher au premier ordre.

« L'ambulance sera de même toujours en état.

« Les officiers de santé attachés à l'ambulance feront, en temps de paix, le service à l'hôpital de la Garde, dit *du Gros-Caillou*. Il y aura un médecin en chef attaché à cet hôpital.

II

CRÉATION DES OFFICIERS D'ORDONNANCE.

Un second décret, daté du palais de Saint-Cloud, le 19 septembre 1806, prescrivit les dispositions suivantes, savoir :

« Art. 1er. Il y aura près de nous *douze* officiers d'ordonnance qui nous serviront à la guerre et dans nos camps pour transmettre nos ordres.

« Art. 2. Ces officiers d'ordonnance seront sous les ordres de notre grand écuyer.

Digitized by Google

« Art. 3. Les officiers d'ordonnance seront comptés à la suite de la cavalerie de la Garde, pour en recevoir la solde et la quantité de rations de fourrages attribuées aux capitaines de cavalerie. Indépendamment de cette solde, ils recevront un traitement annuel de quatre mille francs sur notre trésor [1]. »

Un troisième décret, daté également de Saint-

[1] Ce ne fut cependant qu'au mois de janvier 1809 que l'Empereur arrêta, par un décret en date du 31, les dispositions qui réglaient définitivement le rang, les prérogatives, la solde, l'uniforme et la nature du service de ses officiers d'ordonnance, quoiqu'une décision, prise seulement quelques jours auparavant, le 11 janvier (voir à cet effet le livre IX de notre ouvrage), déclarât qu'à partir du 1er janvier de cette année, MM. les officiers d'ordonnance ne feraient plus partie de la Garde impériale.

Voici les dispositions du décret du 31 janvier 1809, daté du palais des Tuileries :

« Art. 1. L'Empereur a douze officiers d'ordonnance, du grade de capitaine, lieutenant ou sous-lieutenant. Ils prennent rang entre eux, indépendamment de leur grade, par leur ancienneté de service auprès de l'Empereur. Lorsqu'ils parviennent à un grade supérieur, ils cessent d'être officiers d'ordonnance.

« Art. 2. Les officiers d'ordonnance sont dans les attributions du grand écuyer, qui règle leur service : il y en a toujours un de service au palais. Celui qui est de service remet, tous les matins, à l'aide de camp de service, la liste des officiers d'ordonnance, avec l'indication du lieu où chacun d'eux se trouve.

« Art. 3. En campagne, l'officier ou les officiers d'ordonnance de service doivent toujours avoir un cheval sellé, pour

Cloud, le 24 du même mois de la même année, prescrivit la création de compagnies de boulangers, de bouchers, de botteleurs, d'infirmiers et de train des ambulances, ainsi que la forme du

pouvoir être à même de remplir les commissions que l'Empereur voudrait leur donner.

« Art. 4. Les officiers d'ordonnance de service, à la guerre, montent à cheval et suivent Sa Majesté toutes les fois qu'elle sort, soit à cheval, soit en voiture. Ils placent leurs chevaux en relais, comme ceux de Sa Majesté, si cela est nécessaire, pour qu'ils puissent la suivre; ou le grand écuyer les distribue de manière à ce qu'il y en ait toujours auprès de l'Empereur un nombre égal à celui de ceux qui doivent être de service.

« Art. 5. Les officiers d'ordonnance doivent connaître les manœuvres de l'infanterie et de la cavalerie.

« Art. 6. Les officiers d'ordonnance portent pour uniforme un frac à la hussarde, drap bleu barbeau; parements, collet, revers et doublure de même; collet, parements et revers brodés en argent; épaulettes et aiguillettes en argent; gilet écarlate et pantalon bleu barbeau, tréflé en argent; bottes à la hussarde; chapeau à cornes, avec garniture en argent.

« L'équipage de leurs chevaux sera à la hussarde, avec schabraque en peau de tigre ou en peau d'ours, bordure écarlate.

« Il n'y aura qu'un seul uniforme.

« Art. 7. Chaque officier d'ordonnance doit avoir au moins quatre chevaux à monter et quatre chevaux de suite, avec autant de domestiques ou palefreniers. Ils doivent avoir, sur chacun de leurs chevaux de suite, un portemanteau avec les effets d'habillement et de linge pour se changer.

« Art. 8. Afin de subvenir à ces dépenses d'équipement et d'entretien, chaque officier d'ordonnance doit avoir de sa famille un revenu de 6,000 fr. par an. Ils reçoivent de l'Empereur un traitement de 6,000 fr., et, indépendamment de cela, le ministre de la guerre les fait traiter, quel que soit leur

conseil d'administration relatif auxdites compagnies.

Un quatrième décret, encore daté de Saint-Cloud, le 19 septembre suivant, prescrivait, en-

grade, comme capitaines de cavalerie de première classe de la Garde pour solde, indemnité de logement, fourrages, etc.

« Art. 9. En campagne, les officiers d'ordonnance reçoivent huit rations de fourrages.

« Art. 10. Les officiers d'ordonnance n'ont pas le rang d'officiers de la maison militaire de l'Empereur; mais ils mangent à la même table que les officiers de garde. »

L'Empereur a eu successivement, depuis 1806 jusqu'à 1815, beaucoup d'officiers d'ordonnance indépendamment des douze qui datent de la formation, et dont nous donnons les noms au tableau nominatif *Maison militaire de l'Empereur*, état-major général de la Garde (voir le chapitre II de ce livre); ceux dont les noms suivent firent partie de la Garde jusqu'à la fin de 1808. Ce furent :

MM. Baffron, Clapowski, Constantin, de Vence, d'Épinay, Duchand (Auguste), Fodoas, Gillot, Labiffe, la Bourdonnaie (Arthur), Marbœuf, de Monaco, Montesquiou (Anatole), le prince de Salm, Savoie-Carignan, Talhouet, de Watteville et Zaepfell.

Devinrent officiers d'ordonnance après le 11 janvier 1809, mais ne furent pas considérés comme faisant partie de la Garde :

MM. Athalin, Beranger, Caraman, Chabrillant, Chateignier, Christin, Gourgault, d'Hautpoul, Lamesan, Montaigu, de Mortemart, Pailhou, Pretet, Galz de Malvirade, Lauriston et Tintignies ; ces trois derniers avaient été à tour de rôle *premier page* de l'Empereur.

Furent nommés en 1815, par décrets des 12 mars et 22 avril :

MM. Amillet, Dumoulin, Lannoy, Lariboissière, Planat, Ressigny, Saint-Jacques et Saint-Yon.

tre autres choses, les dispositions suivantes, savoir :

« Le premier bataillon de grenadiers vélites et le premier bataillon de chasseurs vélites formeront un régiment sous le titre de régiment des vélites de la Garde [1]. Tous les vélites seront incorporés dans ce régiment; les grenadiers vélites formeront le premier bataillon, et les chasseurs le second.

« Les officiers, sous-officiers et caporaux du deuxième bataillon de vélites-grenadiers, et ceux du deuxième bataillon de vélites-chasseurs formeront le cadre d'un deuxième régiment qui portera le nom de *fusiliers de la Garde*. Ce régiment sera entièrement composé de conscrits et aura la même formation que le régiment des vélites, conformément au décret du 15 avril dernier.

« Le régiment des fusiliers sera formé sur-le-champ par un appel fait sur les compagnies de réserve des départements, et conformément au tableau. Il sera pris en outre, sur le contingent que chaque département doit fournir, en vertu du décret du 3 août dernier, sept hommes par département, savoir : deux qui seront pris dans le contingent destiné aux cuirassiers, et cinq dans

[1] Ce régiment n'a pas été organisé.

celui destiné à l'artillerie. Ce choix sera fait par le conseil de recrutement; il donnera la préférence aux sujets les plus propres au service de l'infanterie. Ces hommes seront de suite dirigés sur Paris. Lorsque les fusiliers de la Garde auront fait une campagne avec la Garde, ils seront susceptibles d'être admis dans l'un des corps de la Garde, et dès lors seront traités comme elle. »

Enfin, le 15 décembre 1806, il fut créé un second régiment de fusiliers qui fut composé et organisé de même que le premier; de sorte que l'infanterie de la Garde comprenait, dès la fin de 1806, deux nouveaux régiments : l'un de *fusiliers-grenadiers*, l'autre de *fusiliers-chasseurs :* telle fut l'origine de ce qu'on appela plus tard la *jeune Garde.*

III

UNIFORMES ET ARMEMENT.

Fusiliers-grenadiers.

Même uniforme que les grenadiers à pied. Épaulettes blanches, le corps coupé de deux lignes rouges perpendiculaires. Le bonnet à poil

était remplacé par un shako orné sur le devant d'une plaque avec un aigle, sur les côtés un chevron figurant un V de galon de fil blanc de douze lignes de large, d'un cordon blanc et d'un plumet rouge.

La capote était couleur gris de fer.

Le fusil à capucines de fer : le sabre de même modèle que ceux de la ligne.

Fusiliers-chasseurs.

Même uniforme que les chasseurs à pied [1]. Shako et épaulettes semblables à ceux des fusiliers-grenadiers, seulement les lignes transversales, au lieu d'être rouges, étaient vertes.

La capote était bleue : même armement que pour les fusiliers-grenadiers.

[1] Le grand uniforme des chasseurs à pied de la Garde était semblable, pour la coupe et les couleurs, à celui des grenadiers à pied ; les revers étaient, ainsi que les parements, taillés en pointes ; les parements étaient lisérés de blanc.

Les retroussis garnis d'une grenade et d'un cor de chasse en laine jaune brodée sur bleu.

Les épaulettes à franges rouges et corps vert.

Le bonnet d'oursin sans plaque par devant et sans sommet, était orné de cordons blancs à deux glands. Le plumet rouge, et vert en bas.

Sur la giberne un aigle couronné.

Les officiers de chasseurs avaient la même tenue que ceux

Dragons.

L'habillement, l'armement et le harnachement du cheval de ce corps étaient les mêmes que ceux des grenadiers à cheval. Seulement tout ce qui était bleu chez ces derniers était vert pour les dragons; puis, à la place du bonnet à poil, les dragons portaient le casque de cuivre jaune à crinière noire pendante, orné d'un plumet rouge.

Même manteau que les grenadiers.

La *petite tenue* des dragons consistait en un pantalon de nankin avec le chapeau pareil à celui des grenadiers.

Bottes à la Suwarow.

La housse du cheval des dragons ne différait

des officiers des grenadiers, sauf les différences mentionnées ci-dessus.

Le chapeau, en petite tenue, était garni de doubles cordonnets, à la place des galons que portaient les grenadiers.

Les chefs de corps ajoutèrent, aux frais des chasseurs, divers objets de petite tenue, tels que pantalon collant de drap bleu et bottes à la Suwarow pour l'hiver; culotte de nankin, bas de coton blanc, et souliers à boucles d'argent ovales pour l'été.

Capote de drap bleu à deux rangs de boutons; collet droit agrafé.

de celle des grenadiers que par la couleur du drap qui était vert.

Quant à l'armement, le sabre comme celui des grenadiers, la carabine dite fusil de dragon d'après l'ordonnance, pistolets d'arçon.

Train des équipages.

Habit-veste semblable, pour la coupe, à celui du train d'artillerie; fond bleu de ciel; revers, collet, parements et pattes de manches du même drap; lisérés bleu de roi.

Gilet bleu de ciel caché par l'habit; pantalon collant bleu de ciel uni; bottes à la russe.

Shako ordinaire orné d'un aigle couronné et de jugulaires en métal blanc; pompon en boule.

Manteau bleu de ciel.

Sabre-briquet d'infanterie.

SOLDE.

Régiment des fusiliers-grenadiers et des fusiliers-chasseurs.

DÉSIGNATION des GRADES.	SOLDE DE PRÉSENCE			SOLDE D'ABSENCE		INDEMNITÉS		NOMBRE DE CHEVAUX.
	PAR MOIS.	PAR JOUR.	en marche, par jour.	en semestre, par jour.	à l'hôpit. et aux armées, pr jour.	de logement par jour.	d'habillement par jour.	
Adjudant général. .	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	»
État-major.								
Major	516 66	17 22	» »	8 61	14 22	4 16	2 08	6
Chef de bataillon . .	416 66	13 88	» »	6 94	10 88	2 50	1 66	3
Adjudant-major . .	300 »	10 »	» »	5 »	8 »	1 33	1 11	2
Sous- lieut. en 1r.	200 »	6 66	» »	3 33	5 16	1 »	1 11	1
adj.-maj. lieut. en 2d.	175 »	5 83	» »	2 91	4 33	1 »	1 11	1
Off. de santé de 1e cl.	300 »	10 »	» »	5 »	8 40	2 50	1 11	»
Id. de 2e cl.	200 »	6 66	» »	3 33	5 46	1 33	1 11	»
Id. de 3e cl.	133 33	4 44	» »	2 22	3 46	1 »	1 11	»
Maîtres de dessin. .	125 »	4 16	» »	2 08	2 91	» »	» »	»
Id. d'écriture. .	150 »	5 »	» »	2 50	3 75	» »	» »	»
Petit état-major.								
Caporal-tambour. .	» »	1 66	» »	» 83	» 55	» »	» »	»
Maître ouvrier. . .	» »	2 22	» »	I 11	» 74	» »	» »	»
Compagnie.								
Capitaine.	300 »	10 »	» »	5 »	8 »	1 33	1 11	»
Lieutenant en 1er. .	200 »	6 66	» »	3 33	5 16	1 »	1 11	»
Lieutenant en 2d. .	175 »	5 83	» »	2 91	4 33	1 »	1 11	»
Sergent-major. . .	» »	2 66	» »	1 33	» 88	» »	» »	»
Sergent et fourrier .	» »	2 22	» »	1 11	» 74	» »	» »	»
Caporal.	» »	1 66	» »	» 83	» 55	» »	» »	»
Fusilier.	» »	» 60	» 70	» 30	» 20	» »	» »	»
Tambour.	» »	1 38	» »	» 69	» 46	» »	» »	»
Élève tambour traité en tout comme tirailleur.	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	»

CHAPITRE II.

ÉTATS NOMINATIFS.

MAISON MILITAIRE DE L'EMPEREUR.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Les maréchaux
- *Davoust* (G. D. ✲), comm. les chasseurs à pied.
- *Soult* (G. D. ✲), comm. les grenadiers à pied.
- *Bessières* (G. D. ✲), commandant la cavalerie.
- *Mortier* (G. D. ✲), comm. l'artill. et les matelots.

Aides de camp de l'empereur.

Les généraux de brigade
- *Junot* (G. D. ✲).
- *Caffarelli* (G. D. ✲).
- *Lauriston* (C. ✲).
- *Savary* (G. O. ✲).
- *Lemarrois* (C. ✲).

Les généraux de brigade
- *Rapp* (C. ✲).
- *Mouton* (O. ✲).
- *Bertrand* (O. ✲).
- *Le Brun* (C. ✲).
- *Reille* (C. ✲).

Aides de camp des colonels généraux de la Garde.

Picard (C. ✲), génér. de brig.
Barke (C. ✲), } adjud. com-
Simon (O. ✲), } mandants.
A. Davoust (C. ✲), } colonels.
Gouret (O. ✲), }
Lapointe ✲, }
Hulot ✲, } chefs d'escadron.
Falcon ✲, }
Leisteinchneider ✲, }
Segauville ✲, }
Soulages, chef de bataillon du génie.
Saint-Chamans, } chefs de
Lameth ✲, } bataillon.
Lapeyrière ✲, }
Waldner ✲, }
Bourreand ✲, } capitains.
Brun, }
Detrobiant, }
Debaumetz, lieutenant.

Officiers d'ordonnance de l'Empereur.

Castilly.
De Montesquiou (Eug.).
De Turenne (Améd.).
Falkouwski.
Deponthon.
Lamarche.
Scherb.
Bongard.
Tascher (Louis).
Berthemy.
Maulnois.
Parrain.

Aides de camp adjoints à l'état-major général de la Garde.

Vautrin ✲, chef d'escadron.
Quesnel, } chefs
Quandalle, } de bataillon.
Baron ✲, }
Bottex ✲, } capitaines.
Laforet ✲, }
Poncet, lieutenant.

Administration générale de la Garde.

Chandelas ✲, inspecteur aux revues.
Daru (Martial) ✲, sous-inspecteur aux revues.
Dufour (G. J. B.) ✲, commiss. ordonnateur des guerres.

BRIGADE DU CORPS DES GRENADIERS A PIED.

Etat-major.

Le général de brigade *Hulin* (C. ✲), colonel.

Le général de brigade *Dorsenne* (O. ✲), major colonel.

Lonchamps, *Darquier*, *Flamand*, *Bodelin* ✲, } chefs de bataillon.

Réant ✲, capit. quartier-maître trésorier.

Buchel ✲, *Legentil*, } aides de camp du général *Hulin*.

Castellon, *Pailhès* ✲, } aides de camp du général *Dorsenne*.

Vezu ✲, *Lenoir* ✲, *Faucon* ✲, *Pieron* (O. ✲), } adjudants-majors.

Descombes ✲, *Chicot* ✲, *Ritter* ✲, *Delaire* ✲, } sous-adjud. majors.

Morlay ✲, *Moulin* ✲, } porte-drapeau.

Dudanjon ✲, *Chappe* ✲, *Mouton*, } offic. de santé de 1re classe.

Braise, *Vergé*, } offic. de santé de 2e classe.

Cain, offic. de santé de 3e cl.

. . . . . , élève chirurgien.

Numéros des Régim.	Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1r	1e	Lemarrois (O. ✲)	Mellier ✲	Dingremont ✲ Daix ✲
		2e	Hennequin (O. ✲)	Villemeureux ✲	Massol ✲ Pélée ✲
		3e	Rogery (O. ✲)	Deblais ✲	Fougères ✲ Couturier ✲
		4e	Rambly	Brémont ✲	Goucheron ✲ Villeneuve
	2e	1e	Carré ✲	Pilloud ✲	Galois ✲ Robert
		2e	Laurede ✲	Caron ✲	Labarrière (O. ✲) Chailloux
		3e	Luneau ✲	Condé ✲	Ponsard ✲ Maigrol
		4e	Masson ✲	Belcourt ✲	Michel (A.) Bois-Thierry
2e	1r	1e	Dutrône ✲	Delvolvé ✲	Micheler ✲ Bernard
		2e	Jardin ✲	Ciron ✲	Tailhaut Gaillard
		3e	Metzinger (O. ✲)	Lambert ✲	Bourchette Villiers
		4e	Leglise ✲	Dethan ✲	Thierry Rouillard
	2e	1e	Aversenne (O. ✲)	Michel (O. ✲)	Lapersonne ✲ Pincemaille ✲
		2e	Porret ✲	Mirabel ✲	Liberal (O. ✲) Lacase
		3e	Harlet ✲	Pelet ✲	Gavardy ✲ Leclerc
		4e	Vionnet (O. ✲)	Hollier ✲	Delort Cogne ✲

BRIGADE DU CORPS DES CHASSEURS A PIED.

État-major.

Le général de brigade *Soulès* (C. ✲), commandant.

Gros (C. ✲), colonel major.

Lanabert ✲,
Dupin (O. ✲),
Gruyer (O. ✲),
Rouvier ✲,
} chefs de bataillon.

Larrony ✲, capit. quart.-maître.

Barbot ✲, capitaine,
Lanel ✲, lieutenant,
} aides de camp du général *Soulès*.

Fleurentin ✲,
Soulès (jeune) ✲,
Boucher ✲,
Rignon ✲,
} adjudants-majors.

Rattier ✲, sous-adjudant-major.

Faure ✲,
Second ✲,
} porte-drapeau.

Vergez ✲,
Cothenet ✲,
} chirurgiens-majors.
Jourda, chirurgien de deuxième classe.
Lapeyre, id. de troisième classe.

Numéros des Régim.	Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1r	1e	Kessel ✲	Rozet ✲	Guerdin ✲ Barbas ✲
		2e	Soye (O. ✲)	Deschamps(O.✲)	Gillet ✲ Dubois ✲
		3e	Vezan (And.) ✲	Labusquette ✲	Hardy ✲ Bernelle ✲
		4e	Pompejac ✲	Divat ✲	Mallet ✲ Aubry
	2e	1e	Castagnier ✲	Blondeau ✲	Lapeyre ✲ Bean ✲
		2e	Gouin ✲	Bigot	Puech ✲ Genthon ✲
		3e	Rousseau ✲	Beurmann ✲	Poittier ✲ Bulle ✲
		4e	Julien	Bié ✲	Finat ✲ Noel
2e	1r	1e	Rampon ✲	Pion ✲	Heraud ✲ Miroffe ✲
		2e	Pinguern	Preslier ✲	Clement ✲ Rivet
		3e	Guyot ✲	Galté ✲	Bouricer ✲ Michel
		4e	Deshayes ✲	Galand	Paradis (O. ✲) Champfroy ✲
	2e	1e	Dufour ✲	Laplane ✲	Bosquet Hallé ✲
		2e	Secretan ✲	Barral ✲	Nicolas ✲ Brousson ✲
		3e	Henrion ✲	Mathieu ✲	Charraud ✲ Coulon ✲
		4e	Berton ✲	Azem ✲	Gombert Truffet ✲

FUSILIERS-GRENADIERS.

État-major.

Friederichs (O. ✲), colonel, major commandant.

Harlet ✲, lieut.-col., } chefs de bataillon.
Hennequin (O. ✲), id., }

Martenot ✲, } capitaines adjud.-maj.
Leroy ✲, }
Maigrot, } lieut. sous-adjud.-maj.
Delaitre ✲, }
Villemeureux ✲, lieutenant quartier-maître.

Gosserat, lieuten. 2e porte-drapeau.
Mouton, chir. de 1re classe.
Cuin, id. de 3e classe.
Mosnier ✲, capit. à la suite.
Rouillier ✲, lieut. en 1er, id.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Lamotte ✲	Deleage ✲	Deleuze ✲ Guy
	2e	Baraige ✲	Desmoulins ✲	Courtin ✲ Poulmant ✲
	3e	Joré ✲	Leroy ✲	Folley ✲ Morioux ✲
	4e	Gillet ✲	Castanier ✲	Vaude ✲ Taquet ✲
2e	1e	Leroy ✲	Bouhour ✲	Bureau ✲ Barrois
	2e	Ciceron	Guillemain (O. ✲)	Gauthier ✲ Vaillant
	3e	Brousse ✲	Deneuilly ✲	Mazas Piette ✲
	4e	Trappier ✲	Lacroix ✲	Crousse Epailly

FUSILIERS-CHASSEURS.

État-major.

Boyer (O. ✲), colonel-major commandant.

Bellaton (O. ✲), *Vrigny* (O. ✲), *Barcantel* (O. ✲), chefs de bataillon.
Lefèvre ✲, *Bié* ✲, adjudants-majors.
Remeise, lieutenant quartier-maître.
Le Beau, officier d'habill.
Baruteau ✲, sous-adj.-maj.
Parrod ✲, lieutenant en 2d, porte-drapeau.
Jourda, chir. de 2e classe.
Juville, chir. de 3e classe.
Schramm ✲, *Poudavigne*, capitaines à la suite.
Petit ✲, lieut. en 1r à la suite.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Dode ✲	Rascau ✲	Hanuche ✲ Agnès ✲
	2e	Berth ✲	Barral ✲	Dhervilly ✲ Dulin ✲
	3e	Garnier (O. ✲)	Roux ✲	Duménil ✲ Bauchard ✲
	4e	Larousse ✲	Colombau ✲	Ozère ✲ Pichard ✲
2e	1e	Sicard (O. ✲)	Stemback ✲	Villaret ✲ Laguillermie ✲
	2e	Romand (O. ✲)	Morin ✲	Vincent ✲ Saint-Martin ✲
	3e	Desmaroux (O. ✲)	Crepi ✲	Lebeau ✲ Albert ✲
	4e	Lambinet (O. ✲)	Menneguin ✲	Bellaton ✲ Azem ✲

CORPS DES GRENADIERS A CHEVAL.

État-major.

Le général de division *Ordener* (C. ✲), colonel.

Lepicq (O. ✲), major colonel.

Chastel (O. ✲), major en second.

Perrot (O. ✲), chef d'escadron quartier-maître

Jolivet (O. ✲),
Duclaux (O. ✲),
Rossignol (O. ✲),
Blancard ✲,
Treuille (O. ✲),
Chamorin (O. ✲),
} chefs d'escadron.

Ordener (fils) ✲,
Germanowski ✲,
} lieutenants en second, aides de camp du général *Ordener*.

Sabatier (O. ✲), capitaine adjudant-major.

Hardy ✲, capitaine instructeur.

Scribe ✲,
Schmidt ✲,
} lieutenants en second, adjudants.

Picard ✲,
Jacob ✲,
Hardy (B.) ✲,
Piedfort ✲,
} lieutenants en second, porte-étendard.

Dièche ✲, officier de santé de 1re classe.

Castel, id. de 2e classe.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Maufroy (O. ✲)	Bourde (O. ✲)	Seranne ✲
			Beaugeois ✲	Goubet ✲
	5e	Auzouy ✲	Desmonts (O. ✲)	Marie ✲
			Delaporte ✲	. . . . .
2e	2e	Laroche (O. ✲)	Burgraffe ✲	Tascher ✲
			Messager ✲	Ollivier ✲
	6e	Seganville ✲	Lajoie ✲	Sirhugue ✲
			Borde ✲	Pernet ✲
3e	3e	Messier ✲	Ligier ✲	Bufequin ✲
			Gautran ✲	Barthon ✲
	7e	Grandjean ✲	Walter ✲	Lhuillier ✲
			Chassin ✲	Richard ✲
4e	4e	Holdrinet (O. ✲)	Duvivier ✲	Tuefert ✲
			Meline ✲	Bourgeois ✲
	8e	Dietmann ✲	Venière ✲	Buyek ✲
			Varnoust ✲	Alexandre ✲

VÉLITES, *formant les* 5e *et* 6e *escadrons.*

ÉTAT-MAJOR. { *Clément* (O. ✲), chef d'escadron.
Compariol ✲, adjudant-major.
Lepot ✲, adjudant, lieut. en second.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Lahuberdière ✲	Rollet ✲	Dupetit ✲
	3e	Colin ✲	Ring ✲	. . . . .
2e	2e	Dujon ✲	. . . . .	Meny ✲
	4e	Guillaume ✲	Jubert ✲	. . . . .

CORPS DES CHASSEURS A CHEVAL.

État-major.

Le prince *Eugène,* colonel général commandant en chef.

Dahlmann (O. ✻), colonel commandant en second.

Guyot (O. ✻), colonel major.

Bohn (O. ✻),
Charpentier (O. ✻),
Thiery (O. ✻),
Daumesnil (O. ✻),
Francq (O. ✻),
Cavrois (O. ✻),
} chefs d'escadron.

Martin ✻, adjudant-major,
Clerc (aîné) ✻, quartier-maître,
Nager ✻, instructeur,
} capitaines.

Domangé ✻, adjud.-lieut. en premier.
Sève (jeune) ✻, id. en second.

Guybert ✻,
Peyrot ✻,
Kretly ✻,
Baucheux ✻,
} lieutenants porte-étendard.

Assaligny, officier de santé de première classe.
Bockenheimer ✻, id. de deuxième classe.

Pergot, chirurgien de troisième classe.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Thumelaire ✲	Parisot ✲	Garnier ✲
			Pailhès ✲	Bourgeois ✲
	5e	Geist ✲	Duvernois ✲	Dupont ✲
			Adet ✲	Donchery ✲
2e	2e	Romieux ✲	Rabusson ✲	Viala ✲
			Thomassin ✲	Lambert ✲
	6e	Guiod ✲	Muzy ✲	Greffe ✲
			Solard ✲	Dumoulin ✲
3e	3e	Monnier ✲	Jouannes ✲	Pibout ✲
			Perrier ✲	. . . . .
	7e	Musgnier ✲	Rougeot ✲	Colomier ✲
			Barbanègre ✲	Roule ✲
4e	4e	Poiret ✲	Legros ✲	Sève (aîné) ✲
			Lebrasseur ✲	Coutard ✲
	8e	Corbineau ✲	Delassus ✲	Thervay ✲
			Thomas ✲	Basse ✲

VÉLITES, *formant les* 5e *et* 6e *escadrons.*

ÉTAT-MAJOR.
- *Clerc* jeune (O. ✲), chef d'escadron.
- *Fournier* ✲, capitaine adjud.-major.
- *Saulnier* ✲, adjud.-lieut. en second.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Bureau ✲	Jolly ✲	Mexner ✲
	3e	Callory ✲	Sansot ✲	Charrel ✲
2e	2e	Schneyt ✲	Bayeux ✲	Achynte ✲
	4e	Desmichels (O. ✲)	Maziaux (O. ✲)	Levasseur

COMPAGNIE DE MAMELUKS.

État-major.

Delaître (O. ✲), chef d'escadron commandant.
Rouyer ✲, adjudant-lieutenant en second.
Merat ✲, porte-étendard lieutenant en second.

Mauban ✲, chirurgien-major.

Ibrahim ✲, *Souhoube* ✲,	capitaines.	*Elias* ✲, *Chaim* (O. ✲), *Soliman* ✲, *Abdallah* ✲,	lieut. en 2d.
Renno (O. ✲), *Dahoud* ✲,	lieut. en 1er.		

GENDARMERIE D'ÉLITE.

État-major.

Le général de division *Savary* (C. ✲), colonel.

Jacquin (O. ✲), colonel-major.
Weber ✲, capitaine à la suite.

Henry (O. ✲), *Dauthencourt* (O. ✲), *Meckenem* (O. ✲),	chefs d'escadron.	*Bourchette*, sous-adj.-major pour l'infanterie.	
		Bousignon, porte-drapeau.	
Oger, adjud.-major, *Colin*, quart.-maître.	capit.	*Perollet* ✲, *Patrin*,	porte-étend.
Hallouin ✲, sous-adj.-maj. pour la cavalerie.		*Renoult* ✲, chir.-major. *Desplace*, aide-major.	

DÉSIGNATION.	Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
Infanterie, 1 bataillon.	1e	Jardin ✲	Pelet ✲	Coste ✲
			. . . . .	Deprieck ✲
	2e	Bourgeois ✲	Pion ✲	Gillet (jeune) ✲
			. . . . .	Ricquart
Cavalerie, 2 escadrons. 1e	1e	Bloume ✲	Frapillon ✲	Labbé ✲
			Besençon ✲	Lelarge ✲
	3e	Pinon ✲	Noirot ✲	Chaudel ✲
			Compagnon ✲	Verjus ✲
2e	2e	Lenoir ✲	Moreau ✲	Pidoux ✲
			Borne ✲	Maubranche
	4e	Roize ✲	Janin ✲	Garbé ✲
			Doncœur ✲	Gillet (aîné) ✲

DRAGONS.

État-major.

Arrighi (C. ✲), général colonel.

Fiteau (C. ✲), colonel-major.

Letort ✲, major.

Jolivet (O. ✲), *Rossignol* (O. ✲), *Marthod* ✲, *Bouquerot* ✲, } chefs d'escadr.

Picard ✲, *Desirat* ✲, *Grandjean* ✲, *Berrurier*, } chefs d'escadr.

Duvernoy ✲, *Joly* ✲, } capitaines adjudants-majors.

Colommier ✲,
Alexandre ✲,
Chatry-Lafosse ✲,
Tierce ✲,
Lancestre, } lieutenants en 1er, sous-adjud.-majors.

Danglot, adjudant-lieutenant pour l'habillement.

Hunold ✲,
Dubourg ✲,
Landry ✲,
Gency ✲, } lieut. en 2d, porte-étendard.

Reiffer ✲, *Gorsse* ✲, } offic. de santé de 1re classe. | *Poirson*, off. de santé de 2e cl. *Blondy*, id. de 3e cl.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Bureau de Pussy ✲	Pernel ✲	Crosnier ✲
			Maillard	Latasche
	5e	Lerivin ✲	Paturel ✲	Bzundsaux
			Despierres ✲	Pisler
2e	2e	Messier ✲	Raquet (O. ✲)	Le Pommier ✲
			Chamorin	Condé
	6e	Loup ✲	Demontabry	Dortu ✲
			Agny	Groisset
3e	3e	Thierry	Meunier ✲	Chabrand
			Delamarre	Jomard
	7e	Ligier	Pilay	Lapierre ✲
			Caumont	Fouet
4e	4e	Mace ✲	Dupuy	Carré ✲
			Janson	Cacheleu
	8e	Pictet ✲	Verdières	Fouet
			Dubreuil	Heid

VÉLITES-DRAGONS, *formant le 5e escadron.*

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1e	Puchen ✲	Chassin ✲	François
		Belot-Ladigue ✲	. . . . .
2e	Haffmayer ✲	Meyronnet	Costalin ✲
		Robert	Thiersonnier

ARTILLERIE A CHEVAL.

État-major.

Lariboissière (G. ✲), général de division, commandant.

Couïn (C. ✲), général de brigade, colonel.

Doguereau (C. ✲), colonel-major.

Dijeon (O.), major directeur du parc d'artillerie.

Greiner ✲, *Chauveau* ✲, *Boulard* (O. ✲), } chefs d'escadron.

Eichborn ✲, capit. adj.-maj.

Joffrenot, capitaine en 2d, instructeur.

Robert ✲, capitaine en 2d, quartier-maître.

Euvrard ✲, *Bonnafos* ✲, } 1ers lieut. sous-adj.-maj.

Housselin ✲, 2e lieutenant sous-adjudant-major.

Tripard ✲, *Dumont* ✲, *Munereau* ✲, } porte-étend.

Gallerin, adjudant pour les vivres.

Laguernay, adjudant pour l'habillement.

Gavarin, adjudant pour le fourrage.

Thezin ✲, officier de santé de 1re classe. | *Souchotte*, *Fabar*, officiers de santé de 2e cl.

Thirion, professeur de mathématiques.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compagn.	CAPITAINES en premier.	CAPITAINES en second.	LIEUTENANTS en premier	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Marin ✲	Boisselier ✲	Sauvage ✲	Andrieux Desfrennée ✲
	4e	Sandras ✲	Georges	Perret	Rieussec Allavenne
2e	2e	Pommereul ✲	Marilhac	Faivre	Hertel ✲ Maillard
	5e	Lafont ✲	Lallemand	Bosc	Laguette Pauzat ✲
3e	3e	Berthier ✲	Fourey ✲	Framery	Constard Durbach
	6e	Conin (je) ✲	Schouler ✲	Follard ✲	D'Haultpoult Lefrançois

---

Ouvriers d'artillerie.

Levaillant, capitaine en 2d.
Guettemann ✲, lieut. en 2d.

Parc d'artillerie.

Cuny ✲, lieutenant en 2d.
. . . . . .

TRAIN D'ARTILLERIE.

État-major.

Leroy ✲, *Bulotte* ✲, adjudants-majors lieutenants.
Monnin ✲, quartier-maître sous-lieutenant.

1re COMPAGNIE.

Fondoy ✲, lieutenant.
Baron ✲, sous-lieutenant.

2e COMPAGNIE.

Leblanc ✲, lieutenant.
Brenier ✲, sous-lieutenant.

3e COMPAGNIE.

Thiberge ✲, lieutenant.
Ciret ✲, sous-lieutenant.

4e COMPAGNIE.

Perron ✲, lieutenant.
Frossard ✲, sous-lieuten.

5e COMPAGNIE.

Beudot ✲, lieutenant.
Seuille ✲, sous-lieutenant.

6e COMPAGNIE.

Blocaille, lieutenant.
Frossart (j.) ✲, sous-lieut.

CHAPITRE III.

LA GARDE PENDANT LA CAMPAGNE DE PRUSSE EN 1806.

—

BATAILLE D'IÉNA.

Après la victoire d'Austerlitz et le traité de Presbourg, Napoléon eut un instant l'espérance fondée de voir la paix de l'Europe complétement assurée par une alliance sincère de l'Angleterre avec la France. La mort de William Pitt avait appelé à la tête du ministère anglais son rival, George Fox, qui n'avait point oublié les sentiments d'estime et d'affection qui le liaient au premier Consul. Un de ses premiers soins, lors de son entrée aux affaires, avait été de renouer avec

Google

l'Empereur des négociations entamées dans le but de rendre la tranquillité à son pays et le repos au monde. La mort, trop prompte, de cet illustre homme d'État détruisit malheureusement l'espoir de voir le cabinet britannique consentir à la paix européenne.

La neutralité de la Prusse, pendant la troisième coalition, n'avait été de sa part qu'une arrière-pensée : cette puissance attendait, pour se déclarer, que les succès des coalisés lui permissent de le faire sans danger. Le roi Frédéric-Guillaume avait eu précédemment à Potsdam, avec l'empereur Alexandre, devant le tombeau du grand Frédéric, une entrevue où il avait promis de joindre ses troupes à celles de l'Autriche et de la Russie. Seulement, avant de rompre ouvertement avec Napoléon, et comme pour mettre le bon droit de son côté, il lui avait demandé une réparation qu'il savait bien devoir lui être refusée, pour la prétendue violation du territoire prussien, lors du passage du maréchal Bernadotte dans la principauté d'Anspach. Ce fut à cette occasion que le prince d'Haugwitz était venu trouver Napoléon au bivac d'Austerlitz. L'Empereur remit au lendemain de la bataille l'entretien que ce diplomate désirait avoir avec lui ; mais, après la victoire remportée à Austerlitz par les Français, il ne pouvait plus être question de récla-

mations menaçantes de la part de la Prusse : le prince d'Haugwitz était trop habile pour adresser au vainqueur autre chose que des compliments, dont Napoléon ne fut pas dupe, car, après avoir reçu les félicitations menteuses du ministre prussien, il se retourna vers ses généraux et leur dit en souriant :

— Voilà un compliment que la fortune a fait changer d'adresse.

Néanmoins il espéra rallier franchement le roi de Prusse à la cause de la France, en lui donnant une part dans les provinces conquises. Frédéric-Guillaume reçut en échange du petit territoire d'Anspach, qui fut donné à la Bavière, le bel électorat de Hanovre. En lui remettant ainsi les États héréditaires de la maison de Brunswick, Napoléon espérait élever entre les cours de Londres et de Berlin un sujet perpétuel de guerre. Il se trompa. La Prusse, qui fut au moment de combattre l'Angleterre, céda aux instigations du nouveau ministère anglais, et prit part à une quatrième coalition, où entrèrent également la Russie et la Suède. En conséquence, Frédéric-Guillaume, plein de confiance dans les armements nombreux qu'il avait réunis depuis quelques mois, ne craignit pas d'expédier à l'Empereur un ultimatum, dans lequel il exigeait, pour le 8 octobre, une satisfaction précise à tous ses griefs,

et l'évacuation immédiate de toutes les troupes françaises de l'Allemagne.

— Maréchal, dit Napoléon au prince de Neufchâtel en recevant cette sommation, on nous donne un rendez-vous d'honneur pour le 8; jamais un Français n'y a manqué: mais, comme on prétend qu'il y a une belle reine qui veut être témoin du combat, soyons courtois, et marchons sans nous arrêter jusqu'en Saxe.

La reine était effectivement à l'armée, vêtue d'une amazone aux couleurs de l'uniforme du régiment de dragons qui portait son nom. « Il « semble, disait le premier bulletin de la grande « armée[1], voir Armide, dans son égarement, « mettant le feu à son propre palais. »

L'Empereur partit de Paris le 28 septembre 1806, et le 6 octobre il était à son quartier général de Bamberg, où une partie de sa Garde et l'armée, forte d'environ cent quatre-vingt mille hommes, se trouvaient rassemblées. Là, il leur adressa, en date du même jour, la proclamation suivante :

« Soldats ! l'ordre pour votre rentrée en « France était donné. Des fêtes triomphales vous « attendaient dans la capitale.

[1] Daté de Bamberg, le 8 octobre 1806.

« Mais lorsque nous nous abandonnions à cette « confiante sécurité, de nouvelles trames s'our- « dissaient sous le masque de l'amitié et de l'al- « liance. Des cris de guerre se faisaient entendre « à Berlin ; et, depuis deux mois, nous sommes « provoqués tous les jours davantage.

« La même faction, le même esprit de vertige « qui, à la faveur de nos divisions intestines, « conduisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au « milieu des plaines de la Champagne, domine « dans leurs conseils. Si ce n'est plus Paris qu'ils « veulent brûler, c'est aujourd'hui leurs dra- « peaux qu'ils se vantent de planter dans les ca- « pitales de nos alliés ; c'est la Saxe qu'ils veulent « obliger à renoncer, par une transaction hon- « teuse, à son indépendance, en la rangeant au « nombre de leurs provinces ; c'est enfin vos « lauriers qu'ils veulent arracher de votre front. « Ils exigent que nous évacuions l'Allemagne à « l'aspect de leur armée ! Les insensés ! qu'ils sa- « chent donc qu'il serait mille fois plus facile de « détruire notre grande capitale que de flétrir « l'honneur de ses enfants !

« Soldats ! il n'est aucun de vous qui veuille « retourner en France par un autre chemin « que celui de l'honneur. Souvenez-vous que « nous ne devons y rentrer que sous des arcs de « triomphe !

« Marchons donc, puisque la modération n'a « pu faire sortir la Prusse de son étonnante er- « reur. Que l'armée prussienne éprouve le même « sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans ! que « ses soldats apprennent que, s'il est facile d'ac- « quérir un accroissement de domaines et de « puissance avec l'amitié du grand peuple, son « inimitié est plus terrible que les tempêtes de « l'Océan ! »

L'armée prussienne s'élevait à deux cent mille hommes. Les troupes de la Saxe et de la Hesse électorale s'y étaient réunies. En se mettant lui-même à la tête de ses troupes, le roi de Prusse avait exhumé tous les vieux généraux de la guerre de sept ans pour lui servir de guides. Le duc de Brunswick et Mollendorf devaient conduire les Prussiens à la victoire. Mais l'âge avait glacé, chez ces deux généraux, les qualités qui avaient fait jadis leur réputation. Quoi qu'il en soit, l'armée prussienne était belle, d'une tenue et d'une discipline admirables ; l'artillerie excellente, la cavalerie brave et bien montée ; enfin l'état-major était composé d'officiers jeunes, instruits et intrépides.

Les hostilités commencèrent par des succès que l'armée française obtint à Saalbourg, à Schleitz et à Géra, où Napoléon, avec sa Garde,

était venu établir son quartier général. Un des cousins de Frédéric-Guillaume, le prince Louis de Prusse, trouva la mort dans un de ces premiers combats, celui de Saalfeld. Ce prince avait été l'un des plus ardents provocateurs de cette guerre.

Le projet du roi de Prusse avait été de commencer les hostilités le 9 octobre, en débouchant sur Francfort par sa droite, sur Wurtzbourg par son centre, et sur Bamberg par sa gauche. Toutes les divisions de son armée étaient disposées pour exécuter ce plan ; mais le mouvement de l'armée française sur Saalbourg, Schleitz et Géra ayant tourné sa gauche, il résolut de rappeler tous ses détachements, et nous offrit la bataille entre Capellendorf et Auerstædt avec une armée forte de cent cinquante mille hommes.

Le 13 octobre, à deux heures après midi, Napoléon arriva à Iéna, et monta sur un petit plateau qu'occupait notre avant-garde. De là il aperçut les dispositions des Prussiens qui paraissaient manœuvrer pour attaquer le lendemain. L'ennemi défendait en force, et par une position inexpugnable, la chaussée qui conduit d'Iéna à Weimar, et paraissait penser que les Français ne pourraient déboucher dans la plaine sans avoir forcé ce passage. Il semblait impossible, en effet, de faire monter de l'artillerie sur le plateau, qui,

à la première vue, était si étroit que quelques bataillons auraient eu peine à s'y déployer. Napoléon en jugea différemment : il fit travailler toute la nuit à un chemin dans le roc, et l'on parvint ainsi à conduire l'artillerie sur cette hauteur. Puis, ayant fait masser sur ce plateau, que l'ennemi avait négligé, tout le corps du maréchal Lannes, la Garde impériale s'y forma aussi en bataillons. L'Empereur bivaqua au milieu de ces braves. La nuit offrait un spectacle remarquable, celui de deux armées dont l'une déployait son front sur six lieues d'étendue, et embrasait de ses feux l'atmosphère ; l'autre, dont les feux apparents étaient concentrés sur un petit point. Les bivacs des deux camps étaient à une demi-portée de canon ; les sentinelles se touchaient presque ; de part et d'autre il ne se faisait pas un mouvement qui ne fût vu, deviné ou entendu.

Le lendemain 14, un brouillard épais obscurcissait le jour. Napoléon passa devant les lignes de sa Garde et recommanda aux soldats de se tenir en garde contre la cavalerie prussienne qu'on peignait comme si redoutable.

« Souvenez-vous, leur dit-il, qu'il y a un an à « pareille époque vous avez pris Ulm ; l'armée « prussienne, comme alors l'armée autrichienne, « est aujourd'hui cernée ; elle a perdu sa ligne « d'opération, ses magasins ; elle ne se bat plus

« pour la gloire, mais pour la retraite. Elle cher-
« chera à faire une trouée sur différents points;
« les corps qui la laisseraient passer seraient per-
« dus d'honneur et de réputation. Je compte sur
« vous. »

A ce discours animé, les soldats répondirent par le cri de : *Marchons!*

Des tirailleurs engagèrent l'action; la fusillade devint vive. Quelque bonne que fût la position que les Prussiens occupaient, ils en furent débusqués, et notre armée, débouchant dans la plaine, commença à prendre son ordre de bataille.

De son côté, le gros de l'armée ennemie, qui n'avait eu le projet d'attaquer que lorsque le brouillard serait dissipé, prit les armes. La gauche, forte de cinquante mille hommes, avait marché dès la veille pour couvrir les défilés de Naumbourg et s'emparer des débouchés de Kosen, où elle devait rencontrer le maréchal Davoust. Le centre et la droite, formant une force de quatre-vingt mille hommes, se portèrent au-devant de l'armée française, qui débouchait du plateau d'Iéna. Le brouillard couvrit les deux armées pendant trois heures; mais enfin il fut dissipé par un magnifique soleil d'automne. Alors les deux armées s'aperçurent à petite portée de canon. Notre gauche, appuyée sur un village et sur des bois, était commandée par le maréchal

Augereau. La Garde impériale la séparait du centre qu'occupait le corps du maréchal Lannes. La droite était formée par le corps du maréchal Soult; le maréchal Ney n'avait sous ses ordres qu'un corps de trois mille hommes, seules troupes qui fussent encore arrivées de son corps d'armée.

L'armée prussienne, commandée par le prince de Hohenlohe, montrait une belle cavalerie. Ses manœuvres étaient exécutées avec précision et rapidité. Napoléon aurait désiré retarder encore d'une heure son attaque, afin d'attendre, dans la position qu'il avait prise, les troupes qui devaient le joindre, et surtout la cavalerie de la Garde, mais l'ardeur française l'emporta. Plusieurs bataillons s'étant engagés au village de Hollsted, il vit l'ennemi s'ébranler pour les en chasser. Dès lors le maréchal Lannes reçut l'ordre de marcher en échelons pour soutenir ce village; le maréchal Soult dut attaquer un bois sur la droite, et l'ennemi ayant fait un mouvement sur notre gauche, le maréchal Augereau fut chargé de le repousser. En moins d'une heure, l'action devint générale; de part et d'autre on manœuvra constamment comme à une revue. Parmi nos troupes, il n'y eut jamais le moindre désordre; aussi la victoire ne fut-elle pas un moment incertaine. L'Empereur conserva toujours auprès de lui, indépendamment de sa Garde, un grand nombre de

troupes de réserve pour pourvoir à tout accident imprévu.

Déjà, à dix heures du matin, les deux armées s'étaient chargées avec une égale intrépidité : infanterie et cavalerie avaient fait leur devoir. A onze heures, on vit poindre dans le lointain les réserves du maréchal Ney qui s'avançaient au pas de course ; quelques instants après, se déployaient les dragons et les cuirassiers de Murat arrivés sur le terrain au plus fort de la bataille.

Cette cavalerie exécuta bientôt des charges à fond sur les Prussiens, et, de même qu'à Austerlitz, il y eut des engagements corps à corps où chevaux et cavaliers tombaient refoulés les uns sur les autres. L'infanterie prussienne voulut soutenir sa vieille réputation du temps de Frédéric : nos cuirassiers brisèrent ses rangs pressés, enfoncèrent ses carrés, et le vieux maréchal Mollendorf, qui commandait cette infanterie, fut obligé, tout blessé qu'il était, de courir de toute la vitesse de son cheval, pour n'être pas pris dans une de nos charges de cavalerie.

La fatale nouvelle de cette retraite fut portée à deux heures par un officier prussien au quartier général de Frédéric-Guillaume, qui, ignorant encore le résultat de la bataille, ordonna la retraite sur Weimar ; la ruine de son armée aurait été complète, si Bernadotte eût, comme il le pou-

vait, débouché de Combourg sur Sulza, pour attaquer les Prussiens dans leur fuite. Bernadotte préféra continuer sa marche sur Dombourg, en sorte qu'il n'arriva qu'à la nuit aux environs d'Apolda. Toutefois, son apparition inopinée sur ces hauteurs, qui flanquent la route de Weimar, et la rencontre des fuyards du corps de Hohenlohe, achevèrent de porter le désordre dans les troupes prussiennes, qui se débandèrent de tous côtés, et dès lors tout fut décidé.

Les trophées de la journée d'Iéna furent quarante mille prisonniers, soixante drapeaux et trois cents pièces de canon. L'armée prussienne, dont presque tous les généraux furent tués ou blessés, fut complétement détruite ou dispersée. Le roi de Prusse lui-même faillit être fait prisonnier. La reine, cette belle princesse qui avait contribué si puissamment à entraîner son époux dans cette guerre, n'eut que le temps de s'enfuir de Weimar, au moment où l'avant-garde française y arrivait poursuivant les fuyards.

Pendant la bataille, Napoléon s'était montré sur tous les points. Sa présence ranimait les courages et retrempait toutes les âmes. Au fort de la mêlée, voyant ses ailes menacées par la cavalerie ennemie, il se porta au galop pour ordonner des changements de front en carrés. En faisant exécuter ces divers mouvements, il fut souvent

interrompu par les cris de *vive l'Empereur!* La Garde impériale à pied voyait, avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler, son inaction tandis que toute l'armée en était aux mains. Plusieurs voix firent entendre les mots : *En avant!*

— Qu'est-ce? s'écria Napoléon ; ce ne peut être qu'un jeune homme sans expérience qui ose préjuger ce que je dois faire ; qu'il attende qu'il ait commandé dans trente batailles rangées avant de me donner des avis.

Les voix se turent. Ceux qui avaient parlé étaient effectivement de jeunes vélites de la Garde impatients de signaler leur courage.

Sept jours avaient suffi à Napoléon pour déjouer toutes les combinaisons des généraux du grand Frédéric ; une seule journée avait triomphé de l'armée prussienne; il ne fallut à l'Empereur que sept semaines pour conquérir toutes les villes fortes de la Prusse, du Brandebourg et de la Silésie ; pour faire prisonniers les corps de réserve et les divisions détachées que la victoire d'Iéna avait laissés intacts; enfin, pour chasser de tous les États de Prusse et de Pologne le roi Frédéric-Guillaume lui-même, qui n'avait pas craint de lui prescrire, en termes offensants, d'avoir à évacuer l'Allemagne. Triste destinée des monarchies qui ne se maintiennent que par l'opinion qu'elles ont de leur armée !

CHAPITRE IV.

NAPOLÉON ET LA GARDE EN CAMPAGNE.

Les officiers de la maison civile de l'Empereur, pas plus que les officiers de sa maison militaire, ne savaient d'avance le jour où Napoléon quitterait la capitale pour aller prendre le commandement de ses troupes. Il fallait que tous fussent prêts à le suivre à l'instant même, car il n'avertissait ceux qu'il voulait emmener avec lui que quelques heures seulement avant le départ ; et comme on ne connaissait pas davantage le lieu où l'on se rendait [1], chacun attendait patiemment

[1] Les soldats et les officiers de la Garde ne connaissaient la véritable destination de leur régiment qu'arrivés à quelques

que le major général de l'armée ou le grand maréchal eût transmis les ordres. Ces ordres une fois donnés, les préparatifs de voyage étaient bientôt faits : la Garde était toujours prête à suivre son Empereur au bout du monde, s'il l'avait ordonné.

Il partait de préférence de Saint-Cloud, au milieu de la nuit; une ou deux heures du matin était le moment qu'il choisissait. Il montait alors en voiture accompagné seulement du grand maréchal ou du grand écuyer, et franchissait, avec la rapidité de l'éclair, un espace de cent lieues en moins de vingt-quatre heures. Aussi beaucoup de ceux qui devaient le rejoindre, ou même l'accompagner, restaient-ils en arrière, ou n'arrivaient-ils au grand quartier général que le lendemain d'une victoire.

lieues de la capitale, où de nouveaux ordres leur étaient expédiés. Les chefs de corps ne le savaient ordinairement qu'au moment même du départ. Nous nous rappelons qu'en 1807 le colonel Dorsenne, qui commandait alors les grenadiers à pied de la vieille Garde, répondit à un de nos parents qui lui demandait la destination de cette troupe d'élite (elle allait à Erfurt, où Napoléon avait donné rendez-vous à l'empereur Alexandre) :

— Vous me feriez plaisir de me le dire, car je l'ignore complétement. Tout ce que je sais, c'est que nous devons sortir de Paris par la porte Saint-Martin.

La vieille Garde ne se mit pas moins en route le lendemain à la pointe du jour.

— Il est bien temps d'arriver, ma foi ! disait alors Napoléon au retardataire ; heureusement, monsieur, qu'on a pu se passer de vous.

Tout ce qui se faisait au quartier général s'exécutait également à l'improviste, et cependant tous ceux qui en faisaient partie devaient être sur-le-champ prêts à remplir la tâche qui pouvait leur être imposée par la nature de leurs emplois ou de leurs grades.

Il avenait aussi que la marche de la Garde était retardée de plusieurs heures, quelquefois même d'une demi-journée, parce que Napoléon travaillait avec l'intendant général de l'armée, ou qu'il dictait à ses secrétaires ; mais à ces mots : « Allons ! la voiture !... A cheval, messieurs ! » prononcés par l'Empereur d'un ton sec et bref, tout le monde se mettait en mouvement comme poussé par une puissance électrique, et ce n'était que dans cet instant que l'on avait connaissance du lieu où l'on devait séjourner.

Un des aides de camp de service se tenait à cheval à la portière gauche de la voiture, l'écuyer de service à la portière droite ; les officiers d'ordonnance, les pages, les piqueurs tenant en laisse des chevaux de main, le mameluk Roustan et les domestiques de la suite accompagnaient la voiture. Tout ce monde était immédiatement suivi d'une escorte de vingt-quatre chasseurs à

cheval de la Garde (les guides) commandée par un officier. On se précipitait ainsi comme un ouragan; on allait toujours au grand trot, la nuit comme le jour; on parcourait ainsi jusqu'à huit, dix et même douze lieues d'une seule traite.

Lorsque Napoléon s'arrêtait, toute la suite faisait de même et descendait de cheval, excepté les chasseurs de l'escorte qui restaient en selle. Si l'Empereur descendait de voiture, aussitôt une douzaine de guides mettaient pied à terre, accrochaient la baïonnette au bout de la carabine, présentaient les armes et se tenaient autour de lui dos à dos; mais aucun des officiers de la suite ne bougeait de place, à moins que l'Empereur ne le permît en disant : « Hors de selle, messieurs ! » Il sortait ordinairement de sa voiture lorsqu'il voulait respirer le grand air ou monter une côte à pied. Lorsqu'il voulait observer l'ennemi. à l'aide de sa lorgnette, le nombre de guides qui servaient de jalons était doublé. Le carré dans lequel Napoléon se tenait s'élargissait d'autant, et avançait avec lui selon ses mouvements, mais toujours à une distance de vingt-cinq ou trente pas. Lorsque les objets qu'il voulait reconnaître étaient par trop éloignés, le page de service, porteur de la longue-vue, la lui présentait sur sa demande; l'Empereur la posait sur l'épaule de ce dernier, et faisait ses observations. Cette nou-

velle espèce de chevalet ne conservait pas toujours toute l'immobilité désirable ; aussi Napoléon disait-il à ce page d'un ton de gaieté mêlé cependant d'un peu d'impatience :

— Tiens-toi donc, ne bouge pas... Ah çà ! monsieur, ne pourrez-vous donc rester un moment tranquille ?

Et puis, lorsqu'il était las d'avoir fait poser son page, ou fatigué de regarder, parce que souvent il n'y avait rien à voir, il remettait sa longue-vue aux mains du page, en lui donnant sur la joue un petit coup du revers de la main, comme pour le remercier de son obéissance et peut-être bien de la patience qu'il avait montrée.

Dans une circonstance semblable, ce fut, croyons-nous, la veille ou l'avant-veille de la bataille d'Iéna, Napoléon, poussant une reconnaissance, croit remarquer, au loin, quelque chose qui lui paraît extraordinaire.

— Monsieur, dit-il à celui de ses pages qui était le plus près de lui, piquez des deux, allez reconnaître ce que je vois là-bas et revenez vite, je vous attends ici.

Aussitôt le page enfourche son cheval et le presse si vivement, que cavalier et monture roulent bientôt l'un sur l'autre. C'était, comme on sait, à la mi-octobre : le terrain était glissant. L'Empereur fait un *ah !* provoqué par la crainte

que son page ne se soit tué; mais le voyant se remettre en selle aussitôt et courir de plus belle :

— Le petit diable! s'écrie-t-il, un autre se serait cassé bras et jambes; mais lui, bah! c'est une balle élastique.

Mais dix minutes s'étaient à peine écoulées, que le page était de retour; seulement il avait le visage, la poitrine et les bras tellement couverts de boue, que lui et son uniforme étaient méconnaissables. Il rend compte de sa mission : ce que Napoléon avait pris, de loin, pour un détachement de Prussiens au repos, n'était autre qu'un bouquet de bois que le vent agitait mollement. Un peu confus de sa méprise, il changea aussitôt de propos.

— Dans quel état, monsieur, vous présentez-vous devant moi! dit Napoléon en tâchant de dissimuler le sourire que la tenue de son page avait provoqué sur ses lèvres.

— Sire, répondit le jeune homme encore tout froissé de sa chute, pour mieux exécuter les ordres de Votre Majesté, j'ai voulu pousser un peu mon cheval, les jambes de devant lui ont manqué, et...

— Et *patatras!* interrompit Napoléon; vous êtes tombé comme un maladroit... Je parie que c'est encore la faute du cheval?

— Sire, je puis assurer à Votre Majesté que tout à l'heure ce n'a pas été la mienne.

— J'en étais sûr ! Si, monsieur, c'est de la vôtre, parce que, cette fois, je ne vous avais pas dit d'aller *ventre à terre*.

Puis, laissant un libre cours à la gaieté que ce mauvais calembour avait fait naître chez lui, il ajouta avec un ton de commisération et de bienveillance tout à la fois :

— Allons ! cela ne sera rien, va te reposer, et demain nous n'y penserons ni l'un ni l'autre.

Le page alla se faire saigner, sur le conseil qu'on lui en donna, et force fut à lui de garder le lit pendant plusieurs jours, tant il s'était meurtri dans sa chute. En le voyant s'éloigner, l'Empereur hocha la tête en disant au major général d'un ton un peu attendri :

— Mais voyez donc, Berthier, comme le pauvre enfant est fagoté ! risquer de se tuer pour mieux exécuter mes ordres !... Tous sont de même ! C'est égal, j'ai bien fait de n'avoir pas l'air de m'apitoyer ; il ne faut pas gâter ces petits gaillards-là !

Et il répéta encore : « *Pauvre enfant !* » mais alors il y avait comme des larmes dans sa voix.

Lorsque Napoléon dispensait quelques faveurs à sa Garde, telles que grades, titres ou décorations, on devait s'attendre à quelque affaire sé-

ricuse prochaine. Le prélude le plus certain d'une bataille était la revue des régiments de la Garde récemment arrivés, ou les harangues aux troupes. Toujours les paroles de Napoléon produisaient sur le soldat un effet magique ; mais de toutes les scènes bruyantes et dramatiques qui se passaient journellement en campagne, celle de la remise de l'aigle à un nouveau régiment de jeune Garde laissait dans les esprits une vive impression.

Le jour fixé pour cette solennité, où Napoléon allait en personne et comme en cérémonie donner le baptême du drapeau à de jeunes soldats ; ce jour-là, disons-nous, de grand matin, le régiment se rendait dans la plus belle tenue à l'endroit qui lui avait été désigné à proximité du quartier général, se formait en trois colonnes serrées, les trois fronts tournés vers le centre, le quatrième devant être rempli par l'état-major général et la suite de l'Empereur. Aussitôt qu'il arrivait, le corps d'officiers se mettait en avant sur un seul rang, tandis que lui s'avançait seul, monté sur un de ses chevaux couleur chamois. De cette façon, il se faisait distinguer d'autant mieux, par la simplicité de sa mise, que tous ceux qui l'accompagnaient contrastaient singulièrement avec lui par leurs brillants uniformes bariolés de nombreuses décorations et largement brodés d'or ou d'argent. Après avoir pris les ordres de l'Empe-

reur, le prince de Wagram, en sa qualité de major général, mettait pied à terre et faisait déployer le drapeau, qu'à cet effet on sortait de son étui de peau, devant tous les officiers en ligne, le colonel à droite, et ainsi de suite selon les grades. Aussitôt les tambours battaient aux champs jusqu'à ce que Berthier eût pris l'aigle des mains de l'officier et se fût approché de quelques pas devant l'Empereur. Alors Napoléon, se découvrant, saluait le drapeau, ôtait son gant, élevait la main droite vers l'aigle, et, d'une voix solennelle et accentuée, il prononçait ces paroles sacramentelles :

« Soldats, je vous confie l'aigle française ! je « la confie à votre valeur et à votre patriotisme ! « elle vous servira de guide et de point de ralliement ! Vous jurez de ne l'abandonner jamais ? « vous jurez de préférer la mort au déshonneur « de la voir arracher de vos mains ? vous le jurez « tous ?... »

Et Napoléon appuyait surtout sur ces derniers mots : « *Vous le jurez?* » avec un ton tellement énergique, qu'il devenait en quelque sorte un signal auquel tous les officiers, agitant en l'air leurs épées, et tous les soldats, avec un ensemble parfait, s'écriaient :

— Oui ! oui ! nous le jurons !

Après quoi, Berthier remettait l'aigle aux

mains du porte-drapeau du régiment qui se formait en colonne, serrait les rangs et défilait devant Napoléon au bruit de la musique et des cris de *vive l'Empereur !* répétés avec une sorte de frénésie. Le même jour le colonel invitait à sa table tous les officiers ; double ration de vivres et de liquides était distribuée à chaque homme du régiment. Inutile de dire que le soir les trois quarts des soldats étaient ivres d'enthousiasme et un peu aussi d'eau-de-vie, tant ils avaient poussé de vivat et bu à la santé de l'Empereur.

Nous devons ajouter à l'esquisse que nous venons de donner de la manière de vivre de Napoléon en campagne, que, familier avec le soldat, bienveillant pour l'officier, il était accessible à tous. Le soldat de la Garde était autorisé à présenter lui-même sa demande verbalement ou par écrit ; elle était accueillie et suivie d'une décision instantanée. Si l'objet de la demande était de nature à être refusé, le soldat en apprenait le motif, toujours expliqué avec bonté ; et, souvent, ce refus était compensé par une autre faveur. Si un officier avait quelque confidence à faire, il était écouté paternellement. Du reste, livré à une continuelle activité, l'Empereur employait le temps qu'il ne passait pas à cheval à expédier les affaires militaires et à étudier ses cartes.

Lorsque Napoléon portait son quartier général

d'un lieu à un autre, avant de se mettre en route on servait assez souvent aux officiers de la Garde qui faisaient leur service au quartier général une immense terrine remplie d'une soupe préparée avec soin et dont l'Empereur prenait quelquefois sa part. Il ne s'arrêtait jamais dans une habitation pour y déjeuner ; les provisions de bouche étaient étalées au pied d'un arbre, et chacun, quel que fût son grade, était admis à prendre une part à ce repas en plein air. Durant ses campagnes, partout où il s'arrêtait, partout où il était logé, le séjour de l'Empereur n'était à charge à personne. Tout était payé ou fourni par les divers services de sa maison. Quand il quittait un séjour, il ne manquait jamais d'y laisser des marques de sa libéralité.

COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE EN 1806.

État-major général et administration.			78
Infanterie.			
Grenadiers (vieille Garde) .	2 régiments.	1,920	
Vélites grenadiers.	1 bataillon. .	950	
Chasseurs (vieille Garde). .	2 régiments.	1,920	
Vélites chasseurs.	1 bataillon. .	950	
Vétérans (vieille Garde) . .	1 compagnie	102	
Matelots (idem) . .	1 bataillon. .	806	
Fusil. gren. (jeune Garde) .	1 régiment. .	1,920	
Fusil. chasseurs (idem) . .	1 régiment. .	1,920	
		10,488	10,488
Cavalerie.			
Grenadiers (vieille Garde) .	1 régiment. .	968	
Vélites grenadiers	2 escadrons .	342	
Chasseurs (vieille Garde). .	1 régiment. .	968	
Vélites chasseurs.	2 escadrons .	342	
Mameluks (vieille Garde). .	1 compagn. .	102	
Gendarmerie d'élite (id.). .	1 légion. . .	456	
Dragons (id.).	1 régiment. .	968	
Vélites dragons.	1 escadron. .	171	
		4,317	4,317
Artillerie . . .	1 régiment. .		758
Hôpital de la Garde.			15
Total. . . .			15,656

LIVRE SEPTIÈME.

ANNÉE 1807.

CHAPITRE PREMIER.

CRÉATION DU RÉGIMENT DES LANCIERS POLONAIS.

I

Lorsque, au mois de décembre 1806, Napoléon et la Garde étaient entrés pour la première fois à Varsovie, une garde d'honneur polonaise, commandée par le comte Oginski, fut aussitôt destinée au service particulier de sa personne, et dut, conjointement avec les escadrons de la Garde

Digitized by Google

impériale française, veiller à sa sûreté tant qu'il séjournerait en Pologne. Cette garde, peu nombreuse, mais dont la tenue et le zèle ne se ralentit pas un seul instant, fit naître à l'Empereur l'idée d'attacher à sa Garde un corps de cavalerie entièrement composé de Polonais. Aussi quelques mois plus tard, le 2 mars de l'année suivante (1807), ordonna-t-il, par un décret daté de son quartier général d'Osterode, qu'il serait formé à Varsovie même un pulk de cavalerie légère polonaise, composé de quatre escadrons qui seraient incorporés dans la cavalerie de la vieille Garde.

« Chaque Polonais, disait ce décret, pourra entrer dans ce régiment : le noble, le bourgeois et l'habitant de la campagne y auront un libre accès. Les défauts corporels, le manque d'éducation, les mauvaises mœurs, pourront seuls les en exclure. Cependant, tout Polonais qui voudrait entrer dans ce corps devra être, autant que possible, domicilié en Pologne ou avoir un garant de sa moralité et de sa fidélité. »

Dans ce corps d'élite, qui fut tout à fait formé un mois après, c'est-à-dire en avril, un grand nombre de Polonais de marque prirent du service, les uns mus par un sentiment patriotique, les autres dans l'espoir de contribuer d'une manière plus immédiate au rétablissement de leur

nationalité. On sait combien tous partagèrent, pendant la campagne de Russie, la gloire et les vicissitudes de la Garde impériale : l'histoire est là ; elle leur a tenu compte de leur dévouement et de leurs sacrifices.

Postérieurement à ce décret, une décision prise par l'Empereur, en date du 15 janvier 1807, prescrivait que les attelages des fourgons de la vieille Garde seraient doublés : on en accorda *huit* à chacun des régiments de grenadiers et de chasseurs.

Un autre décret, daté du château de Finkenstein (Pologne), le 12 avril, porta à deux cents hommes la compagnie des vétérans de la Garde.

Enfin, le 29 juillet de la même année, l'école impériale d'artillerie de la Fère fut, par une décision prise à Saint-Cloud, spécialement affectée à l'artillerie de la Garde.

II

UNIFORME ET ARMEMENT DES LANCIERS POLONAIS.

Kurka bleu de roi ; collet, revers, parements et retroussis cramoisis, bordés d'un galon d'argent ; passe-poil cramoisi sur toutes les coutures de l'habit ; épaulettes et aiguillettes en fil blanc.

Pantalon descendant sur les bottes, en drap cramoisi, avec bandes de drap bleu; boutons blancs.

Giberne portant un aigle. Lance à fanion cramoisi et blanc. Sabre à la hussarde, avec ceinturon blanc attaché sur l'habit par une plaque portant un aigle.

Schapski carré, cramoisi et cannelé, avec un soleil en cuivre portant au centre un N couronné. Visière garnie d'un cercle de cuivre; chaîneton en cuivre et cordonnet de fil blanc; plumet blanc.

Portemanteau bleu et rond.

III

ÉTATS NOMINATIFS.

RÉGIMENT DES CHEVAU-LÉGERS LANCIERS,
Dits LANCIERS POLONAIS.

Etat-major.

Le comte *Krasinski* (O. ✲), colonel.

Delaître (O. ✲),	majors.
Dautancourt (O. ✲),	majors.
Le comte *Lubcinsky* (O. ✲),	chefs d'escadron.
Le comte *Kozietuloki* ✲,	chefs d'escadron.
Stokiwski ✲,	chefs d'escadron.
Depare ✲,	chefs d'escadron.

Duvivier ✲, *Moreau* ✲, } capit. adjud.-majors.

Raulet ✲, lieutenant en premier, quartier-maître.
Pfeisser, lieutenant en premier, adjud. d'habillement.
Deshayes, lieutenant en premier, *Coulon*, idem, *Vianney*, lieutenant en second, *Zelaskowsky*, idem, } sous-adjud.-majors.
Le comte *Jordain*, porte-aigle, lieutenant en second.
Ladroite ✲, instructeur, lieutenant en second.

Desplaces, *Girardot*, } chirurgiens de 1re classe. | *Gadowsky*, *Courtiade*, } chirurgiens de 2e classe.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier,	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Lubienski.	Jankowski. Olszewski.	Sliwoski. Hoffmann.
	5e	Szehtiski.	Zaluski. Heyman.	Korycki. Mierzeiewski.
2e	2e	Jermanowski.	Giedroyé. Wibicki.	Dobiecki. Malinowski.
	6e	Radziminski.	Prasmowski. Luszezewski.	Vandernot. Balinski.
3e	3e	Postworouwski.	Jaukowski. Niegolewski.	Tedwen. Roman
	7e	Krazinski.	Mikulouwski. Zelunka.	Jaraczewski. Gutarlowski.
4e	4e	Fredro.	Zayonghek. Skrynski.	Jasinski. Hempel.
	8e	Trezinski.	Jordan. Broski.	Kruszewski. Gnalowski.

COMPAGNIE DE VÉTÉRANS.

État-major.

Charpentier (O. ✲), chef de bataillon commandant.

Magné ✲, capitaine.

Guyon ✲, *Rebour* ✲, *Colletier* ✲, lieut. en 1er.

Boudin ✲, *Coquillon* ✲, *Piquenet* ✲, *Parvy* ✲, lieut. en 2d.

CHAPITRE II.

LA GARDE PENDANT LES DEUX CAMPAGNES DE POLOGNE, EN 1807.

BATAILLES D'EYLAU ET DE FRIEDLAND.

I

Tandis que les lieutenants de Napoléon achevaient la conquête de la Prusse, il était à Berlin avec sa Garde. Cette capitale était un centre d'où il dirigeait tous les mouvements de son armée. Cependant l'Empereur quitta Berlin le 25 novembre 1806, pour se rendre à Posen, où fut conclue une suspension d'armes que le roi de Prusse, rassuré par l'approche de l'armée russe, refusa de ratifier. Napoléon prit donc position.

sur la Vistule pour y attendre les nouveaux ennemis qu'il allait avoir à combattre.

Ces nouveaux ennemis n'étaient autres que l'empereur Alexandre. La domination des Français dans la plus grande partie de l'Allemagne ne pouvait être tolérée par le cabinet de Saint-Pétersbourg. Aussi, dès le 20 du même mois, le czar déclara-t-il la guerre à Napoléon ; mais à peine cette déclaration fut-elle connue, que la Russie se trouva menacée par la Pologne tout entière : cela devait être. Cet héroïque pays, vaincu, divisé, morcelé, rayé pour ainsi dire du rang des nations, n'avait trouvé d'asile pour ses généreux enfants que dans notre armée républicaine. Ils avaient combattu en Italie, en Égypte, à côté des soldats de Rivoli et des Pyramides. Les Polonais, quoique soumis à un joug étranger, étaient habitués à tourner un regard d'espérance vers nous; c'est de nous qu'ils attendaient leur salut et leur liberté. Aucune déception n'avait encore trompé leur confiance ; la présence de nos troupes en Pologne excita donc chez eux un enthousiasme général. Le dévouement dont ils s'empressaient de donner des preuves au maréchal Davoust, entré le premier sur leur territoire, augmenta encore lorsque Napoléon vint établir son quartier général à Posen. Les partisans de l'ancienne indépendance se portèrent en foule au-devant de

celui qu'ils regardaient comme leur libérateur. Sans doute Napoléon nourrissait au fond de son cœur la pensée de rendre une patrie à ces opprimés. Deux fois il parut en avoir la possibilité, en 1807 et en 1812, et deux fois de fatales circonstances, des difficultés imprévues, des considérations de haute politique, le forcèrent d'ajourner l'exécution de ce généreux projet. Mais en 1807, l'espérance que les Polonais avaient conçue de voir enfin renaître l'indépendance de leur patrie suffit pour les exciter à seconder Napoléon. Ils prirent les armes, et formèrent, sous la direction du général Dombrouski, depuis longtemps admis dans nos rangs, des régiments qui rendirent, par la suite, d'importants services en rehaussant la gloire française.

Nos troupes entrèrent donc à Varsovie. En apprenant l'occupation de la capitale de la Pologne, Napoléon adressa (le 2 décembre) cette proclamation à son armée :

« Soldats ! il y a aujourd'hui un an, à cette « heure même, que vous étiez sur le champ mé- « morable d'Austerlitz. Les bataillons russes, « épouvantés, fuyaient en déroute, ou, enve- « loppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. « Le lendemain ils firent entendre des paroles « de paix ; mais elles étaient trompeuses. A peine

« échappés, par l'effet d'une générosité peut-être « condamnable, aux désastres de la troisième « coalition, ils en ont ourdi une quatrième. « Mais l'allié sur lequel ils fondaient leurs prin- « cipales espérances n'est déjà plus. Ses places « fortes, ses capitales, ses magasins, ses arse- « naux, deux cent quatre-vingts drapeaux, sept « cents pièces de bataille, sont en notre pou- « voir. Les déserts de la Pologne, les mauvais « temps de la saison, n'ont pu nous arrêter un « moment. Vous avez tout bravé, tout sur- « monté, et tout a fui à votre approche.

« C'est en vain que les Russes ont voulu dé- « fendre la capitale de cette ancienne et illustre « Pologne : l'aigle française plane sur la Vistule, « Les braves et infortunés Polonais, en vous « voyant, croient revoir les légions de Sobieski « de retour de leurs mémorables expéditions.

« Soldats ! nous ne déposerons point les armes « que la paix générale n'ait affermi et assuré la « puissance de nos alliés. Qui donnerait le droit « de faire espérer aux Russes de balancer les « destins ? Ne sommes-nous pas les soldats d'Au- « sterlitz ? »

L'empereur Alexandre avait apporté une grande activité à réparer les pertes de la bataille d'Austerlitz. L'armée destinée à agir en Pologne, de

concert avec l'armée prussienne, présentait un total de plus de cent mille combattants, y compris la garde impériale russe, placée sous les ordres du prince Constantin. Beningsen commandait en chef cette armée; mais, d'après l'ordre d'Alexandre, il remit le commandement au feld-maréchal Ramenski, vieillard octogénaire qui, dans les guerres de l'impératrice Catherine, avait montré de l'énergie et de la vigueur, qualités que son grand âge lui avait fait perdre.

Plusieurs combats partiels eurent lieu dès l'ouverture de cette courte campagne. Les Russes y éprouvèrent des pertes notables; mais ils furent sauvés d'une ruine infaillible par les boues, qui étaient si épaisses, que notre artillerie y restait enfoncée. Des soldats de la Garde y périrent, sans pouvoir s'en tirer. Au surplus, dans ces marches pénibles, leur courage et leur patience à toute épreuve ne les abandonnèrent pas. La vue de leur Empereur, marchant au milieu de leurs rangs, dans des chemins entièrement défoncés, les consolait. Souvent un mot plaisant, échappé d'un peloton, courait de rang en rang, et excitait une hilarité générale.

Napoléon suivait l'ennemi de si près, que, lorsqu'il arriva à Nasielle, où le colonel Philippe de Ségur, porteur d'un ordre de l'Empereur,

venait d'être pris après s'être vaillamment défendu, les Russes évacuèrent cette ville. Il y entra pendant qu'on achevait de nettoyer la cabane dans laquelle il devait passer la nuit : un cadavre y était resté caché sous la paille; on l'en retira presque sous ses yeux.

Les alternatives de neige, de gelée et de dégel, rendant la marche des troupes impossible, Napoléon revint à Varsovie et y passa tout le mois de janvier 1807.

Les deux armées resterent donc près d'un mois dans une complète inaction; cependant, vers la fin de décembre, les généraux russes ayant résolu de reprendre l'offensive, ils songèrent à couper la ligne française, qui s'étendait de Varsovie au delà de l'Elbing, et, par une trouée sur la Vistule, de séparer ses deux ailes. Le 23 décembre, ils s'étaient donc mis en mouvement et avaient attaqué les cantonnements de Bernadotte; mais Napoléon, ayant deviné leur projet, avait ordonné au maréchal de faire une marche rétrograde vers la Vistule, afin d'attirer l'ennemi sur le fleuve. Ces divers mouvements ayant parfaitement réussi, Napoléon partit de Varsovie le 30 janvier, concentra ses troupes, et laissant le cinquième corps sous les ordres du général Savary, pour défendre le haut Bug et la Narew, se porta sur l'armée russe avec toute sa

Garde et les corps des maréchaux Davoust, Ney et Augereau.

Les Russes n'avaient point de temps à perdre : l'aile droite de leur armée, déjà débordée par les corps sous les ordres immédiats de Napoléon, était sur le point d'être jetée sur la Vistule. L'Empereur, s'apercevant que l'ennemi avait changé ses dispositions, ne voulut pas lui donner le temps d'asseoir une autre base d'opérations, et le poussa vigoureusement. Rejetés ainsi hors de leur ligne, les Russes se retirèrent dans la direction de Kœnigsberg. Mais enfin, le 7 février, ils arrêtèrent leur marche rétrograde et prirent position en arrière de la ville d'Eylau, décidés cette fois à engager une affaire générale.

Le même jour, leur arrière-garde, qui s'était établie en avant de ce bourg, en fut dépostée après un combat sanglant, digne prélude de la bataille du lendemain. Le choc ne fut pas moins rude dans Eylau : le général Barclay de Tolly, soutenu par la division du prince Gallitzin, y rentra deux fois au milieu des ténèbres, et ne céda cette position, la troisième fois, qu'à la vigueur de la division Legrand, qui occupa enfin Eylau à dix heures du soir. Murat s'établit en face de l'ennemi, et annonça à l'Empereur que les Russes battaient en retraite. La prise d'Eylau rendait cette supposition plausible. Napoléon y

ajouta foi, et s'endormit excédé de fatigue. Depuis son départ de Varsovie, il marchait ou travaillait vingt heures par jour.

L'armée marchait aussi depuis huit jours au milieu des glaces et des neiges; nos troupes ayant, la nuit, emporté Eylau de vive force, le pillage d'une ville ainsi prise ne peut guère s'éviter. La moitié des régiments s'était dispersée dans les maisons. Leur réveil fut terrible. L'Empereur, levé avant le jour, était déjà occupé à passer sa Garde en revue lorsque la canonnade commença.

Le général russe, décidé à livrer une bataille décisive, avait compris qu'il devait tout tenter pour reprendre Eylau. Napoléon plaça la Garde impériale dans le cimetière, et envoya à Davoust l'ordre de rabattre à gauche pour se mettre en ligne, et à Ney celui de revenir à droite. La division Saint-Hilaire, du corps de Soult, qui occupait, elle aussi, ce cimetière, soutint seule avec vigueur le premier effort de l'ennemi : il fallait les braves d'Austerlitz pour résister à un pareil choc. Les troupes du maréchal Soult avaient considérablement souffert, lorsque le 7e corps (Augereau) déboucha pour former le centre de l'armée française et attaquer celui de l'ennemi. La neige tombait alors à gros flocons, l'air était obscurci, on ne se voyait pas à dix pas.

Le général russe fit avancer sa réserve pour s'opposer de front à Augereau, tandis qu'une de ses divisions manœuvra pour le prendre en flanc. Malheureusement le corps d'Augereau, égaré par l'obscurité, s'engagea entre cette réserve et cette division russes; le maréchal ne s'en aperçut que lorsque les escadrons ennemis l'attaquèrent. Il ordonna de former les carrés, mais il n'était plus temps. Les fusils trempés ne faisaient pas feu, et nos troupes, assaillies de toutes parts, battues par quarante pièces de position, devinrent victimes de la funeste erreur du maréchal, que l'on emporta du champ de bataille grièvement blessé d'un coup de feu au visage.

L'Empereur, pour dégager le corps d'armée d'Augereau, ordonna au grand-duc de Berg (Murat) de charger avec la réserve de cavalerie de la Garde sur le centre ennemi, qui fut enfoncé. Dans son choc impétueux, la cavalerie française perça les deux premières lignes et arriva jusqu'à la troisième, adossée à un bois. Ici l'infanterie russe montra le plus grand courage : disposée à se laisser hacher plutôt qu'à se rendre, elle resserrait les rangs aussitôt que nos escadrons l'avaient rompue et dépassée. Chargés à leur tour par des troupes fraîches, nos braves cavaliers se virent forcés de revenir sur leurs pas. Les généraux Corbineau, aide de camp de l'Em-

pereur, d'Hautpoult, et plusieurs autres chefs de corps tout aussi distingués, étaient restés sur le champ de bataille. Le retour ne fut pas moins difficile que l'attaque, les Russes reformés avaient fait face en arrière; ce ne fut qu'en chargeant de nouveau avec la plus grande résolution que la cavalerie de la Garde s'ouvrit enfin un passage.

Cependant une des colonnes russes qui avaient repoussé Augereau était arrivée, en longeant la grande rue occidentale d'Eylau, jusque auprès du cimetière, où l'Empereur se trouvait avec une batterie d'artillerie, et non loin de six bataillons de sa vieille Garde, qui formaient une dernière réserve. Napoléon ordonna à l'escadron de service auprès de sa personne de charger le front de cette colonne, pour comprimer son élan et donner le temps à ses grenadiers d'arriver; puis, faisant prendre au général Dorsenne un de ces six bataillons de vieille Garde, cette troupe d'élite marcha l'arme au bras à la rencontre de la colonne russe. Son apparition produisit sur cette colonne un si terrible effet, qu'elle s'arrêta court. Dorsenne ayant donné l'ordre à ses grenadiers de faire feu, ceux-ci, par un mouvement spontané, répondirent qu'ils ne voulaient charger les Russes qu'à la baïonnette, ce qu'ils exécutèrent à l'instant; puis, cette même colonne,

après avoir souffert le choc terrible de ce bataillon invincible, fut chargée de nouveau par l'escadron de service. Au fort de l'action, d'autres escadrons de la Garde traversèrent deux fois l'armée ennemie. Par ce coup d'audace, l'armée russe fut rompue et l'artillerie enlevée. Au milieu du carnage, le général Dalhmann, commandant les chasseurs à cheval de la Garde, trouva une mort glorieuse partagée par un grand nombre de ses intrépides soldats, mais les Russes furent enfoncés et sabrés. La destruction de ce corps était un noble équivalent à l'échec d'Augereau.

Cependant la division Saint-Hilaire combattait à chances balancées contre la gauche de l'ennemi. Le succès de la bataille était compromis, l'Empereur attendait avec impatience que Davoust débouchât sur la droite, comme il en avait reçu l'ordre ; ce mouvement seul pouvait ramener la victoire. Enfin, à une heure, ce maréchal arriva sur les hauteurs, poussant devant lui les brigades russes qui lui étaient opposées. Le général ennemi, apprenant que son flanc gauche, débordé, pliait de toutes parts, y porta une division de troupes fraîches ; mais Davoust, secondé par les dragons du général Milhaud, culbuta cette division sans s'arrêter, et toute la gauche russe fut repoussée jusqu'à Kuschiten. Beningsen, profitant de l'avantage qu'il avait

obtenu au centre contre Augereau, envoya successivement toutes les troupes disponibles pour soutenir sa gauche compromise. Tant de forces réunies arrêtèrent enfin Davoust. Dans ce moment, et comme pour ajouter à l'embarras du maréchal, le corps prussien de Lestocq, s'étant soustrait à la poursuite de Ney, arriva sur le champ de bataille sans être poursuivi, et passant par derrière les lignes russes, porta à leur gauche un surcroît de secours. Davoust fut obligé d'évacuer Kuschiten, et de prendre position en arrière sur les hauteurs d'Anklapen. Il se trouvait en présence de plus de la moitié de l'armée ennemie. Heureusement que Ney, auquel les Prussiens avaient dérobé leur mouvement, apprit par hasard que la bataille se livrait ; car il n'avait ni entendu le canon, ni reçu l'ordre de l'Empereur. Il se décida à rabattre sur Schmoditten pour se rallier à l'aile gauche de notre armée. La nuit allait mettre fin au combat sans résultat marqué, lorsque son arrivée en arrière du flanc droit des Russes les décida à abandonner le champ de bataille et à battre en retraite.

Le lendemain, Napoléon parcourut successivement toutes les positions qu'avaient occupées, pendant l'action, les différents corps français et russes. La campagne était couverte d'une couche épaisse de neige, que perçaient çà et là les

morts, les blessés et les débris de toute espèce; partout de larges traces de sang souillaient la blancheur passagère du sol. Les endroits où avaient eu lieu les charges de cavalerie de la Garde se faisaient remarquer par la quantité de chevaux morts et abandonnés. Des détachements de soldats français et de prisonniers russes parcouraient en tous sens ce vaste champ de carnage, et enlevaient les blessés pour les porter aux ambulances. C'était un horrible spectacle à voir.

L'Empereur s'arrêtait à chaque pas, faisait questionner les blessés, leur donnait des consolations et des secours. On pansait ces malheureux; les chasseurs de la Garde les transportaient sur leurs chevaux, les officiers de sa maison s'empressaient d'exécuter ses ordres dictés par l'humanité.

Cette lugubre visite avait sensiblement affecté Napoléon. L'homme dominait le général, le cœur parlait plus haut que la tête. Un de ses généraux, le voyant si affligé de la perte de tant de vieux soldats qui lui avaient donné, dans tous les temps, les plus constantes preuves d'attachement et d'intrépidité, lui fit l'observation que ce malheur avait été exagéré, et cherchait à faire valoir, pour le lui faire oublier, la gloire nouvelle que la journée d'Eylau lui donnerait.

— Un père qui vient de perdre ses enfants, lui répondit Napoléon, ne goûte aucun des charmes de la victoire; quand le cœur parle, la gloire même n'a plus d'illusions.

Nobles et touchantes paroles qui expriment un sentiment vrai et profond. Le bulletin de l'armée offrit, d'ailleurs, la trace des pénibles pensées qui déchiraient le cœur du vainqueur.

La bataille d'Eylau, où l'armée française perdit seize généraux, tués ou qui moururent plus tard des suites de leurs blessures, est, eu égard au nombre des combattants, la plus sanglante qui ait eu lieu sous l'Empire. Un seul fait pourra donner une idée du carnage effroyable qui eut lieu à Eylau : le capitaine Hugo, aujourd'hui maréchal de camp en retraite et oncle de notre poëte national, Victor Hugo, commandait dans le cimetière une compagnie de grenadiers du 55e de ligne, qui fut exposée au premier feu de l'artillerie russe et qui perdit quatre-vingt-un hommes sur quatre-vingt-cinq. Tous les officiers furent tués, excepté le capitaine Hugo, qui cependant, atteint d'un biscaïen, reçut une blessure si grave, que sa guérison dura dix-huit mois.

Napoléon regretta vivement la perte de son aide de camp, Corbineau aîné, enlevé par un boulet russe tandis qu'il portait un ordre. Cet

officier avait eu, la veille, un vague pressentiment que la journée du lendemain lui serait funeste.

Quelques instants avant que le général Dalhmann périt de la mort des braves, il était tombé blessé à cinquante pas des Russes. A peine le chasseur Brice aperçoit-il son général sous les baïonnettes ennemies, qu'il court à lui à toute bride, met pied à terre, et, sous le feu le plus vif, relève Dalhmann et le replace sur son cheval. Entouré presque aussitôt de hussards russes, Brice reçoit plusieurs coups de sabre, dont un lui désarticule le bras gauche ; il est sur le point d'être écrasé par le nombre, lorsqu'un de ses camarades, le chasseur Dufour, de son escadron, voyant la position dans laquelle il se trouve, pénètre jusqu'à lui et l'aide à se faire jour à travers les hussards. L'intrépidité de ces deux braves servit à ramener le général Dalhmann près de nos lignes, en lui épargnant ainsi, lui vivant, la honte d'être fait prisonnier.

Tous les chefs de corps de la Garde, ainsi que leurs soldats, méritèrent et obtinrent de Napoléon les plus grands éloges.

Le lieutenant Morlay, porte-drapeau du 1er bataillon du 1er régiment de grenadiers à pied, eut la hampe de son drapeau brisée au-dessus et au-dessous du bras, par les éclats d'un obus qui tua

à côté de lui un officier et blessa cinq sous-officiers qui étaient à sa garde ; sans s'étonner, Morlay relève son drapeau, l'élève au bout d'un fusil et reprend tranquillement sa place de bataille.

Auzoni, capitaine des grenadiers à cheval de la Garde, blessé à mort, était gisant sur la neige. Ses camarades veulent l'enlever et le porter à l'ambulance. Il ne recouvre ses esprits que pour leur dire :

— Laissez-moi, mes amis, je suis content puisque nous avons la victoire, et que je meurs sur le champ de bataille. Dites à l'Empereur que je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir plus rien pour son service et pour la gloire de la France !... à elle mon dernier soupir.

Dans les deux armées on chercha à dissimuler les pertes de la journée ; mais, d'après la durée de l'action, l'acharnement du combat, le nombre des pièces d'artillerie mises en batterie, la perte pour les Russes ne peut avoir été moindre de trente mille hommes tués ou blessés ; de notre côté, nous avons eu seize mille hommes mis hors de combat.

Au résumé, la bataille d'Eylau ne fut qu'une grande tuerie sans résultat, car le gain de la journée ne fut acquis à personne ; mais quels hommes et quelle troupe que cette Garde impériale française !

II

En se retirant, les Russes avaient tout ravagé sur leur passage; un dégel complet, succédant encore une fois à un froid rigoureux, abîmait les routes et rendait impossible l'arrivée des convois de vivres et de munitions. Napoléon se décida donc à se rapprocher de la Vistule, et remit à un autre temps une nouvelle attaque contre l'armée russe; la nôtre revint sur la Passarge, où elle prit de fortes positions. En portant son quartier général à Ostrolenka, Napoléon annonça en ces termes à ses troupes le repos momentané qu'elles allaient avoir :

« Soldats! nous commencions à prendre un « peu de repos dans nos quartiers d'hiver, lors- « que l'ennemi a attaqué le premier corps et « s'est présenté sur la basse Vistule. Nous avons « marché à lui. Nous l'avons poursuivi l'épée « dans les reins pendant l'espace de quatre-vingts « lieues. Il s'est réfugié sous les remparts de ses « places, et a repassé la Pregel. Nous lui avons « enlevé, aux combats de Bergfried, de Deppen, « de Hoff et à la bataille d'Eylau, soixante pièces « de canon, seize drapeaux, et tué, blessé ou

« pris plus de quarante mille hommes. Les braves « qui, de notre côté, sont restés sur le champ « d'honneur, sont morts d'une mort glorieuse : « c'est la mort des vrais soldats. Leurs familles « auront des droits constants à notre sollicitude « et à nos bienfaits.

« Ayant ainsi déjoué tous les projets de l'en- « nemi, nous allons nous rapprocher de la « Vistule et rentrer dans nos cantonnements. « Qui osera en troubler le repos s'en repentira; « car, au delà de la Vistule comme au delà du « Danube, nous serons toujours les soldats fran- « çais de la grande armée! »

Quatre mois s'écoulèrent en négociations pour arriver à une pacification générale que les puissances coalisées ne désiraient pas sincèrement; mais ce délai était nécessaire à la Russie pour réparer les pertes essuyées à Eylau, et à l'Angleterre pour réunir les soixante mille hommes de contingent qu'elle avait promis d'envoyer en Poméranie, afin de prendre à dos l'armée française pendant que les Russes et les Prussiens réunis l'attaqueraient de front.

Le traité de paix que la diplomatie n'avait pu formuler en quatre mois, Napoléon devait le dicter au bout d'une campagne de dix jours.

Le 4 juin, les hostilités recommencèrent. Les

Russes attaquèrent à l'improviste nos avant-postes, et furent battus. Chaque jour pour eux fut marqué par un échec, et pour l'armée française par un triomphe. Le 5, pendant que le prince de Ponte-Corvo (Bernadotte) battait l'ennemi à Spanden, le maréchal Soult culbutait deux fortes divisions russes à Smitten. Le lendemain 6, ce fut le tour du maréchal Ney, qui, attaqué dans sa position sur la Passarge à Deppen, repoussa l'ennemi, et lui tua ou blessa plus de cinq mille hommes. Napoléon dirigeait en personne tous les mouvements de son armée. Un corps ennemi, fort de vingt-cinq mille hommes, dont dix mille d'excellente cavalerie, voulut arrêter la marche de nos troupes, qui se dirigeaient sur Heilsberg; mais Murat, qui commandait l'avant-garde, formée de la cavalerie de réserve, chassa successivement les Russes de toutes leurs positions, et s'empara de Guttstadt, après un combat où les régiments de cavalerie de la garde impériale russe furent très-maltraités.

Napoléon laissa en observation, à Guttstadt, le corps du maréchal Davoust, et, par la rive gauche de l'Alle, suivit l'ennemi avec le reste de l'armée. Le 10 juin, vers midi, notre avant-garde atteignit, en avant d'Heilsberg, son arrière-garde, commandée par le prince Bagration, et la repoussa. Heilsberg, renfermant une partie des

magasins de l'armée ennemie, était couvert par des retranchements garnis d'une nombreuse artillerie. Vers les deux heures, le corps du maréchal Soult, se trouvant formé, débusqua l'ennemi d'un bois qui couvrait une partie de son front, et se porta sur les retranchements. L'armée française, arrivant successivement, marcha sur la ville et força les alliés à se replier dans leurs lignes. Celles-ci furent alors attaquées. Les fusiliers-chasseurs de la jeune Garde, commandés par le général Savary, furent mis en mouvement pour soutenir la division Saint-Hilaire; ceux-ci firent des prodiges en combattant avec une intrépidité qui les fit remarquer de toute l'armée. Le général Roussel, chef de l'état-major de la Garde, qui se trouvait au milieu d'eux, eut la tête emportée par un boulet. Le général Curial, colonel des fusiliers-chasseurs de la jeune Garde, fut grièvement blessé en combattant à la tête de ce régiment avec son courage accoutumé. La nuit mit fin à un combat glorieux, et les troupes bivaquèrent dans leurs positions d'attaque. Mais tout annonçait pour le lendemain une de ces batailles qui décident du sort d'une campagne.

Napoléon resta la journée du 11 sur le terrain; il y passa en revue les régiments qui avaient le plus souffert, leur distribua d'honorables récompenses militaires, et disposa les différents corps

de son armée pour la bataille qu'il comptait livrer. L'armée alliée ne sortit pas de ses lignes; elle semblait comprendre que cette barrière était nécessaire pour la sauver d'une défaite. Voyant que le général russe refusait de prendre l'offensive, Napoléon donna l'ordre au maréchal Davoust de faire un mouvement qui interceptât la route d'Eylau, et fit ses préparatifs pour attaquer lui-même le lendemain les retranchements d'Heilsberg. A l'aspect de ces préparatifs, les Russes commencèrent à passer sur la rive droite de l'Alle, abandonnant à nos troupes Heilsberg, et laissant en notre pouvoir les blessés, les magasins et les redoutes fortifiées, ouvrage de quatre mois d'un travail long et pénible. Aussi, le 12, à la pointe du jour, lorsque la grande armée s'ébranla, son étonnement fut-il grand de n'éprouver aucune résistance dans ses marches sur les lignes ennemies.

Le général russe s'était dirigé sur Friedland, où il voulait repasser l'Alle, pour arriver à Kœnigsberg avant l'armée française; mais il était trop tard. Déjà Napoléon y avait envoyé deux de ses corps d'armée (Soult et Davoust) et la réserve de cavalerie (Murat); avec le reste de son armée, l'Empereur poursuivait les Russes, afin de les forcer à livrer cette bataille décisive qu'ils avaient refusée à Heilsberg.

Ce fut à Friedland même que le général Beningsen, se voyant pressé par les troupes françaises, résolut de combattre. Le 14 juin, à trois heures du matin, les grenadiers réunis, commandés par le général Oudinot (du corps du maréchal Lannes), débouchèrent du village de Posthenen et commencèrent l'attaque. Napoléon, entendant le canon, s'écria avec l'accent de la joie :

— C'est un jour de bonheur, c'est l'anniversaire de Marengo !

Dans le même moment, le maréchal Mortier, appuyé au village d'Heinrichsdorf, attaquait vivement la droite des Russes.

En arrivant sur le champ de bataille, Napoléon reconnut les positions de l'ennemi. Sa gauche, composée de quatre divisions, sous le prince Bagration, s'appuyait d'un côté sur l'Alle, un peu au-dessus de Friedland, et de l'autre sur un ruisseau qui traverse la plaine et qui séparait cette aile de la droite. Celle-ci, forte de trois divisions, aux ordres du prince Gortschakof, et d'une nombreuse cavalerie, s'étendait dans la plaine, en face d'Heinrichsdorf. L'ennemi, pour faciliter ses communications, avait jeté trois ponts sur l'Alle, immédiatement à côté de la ville et près de son aile gauche. Napoléon vit tout d'abord que, pour frapper un coup décisif, il fallait cul-

buter cette aile gauche, afin de s'emparer de Friedland et des ponts, et ensuite détruire l'aile droite qui se trouvait acculée à l'Alle. Pour exécuter ce mouvement important, des ordres furent aussitôt donnés au maréchal Ney.

En conséquence, vers cinq heures du soir, ce maréchal, protégé par la forêt de Sortlack, et précédé d'une batterie de vingt pièces de canon, s'ébranla et marcha à l'ennemi ; il fut au même instant débordé par la cavalerie russe; mais le général Latour-Maubourg la repoussa, et Ney continua son mouvement. Pendant ce temps, le général Sénarmont portait, à quatre cents pas en avant de la ligne, une batterie de trente pièces, et, par un feu à mitraille, écrasait les masses ennemies. L'aile gauche russe, ainsi attaquée de front et par le flanc, fit un mouvement offensif sur la droite de Ney; mais, pressée par nos baïonnettes, elle se réfugia sous Friedland, après une grande perte d'hommes dont une partie fut précipitée dans la rivière. Le maréchal, voyant l'ennemi fuir sur Friedland, ordonna un quart de conversion à son aile gauche et la porta sur un ravin qui entourait cette ville. La garde impériale russe était embusquée sur ce point; dès qu'elle vit nos colonnes s'approcher, elle déboucha avec intrépidité et fit une charge qui ébranla un moment nos soldats; mais la divi-

sion Dupont, de la réserve, s'avança immédiatement sur la garde russe, l'enfonça et en fit un horrible carnage.

Le but que s'était proposé l'Empereur était atteint. L'aile gauche des Russes était acculée sur Friedland, resserrée dans un espace étroit, entre l'Alle et le ruisseau dont nous avons parlé. Mitraillé de tous côtés, et ne pouvant, même sur ce terrain défavorable, utiliser sa bravoure, l'ennemi fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Friedland fut emporté par nos braves bataillons; les rues étaient jonchées de morts, et les Russes repassèrent la rivière, abandonnant leur artillerie et un grand nombre de prisonniers.

La destruction de l'aile gauche des Russes laissait l'aile droite sans appui au milieu de la plaine; aussitôt que le général Gortschakof, qui la commandait, en eut connaissance, il arrêta ses attaques et se mit en retraite sur Friedland, croyant y trouver une arrière-garde chargée de lui garder le passage; mais, en fuyant, les Russes avaient brûlé les ponts. L'incendie s'était même communiqué à la ville, dont le maréchal Ney défendait les approches. Gortschakof, pressé de tous côtés, se vit au moment de mettre bas les armes. Heureusement pour lui qu'il découvrit un gué, et que ses divisions purent passer l'Alle;

mais ce passage fut si précipité, que la moitié de son corps d'armée se noya, fut pris ou tué. Quelques pièces d'artillerie seulement purent être sauvées, le reste demeura sur la rive gauche et tomba en notre pouvoir. Il était onze heures du soir : la nuit n'était éclairée que par les flammes qui s'élevaient au-dessus de Friedland ; mais la victoire était complète : dix-sept mille morts russes ou prussiens couvraient le champ de bataille ; soixante et dix pièces de canon, un grand nombre de caissons, plusieurs drapeaux et vingt mille prisonniers furent les trophées de la journée.

L'ennemi, après la bataille, se retira en hâte sur le Niémen. Sa retraite présentait l'aspect de la déroute la plus complète : à chaque pas, les vainqueurs recueillaient des prisonniers, des caissons, des armes et des bagages.

L'armée française coucha dans la position où elle avait combattu. Napoléon passa la nuit au bivac entouré de sa vieille Garde qui, pour se servir de l'expression un peu pittoresque d'un de ses plus intrépides chefs [1], « s'était *embêtée* à rester les bras croisés toute la journée ; » mais le lendemain, à la pointe du jour, il était à cheval parcourant les lignes de ses troupes dont les

[1] Le général Gros, colonel-major des chasseurs à pied de la vieille Garde.

soldats dormaient encore. Il défendit qu'on les éveillât pour lui rendre les honneurs, ainsi que cela était d'usage. Il parcourut ensuite le champ de bataille des Russes qui offrait un affreux spectacle. On pouvait suivre l'ordre des bataillons par la ligne des monceaux de leurs cadavres. Un philosophe aurait dit avec raison, à la vue de ce vaste champ de morts, qu'il fallait que les souverains eussent de bien grands intérêts à démêler en faveur de leurs peuples pour nécessiter une semblable boucherie d'hommes. Mais l'armée russe, quoique complétement battue dans cette journée, n'en eut pas moins sa part de gloire. Les Russes semblaient avoir grandi dans ces deux campagnes de Pologne; de là sans doute cette tendance de Napoléon et d'Alexandre à se rapprocher, à Tilsitt.

CHAPITRE III.

FÊTES DONNÉES A LA GARDE IMPÉRIALE,

A SON RETOUR DES CAMPAGNES DE PRUSSE ET DE POLOGNE,

En novembre 1807,

PAR LA VILLE DE PARIS ET PAR LE SÉNAT.

I

Paris ne devait plus rien avoir à envier aux plus glorieux souvenirs de l'ancienne capitale du monde ; Paris, comme la Rome des Césars, devait assister au spectacle d'un de ses grands triomphes militaires. La fête donnée par *la ville*, le 25 novembre 1807, à l'élite de la grande armée, à son retour des campagnes de Prusse et

de Pologne, offrit le tableau imposant de ces antiques solennités.

Le conseil municipal avait voté des couronnes d'or à la Garde impériale; Napoléon avait approuvé cette expression tout à la fois noble et délicate de l'admiration et de la reconnaissance des Parisiens; l'offre de ces couronnes était l'objet principal de la fête.

En dehors de la barrière de la Villette, par laquelle devaient entrer les dix mille soldats de la Garde impériale, on avait élevé un arc de triomphe d'une colossale proportion : vingt hommes pouvaient y passer de front.

A la naissance de la voûte, on voyait à l'extérieur de grandes renommées présentant des couronnes de laurier. Un quadrige doré surmontait tout le monument. Sur chacune des faces on lisait des inscriptions composées tout exprès par des membres de l'Institut [1]. Le principal caractère de ce monument, quoiqu'on n'y eût employé aucun de ces ornements dont l'architecture moderne est trop souvent prodigue, était la grandeur unie à la simplicité.

De vastes tribunes, en forme d'amphithéâtre, avaient été ménagées, à droite et à gauche, dans

[1] Ceux de la troisième classe (*Histoire et Littérature ancienne*).

l'intérieur de l'arc de triomphe. L'une était destinée à un nombreux orchestre, l'autre au corps municipal de Paris. Plusieurs tribunes particulières, placées près des amphithéâtres, étaient occupées par les ministres, les grands fonctionnaires de l'État et par des dames richement parées [1].

Dès neuf heures du matin, le mercredi 25 novembre 1807, malgré un temps sombre et pluvieux, une foule immense se pressait aux abords de l'arc de triomphe; elle attendait la Garde impériale dont les acclamations de l'enthousiasme annoncèrent bientôt l'approche. A quelque distance en avant, les aigles des différents corps se réunirent et ne formèrent plus qu'un groupe qui précéda la Garde. Alors le corps municipal fit quelques pas en avant, et le préfet, M. Frochot, adressa au maréchal Bessières, sous les ordres duquel marchait cette troupe d'élite, le discours suivant :

« M. le maréchal, et vous, généraux et sol-
« dats, qui composez cette garde fidèle dont
« les rangs impénétrables environnent le trône;

[1] Ce monument, construit en moins de quinze jours, était l'ouvrage de l'architecte Chalgrin, membre de la quatrième classe de l'Institut.

« vous tous, l'honneur de la France et l'admi-
« ration de l'Europe, suspendez pour un instant
« votre marche triomphale, et, avant de courir
« vous jeter dans les bras de vos mères et de
« vos épouses, recevez, si je puis m'exprimer
« ainsi, les embrassements de la cité tout en-
« tière.

« Combien la bonne ville de Paris aime à vous
« revoir, après tout ce que la renommée a pu-
« blié de vous ! avec quel orgueil elle se plaît à
« rechercher dans vos rangs ceux de ses enfants
« qui ont été dignes d'elle ! et avec quel enthou-
« siasme elle contemple en vous cette héroïque
« armée dont vous êtes l'élite !

« Héros d'Iéna, d'Eylau et de Friedland, con-
« quérants de la paix, grâces immortelles vous
« soient rendues !... C'est pour la patrie que
« vous avez vaincu ; la patrie éternisera le sou-
« venir de vos triomphes ; vos noms, incrustés
« sur le bronze et le marbre, seront légués par
« elle à la postérité, et le récit de vos exploits
« enflammant le courage de nos derniers des-
« cendants, longtemps encore après vous, votre
« exemple protégera ce vaste empire si glorieu-
« sement défendu par votre valeur.

« Braves guerriers, ici même un arc triom-
« phal dédié à notre belle armée s'élève sur votre
« passage; il vous attend. Venez recevoir sous

« ses voûtes la part qui vous est due des lauriers « votés par la capitale. Venez, et que ces cou- « ronnes, tressées par la reconnaissance publi- « que, planent sur vos têtes glorieuses.

« Salut, aigles belliqueuses, symbole de la « puissance de notre magnanime Empereur; « portez sur toute la terre, avec son grand nom, « la gloire du nom français!... Mais c'est trop « retenir vos pas, généreux guerriers, quand « tous les cœurs vous appellent; entrez donc « dans nos murs enorgueillis de vous recevoir; « entrez-y au milieu des champs d'allégresse et « de triomphe, et que la mémoire de ce beau « jour vive à jamais dans les annales de la cité et « dans les fastes de l'Empire! »

Le maréchal Bessières répondit en ces termes à ce discours :

« Monsieur le préfet, et vous, messieurs les « membres du conseil municipal, ces couronnes « dont vous décorez nos aigles, cet arc de triom- « phe, toute cette pompe brillante pour célébrer « le retour de la Garde impériale, sont une « nouvelle preuve de votre affection pour l'Em- « pereur, et un hommage éclatant rendu à son « armée.

« Les aînés de cette grande famille militaire

« vont se retrouver avec ravissement dans le sein « d'une cité dont les habitants ont constamment « rivalisé avec eux d'amour, de dévouement et « de fidélité pour notre glorieux monarque. « Animés des mêmes sentiments, la plus parfaite « harmonie existera toujours entre les habitants « de la bonne ville de Paris et les soldats de la « Garde impériale.

« Telles sont, messieurs, les sentiments qui « animent la Garde impériale ; je m'estime heu- « reux de vous les exprimer en son nom. »

Ces quelques paroles du maréchal Bessières furent accueillies par des cris de *vive l'Empereur !* mille fois répétés par le peuple et les soldats. Alors le préfet attacha les couronnes d'or, votées par la ville de Paris, aux aigles de la Garde impériale, au milieu du cercle formé par son état-major général ; puis, le corps municipal s'étant placé sous l'arc triomphal, l'orchestre exécuta ce chant, dont les paroles étaient d'Arnault et la musique de Méhul :

CHOEUR.

Les voici ! réunissez-vous ;
Heureuses femmes, tendres mères !
Ces vainqueurs, ce sont vos époux,
Ce sont vos enfants ou vos frères.

Quand ces intrépides soldats,
Triomphant d'abord de vos larmes,
Au premier signal des combats
Se sont élancés sur leurs armes,
Vous leur disiez, dans un transport
Que leur valeur n'a pas dû croire :
« Français, vous courez à la mort !... »
Français, ils volaient à la gloire !

CHŒUR.

Les voici ! etc.

Voyez-vous ce peuple empressé
Dont la foule les environne;
Sa reconnaissance a tressé
Le rameau d'or qui les couronne.
Ah ! qu'on suspende à leurs drapeaux
Ces prix de leurs nobles services;
Placés sur le front des héros,
Ils cacheraient leurs cicatrices.

CHŒUR.

Les voici ! etc.

La musique de ce chant fut une des plus heureuses inspirations de Méhul; les voix n'étant soutenues que par des cors et des harpes, cet accompagnement produisit un effet divin.

A peine les chants eurent-ils cessé, que la Garde commença de défiler dans l'ordre suivant :

Les grenadiers et les chasseurs à pied de la vieille Garde ;

Les chasseurs à cheval suivis des mameluks ;

Les grenadiers à cheval, les dragons et la gendarmerie d'élite.

Chacun de ces régiments était précédé des officiers composant l'état-major du corps. A la suite de la Garde impériale marchait, accompagné, lui aussi, de son état-major, le général Hullin, commandant la place de Paris ; il était suivi du corps municipal et de son cortége.

Une population innombrable formait partout la haie sur le passage de la Garde qui arriva dans la cour des Tuileries, en passant sous l'arc triomphal qui, du côté du Carrousel, forme l'entrée principale de ce palais, où elle déposa ses aigles ; de là, traversant le jardin des Tuileries, elle y laissa ses armes, pour se rendre aux Champs-Élysées et prendre place au banquet qui lui était préparé ; dix mille couverts avaient été disposés ; le corps municipal faisait les honneurs du festin.

Les tables étaient dressées sous des tentes placées de droite et de gauche dans les contre-allées des Champs-Élysées, sur toute la longueur de la grande avenue, depuis la place de la Concorde jusqu'à la barrière de l'Étoile.

En haut de la table de chaque régiment il y avait une tente particulière pour les officiers ; la

tente de l'état-major général était placée au rond-point des Champs-Élysées.

Les corps de la garde de Paris avaient été chargés de la police, et se promenaient autour des tables.

Les toasts furent portés dans l'ordre suivant :

Par le préfet de la Seine : *à S. M. l'Empereur et Roi.*

Par le maréchal Bessières : *à la ville de Paris.*

Par le préfet de la Seine : *à la grande armée.*

Ces toasts, partis de la tente du rond-point des Champs-Élysées où était attablé l'état-major général de la Garde, étaient répétés simultanément à toutes les tables et suivis des acclamations de vive l'Empereur !

A la même heure qu'était donné le repas de la Garde impériale, des distributions de vin et des loteries de comestibles étaient faites dans les principales places de la capitale ; sur chacune de ces places s'élevait aussi un orchestre.

A huit heures du soir, un feu d'artifice tiré sur cette chaussée qui borde les Tuileries, appelée *le bord de l'eau*, annonça la fin de cette fête, à laquelle la population tout entière de Paris avait pris part.

Malheureusement le temps ne favorisa pas cette fête splendide et nuisit singulièrement à l'éclat des armes et à la tenue de cette troupe d'élite.

Vers les deux heures, une pluie abondante continua de tomber, sans cependant éloigner la foule qui s'était portée aux Champs-Élysées et sur tous les points par où la Garde devait passer. Trois jours après, la fête donnée par le Sénat aux officiers de la Garde impériale ne fut pas moins remarquable par le bon goût et la magnificence qui en réglèrent les dispositions; elle eut lieu le 28.

En face du palais du Luxembourg s'élevait un temple dédié à *la Victoire,* au centre duquel était la statue de Napoléon. Dans toutes les parties du palais, des trophées militaires, liés par des guirlandes de laurier, rappelaient par des inscriptions commémoratives les faits principaux des glorieuses campagnes de 1806 et de 1807. Dans le jardin on avait pour ainsi dire improvisé des salles de danse, aux extrémités desquelles de nombreux orchestres et d'immenses buffets avaient été dressés.

A une heure après midi, des tambours et des trompettes, sortis du palais, parcoururent le quartier, en sonnant des fanfares. Rentrés par la porte de la grande cour, ils se placèrent sur les deux terrasses qui flanquent le dôme et y firent entendre des fanfares nouvelles.

A deux heures, les officiers de la Garde furent reçus au Luxembourg, ainsi que les personnes

invitées par les sénateurs réunis : c'étaient les princes grands dignitaires de l'Empire, les ministres, les maréchaux, les grands officiers de l'Empire, les conseillers d'État, les membres principaux des autorités civiles, administratives et judiciaires, les généraux et officiers attachés au gouvernement de Paris, etc., etc.

En recevant la Garde impériale, M. de Lacépède, président du Sénat, prononça le discours suivant :

« Monsieur le maréchal, et vous, messieurs « les officiers de cette invincible Garde impé- « riale, le Sénat vient au-devant de vous. Il aime « à voir les représentants de l'armée remplir ses « portiques. Il se plaît à se voir entouré de ces « braves, de ces favoris de la victoire, de ces « enfants chéris du génie qui préside aux ba- « tailles.

« Cette enceinte doit vous plaire, invincible « Garde impériale, car ces voûtes ont bien sou- « vent retenti des acclamations provoquées par « vos immortels faits d'armes, et vos trophées « décorent nos murailles. Représentants de la « première armée du monde, recevez par notre « organe les vœux du bon et grand peuple dont « l'admiration et l'amour vous présagent ceux de « la postérité. Vive l'Empereur! »

Un banquet magnifique avait été préparé dans la belle galerie des tableaux ; il fut ouvert à trois heures, au bruit d'une éclatante musique militaire.

Pendant le repas, on chanta divers morceaux lyriques, parmi lesquels furent remarqués ces vers dus à la verve de M. Cauchy, secrétaire-archiviste du Sénat :

Généreux fils de la Victoire,
Brillante élite de héros,
Qui par tant d'exploits et de gloire
Avez honoré nos drapeaux,
Venez, au sein de la patrie,
Jouir du fruit de vos succès;
Venez, de tous les cœurs français
Remplissez l'attente chérie :
Revoyez vos amis, rentrez dans vos foyers;
Le repos vous attend à l'ombre des lauriers.

Après le banquet, le bal commença dans les salons. La nuit, le palais et les jardins furent illuminés ; cette fête, qui se prolongea jusqu'à la naissance du jour, fit honneur à la magnificence du Sénat.

Témoin de ces hommages rendus à l'élite de l'armée, le peuple s'y associa par ses acclamations ; cette unanimité des sympathies populaires pour la Garde impériale s'exprima avec vivacité,

et le peuple est resté fidèle à la mémoire de la Garde impériale comme à celle de Napoléon, le premier de ses chefs !

II

A PROPOS D'UN FAIT DE CONTREBANDE, COMMIS PAR UN OFFICIER GÉNÉRAL DE LA GARDE.

Un des chapitres sur lesquels l'Empereur n'entendait pas raillerie, était celui des douanes. Pour tout ce qui était contrebande, il se montrait d'une sévérité inflexible, et c'était à ce point, qu'un jour M. Soyris, directeur des douanes à Verceil (en Piémont), ayant fait saisir un ballot contenant dix-huit cachemires expédiés de Constantinople à l'impératrice Joséphine, Napoléon ordonna le maintien de la saisie, et les cachemires furent vendus au profit de l'État. En pareille circonstance, Napoléon disait :

— Comment un souverain ferait-il respecter les lois, s'il ne commençait pas par les respecter lui-même ?

Il y eut cependant une occasion, et peut-être ce fut la seule, où il passa condamnation sur une infraction aux droits de la douane, et pourtant,

cette fois, il ne s'agissait pas d'un acte de contrebande ordinaire.

Les chasseurs à pied de la vieille Garde, sous les ordres du général Soulès, étaient revenus en France, comme tous les autres corps de la Garde, après la paix de Tilsitt. Arrivés à Mayence, les douaniers veulent faire leur devoir, et par conséquent visiter les fourgons de la Garde, et principalement ceux du général Soulès. Toutefois, le directeur des douanes cherche à mettre des procédés à sa mission : il va prévenir ce chef de corps de la nécessité qui le contraint à faire exécuter les lois et les intentions bien explicites de l'Empereur à ce sujet.

La réponse de Soulès à cette ouverture courtoise est simple et énergique :

— Si un seul de vos gabelous ose porter la main sur les caissons de mes vieux lapins, je les fais tous f..... dans le Rhin comme des petits chats.

Le directeur hésite ; les douaniers sont en grand nombre et résolus à avoir recours à la force pour procéder à la visite ; mais le général fait former son régiment en carré, la baïonnette croisée et les fourgons au milieu. Le directeur, n'osant alors passer outre, se retire, et adresse à la direction générale des douanes, à Paris, un rapport qui est mis sous les yeux de l'Empereur,

avant même l'arrivée de la Garde à Courbevoie, sa garnison ordinaire. En toute autre circonstance, le cas eût été des plus graves; mais Napoléon, de retour dans la capitale, avait été plus que jamais salué par les acclamations de tout un peuple enivré de sa puissance; mais cette vieille Garde revenait resplendissante de gloire : elle avait été si belle à Eylau !... ceux qui la commandaient y avaient cueilli tant de lauriers!... Tout cela se réunit pour faire tomber la colère de l'Empereur, et, ne voulant pas punir, dès lors il n'avait plus qu'à récompenser; mais, pour cela, il ne fallait pas qu'il prît au sérieux l'infraction faite par menace à ses lois de douane; et Soulès, qu'il aimait beaucoup, est mandé à son lever le lendemain du jour où lui et les braves officiers sous ses ordres avaient assisté à la fête qui leur avait été donnée au Luxembourg par le Sénat.

Le général se présente. Napoléon le reçoit très-bien. Puis, après quelques propos relatifs à la comptabilité de la Garde, il ajoute :

— A propos, dis-moi donc, Soulès, tu en as fait de belles là-bas à Mayence? Comment! tu voulais jeter mes douaniers dans le Rhin! Franchement, est-ce que tu l'aurais fait?

— Oui, sire, reprit Soulès avec son accent allemand.

— Allons ! tu n'aurais pas osé.

— C'était une insulte faite à mes vieux chasseurs que de vouloir visiter leurs caissons. Sire, je l'aurais fait, je vous en donne ma parole d'honneur de général.

— Bah ! tu plaisantes, ajoute l'Empereur avec beaucoup de gaieté. Je vois ce que c'est, tu as fait la contrebande.

— Moi, sire !

— Oui, toi !... C'était parbleu bien la peine que je donnasse huit caissons de plus par régiment pour les faire servir à pareille chose [1], ajouta Napoléon en souriant. Tu as acheté du linge en Hanovre pour monter ta maison, parce que tu as pensé que je te ferais sénateur.

— Sire...

— Tu ne t'es pas trompé ; mais ne recommence pas la même plaisanterie une autre fois, car je te donne, moi aussi, ma parole d'Empereur que je te fais fusiller... Allons, va commander ton costume de sénateur.

Et Napoléon avait prononcé ces derniers mots avec un accent et un regard qui firent perdre au général Soulès toute idée de contrebande pour l'avenir.

[1] Voir la décision prise à cet effet, au commencement de ce VIIe livre.

COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE EN 1807.

État-major général et administration			78
Infanterie.			
Grenadiers (vieille Garde). .	2 régiments.	2,160	
Chasseurs idem. . . .	2 régiments.	2,160	
Vétérans idem. . . .	1 compagn. .	200	
Matelots idem. . . .	1 bataillon. .	806	
Fusil. grenad. (jeune Garde).	1 régiment. .	1,920	
Fusil. chasseurs idem. .	1 régiment. .	1,920	
		9,166	9,166
Cavalerie.			
Grenadiers.	1 régiment. .	968	
Vélites grenadiers.	2 escadrons.	342	
Chasseurs	1 régiment. .	968	
Vélites chasseurs	2 escadrons.	342	
Mameluks	1 compagn. .	102	
Gendarmerie d'élite	1 légion. . .	456	
Dragons	1 régiment. .	968	
Vélites dragons	1 escadron. .	226	
Lanciers polonais	1 régiment. .	968	
		5,340	5,340
Artillerie	1 régiment. .		758
Hôpital de la garde.			19
Total. . . .			15,361

Digitized by Google

LIVRE HUITIÈME.

ANNÉE 1803.

CHAPITRE PREMIER.

LES MARINS DE LA GARDE.

I

Parmi les corps d'élite de la vieille Garde impériale, dit M. Henri Ducor, dans son ouvrage si palpitant d'intérêt [1], on remarquait une troupe, la moins nombreuse de toutes et la plus simple-

[1] *Aventures d'un marin de la Garde, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols dans l'île de Cabrera et en Russie.*

Digitized by Google

ment vêtue : un pantalon bleu, un dolman de la même couleur avec des passements aurore ; un shako sans gourmettes et surmonté d'un plumet rouge, des contre-épaulettes de cuivre en forme d'écailles, un sabre large et légèrement recourbé, c'était à peu près tout l'équipement de ce corps spécial. Les hommes qui le composaient n'étaient, pour la plupart, ni petits, ni grands de taille, quelques-uns même étaient un peu râblés ; presque tous avaient le teint hâlé, la figure mâle, les bras dégagés, la démarche libre, aisée, mais aussi un peu insolite. Ce n'étaient pas là des cavaliers, ce n'étaient pas là des fantassins non plus ; des soldats n'ont de coutume l'air ni si sérieux, ni si réfléchi. On se demandait donc ce que pouvaient être ces hommes, à quelle arme ils appartenaient... C'étaient les marins de la Garde !

« Créés au moment où, de son camp de Boulogne, Napoléon menaçait de fondre sur l'Angleterre, ajoute encore M. Henri Ducor, les marins de la Garde devaient faire sur mer le service auprès de la personne de l'Empereur, manœuvrer le navire qui le porterait au delà de la Manche, et former, pour la descente, sous le commandement d'un contre-amiral, les équipages de cette escadrille de choix que monterait l'état-major de Napoléon. »

C'est que, malgré la lutte si disproportionnée

(sous le rapport de la force numérique), soutenue par la marine française depuis 1789 jusqu'en 1805, quelques reflets d'illustration n'en avaient pas moins rejailli sur la marine française, qui devait être appréciée par l'Empereur suivant son mérite.

Ce fut en 1803, comme nous l'avons dit précédemment, que commença l'exécution du gigantesque projet qu'avait conçu Napoléon d'envahir l'Angleterre à l'aide d'une flottille qui, rassemblée à Boulogne, devait jeter sur les côtes de la Grande-Bretagne une armée formidable et aguerrie par quatorze ans de luttes et de triomphes contre l'Europe coalisée! L'Empereur, mieux que personne, connaissait la puissance morale de ce qu'on appelle *l'esprit du corps;* il voulait que la Garde impériale, qui ne se composait encore que d'environ dix mille hommes de toutes armes, prît une part active à cette expédition en s'embarquant sur la flottille. Sans doute il eut aussi la pensée d'ouvrir aux officiers de notre marine une voie d'émulation, en prouvant que l'armée de terre n'avait pas seule le privilége de défendre sa personne et le pays; il donna donc, en septembre 1803, l'ordre de créer *cinq* équipages de marins dont il confia le commandement au capitaine de vaisseau Daugier. Ce corps prit d'abord le titre de *matelots de la Garde consulaire*, puis

ensuite celui de *marins de la Garde impériale.*

Ces cinq équipages se formèrent à Courbevoie ; et, au fur et à mesure de leur formation, ils étaient dirigés sur Boulogne et le Havre pour armer les bâtiments de la flottille sur lesquels la Garde impériale devait s'embarquer.

L'armée a été à même d'apprécier l'élan et le zèle que les marins de la Garde ont apportés dans leurs difficiles et périlleux services. Les canonnières de la Garde faisaient partie des lignes d'embossage ; plusieurs soutinrent de rudes combats, et jamais aucune de ces embarcations ne tomba aux mains des Anglais ; tous rivalisèrent de courage et d'habileté, dans leurs manœuvres, avec les autres bâtiments de la flottille.

En 1805, une nouvelle coalition s'étant formée contre la France, et la Garde impériale ayant quitté Boulogne pour se rendre en Allemagne, un détachement de cent cinquante marins, commandé par le capitaine de frégate Roquebert, suivit la Garde et fit la campagne d'Austerlitz. Les autres demeurèrent à Boulogne ; mais l'année suivante (1806), la totalité du corps fut appelée à faire la campagne de Prusse.

Les marins de la Garde se trouvèrent donc aux journées d'Austerlitz et d'Iéna ; ils assistèrent au siége de Dantzig, à la prise de Stralsund, etc. Les équipages servirent fractionnés, ce

qui faisait dire au maréchal Lefebvre « que les marins se multipliaient, puisqu'on les trouvait partout. » Puis en voyant quelques-uns d'entre eux, quoique blessés déjà, se jeter tête baissée dans la mêlée et combattre jusqu'à ce qu'ils tombassent, il dit encore dans ce langage un peu tudesque, mais toujours énergique et si bien compris du soldat :

— *Ché crois que ces brafes marins ont l'âme chefillée dans le fentre.*

En 1807, après la campagne de Pologne, les marins de la Garde revinrent dans la capitale, où ils prirent part à la brillante réception qui fut faite à la Garde impériale par le corps municipal de la ville de Paris, qui voulut, comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent, célébrer ses triomphes.

En 1808, les cinq équipages, toujours sous le commandement du capitaine de vaisseau Daugier, partirent pour l'Espagne et assistèrent, le 2 mai, à Madrid, à cette sanglante révolte de la population qui, tout entière, se rua contre les corps de l'armée française qui occupaient cette métropole de l'Espagne. Les insurgés s'étaient portés sur l'hôpital de la ville dans le but de massacrer tous les malades, et déjà ils en avaient brisé les portes, lorsque deux officiers des marins de la Garde, MM. Grivel et Gérodias, lieutenants de

vaisseau, que leur service avait appelés sur les lieux, repoussèrent ces forcenés, aidés de ceux des malades qui eurent assez de force pour se servir des armes que l'on avait tirées, à la hâte, des magasins de l'établissement, ce qui prouverait qu'en campagne il est bon que les soldats, même en entrant à l'hôpital, ne soient jamais entièrement désarmés.

Après maintes affaires non moins glorieuses, les marins de la Garde firent partie du corps d'armée du général Dupont, à Baylen, où ils éprouvèrent de grandes pertes. Avant de se rendre au général Castanos, les chefs des marins proposèrent au général Dupont de faire une nouvelle tentative sur l'armée ennemie : c'était de prendre la tête d'une colonne, et de s'ouvrir un passage à travers les lignes espagnoles. Le général Dupont répondit à la députation que « déjà les marins de la Garde avaient fait assez ; qu'il appréciait leur patriotisme et leur courage, mais qu'il n'avait plus de sacrifices à réclamer d'eux, parce qu'ayant demandé passage au général espagnol, à qui il avait proposé d'évacuer l'Andalousie et de se retirer sur Madrid, cette condition avait été acceptée par Castanos comme base de la convention. »

Les marins de la Garde furent donc compris dans cette déplorable capitulation qui ne tarda

pas à être outrageusement violée. D'abord ils furent jetés sur des pontons espagnols, et ensuite envoyés dans l'île de Cabrera, où tant d'héroïques soldats, que le sort des batailles avait épargnés, trouvèrent la mort au milieu des privations et des tortures de toutes sortes.

Cependant quelques-uns de ces braves parvinrent à s'échapper avec le bâtiment qui apportait de Palma (île Majorque) les vivres pour les prisonniers. Ils enlevèrent ce bâtiment, et rejoignirent l'armée en Catalogne. Ce fut alors que les officiers et le peu de marins qui restaient dans les Baléares furent conduits à Mahon, et de là en Angleterre, où on les entassa sur les pontons anglais.

Toutefois, quelques marins de la Garde étaient restés à bord des pontons de Cadix. Un jour le capitaine Grivel enlève le mulet (petite embarcation portugaise) qui avait apporté les vivres à bord du ponton *la Castille*, traverse avec cette frêle barque la flottille espagnole et l'armée navale anglaise, et arrive, comme par miracle, à Sainte-Marie, en face de Cadix. Ce fut quelque temps après cette évasion, exécutée avec autant d'audace que de bonheur, que, par un coup de vent de sud-ouest des plus violents, les pontons *la Castille* et *l'Argonaute* coupèrent leurs câbles et vinrent, en dérive, à la côte occupée par l'armée

française, malgré la violence de la canonnade des bâtiments ennemis. Dans cette périlleuse circonstance, le dévouement que le capitaine Grivel montra envers ses malheureux compagnons de captivité fut hors de tout éloge; aussi, à cette occasion, le maréchal Victor publia-t-il à son quartier général de Chiclana, le 1er juin 1810, un ordre du jour dans lequel il rendait un éclatant hommage à l'intrépidité du capitaine Grivel, en même temps qu'il citait le nom de ceux des marins de la Garde et des autres militaires qui avaient partagé ses périls [1].

[1] Ce furent MM. Lecomte, officier de marine; Laporte, maître; Vellon, contre-maître; Manzand, Gravillon, Guérin, Pibaille, Cocheteux et Rabigot, matelots; Lavenue et Boquigny, contre-maîtres; Régio, Baudoin, Vaillant, Frelet, Gestin, Martin (ce dernier avait été tué), Pillier, Fouchar, Le Gall, Copin, Bardaraque, Dessaye et Danigo, matelots; Lapoirte, maître; Jausseaume et Sarrasin, quartiers-maîtres; Hurré, Marre, Passelet et Cové, matelots; ces derniers s'étaient particulièrement distingués, et tous faisaient partie du corps des marins de la Garde impériale.

MM. Clouet, chef de bataillon; Bompart et Merlis, capitaines du génie; Vernon, capitaine de sapeurs; Arancourt et Grégoire, sergents; Tonas et Ponce, caporaux; Bombard et Clément, maîtres ouvriers; Muliez, Bourry, Audaire, Laullure, Allios, Amériot, Vaudin, Dumas et Nattin, sapeurs; tous appartenant au corps impérial du génie.

MM. Flormer et Marco, capitaines adjudants d'artillerie; Forget, faisant fonctions d'aide de camp du général commandant l'artillerie.

MM. Kiffer, capitaine; Noël, premier lieutenant; Flechet,

II

Par décret impérial daté du palais de Saint-Cloud, le 16 septembre 1810, le corps des marins de la Garde fut porté à mille cent trente-six hommes, y compris l'état-major, qui fut composé de la manière suivante, savoir :

État-major.

Capitaine de vaisseau commandant	1
Capitaine de frégate faisant fonctions de major . .	1
Lieutenant de vaisseau, adjudant-major.	1
A reporter. . .	3

sergent-major ; Deguilhem et Fatio, sergents; Girardin, caporal; tous artilleurs.

MM. Didier, Jacquemin, Marché, Mattar, Gabriel, Nusbaan, Lantarolo, Krebes et Schemith, pontonniers.

MM. Prévieux, sergent-major à la 8e compagnie des ouvriers d'artillerie; Herben, sergent; Tugon et Dechambres, caporaux; Brisset et Rouet, artificiers; Clément, canonnier; tous les six du 6e régiment d'artillerie à pied.

MM. Jaubert, officier d'état-major; Royer, sergent; Paumaret, Fillioux, Belmond, Petit, Andrivan, Bourgoin, Crussi, Michaux, Lonchaux et Chapon, chasseurs; Vatremez, trompette; Bouillot, Rassinot et Faucon, voltigeurs; tous du 10e régiment d'infanterie légère.

MM. Raymond, Roussette et Angelis, sergents; Robert, caporal; Heinter, Caveaux, Flamand, Desselair, Vadet et Jorise, fusiliers; tous appartenant au 45e régiment de ligne.

Report . . .	3
Quartier-maître trésorier	1
Chirurgien-major.	1
Armurier.	1
Tailleur.	1
Cordonnier.	1
Total. . . .	8

Composition des compagnies.

1	Lieut. de vaiss., capit., pr chacune des 8 comp.		8
1	Enseigne de vaiss., lieut.,	idem. . . .	8
1	Second maître de manœuvres,	idem. . . .	8
3	1 Second maître canonnier, 2 Contre-maîtr. de manœuvres,	contre-maîtres de compagnie, idem. . . .	24
1	Aide-timonier, quartier-maître écrivain,	idem. . . .	8
6	Quartiers-maîtres,	idem. . . .	48
54	Matelots de première classe,	idem. . . .	432
72	Matelots de deuxième classe,	idem. . . .	576
1	Trompette,	idem. . . .	8
	Total de l'équipage.	. . .	1,120

Le 27 janvier 1811, une nouvelle organisation des marins eut lieu, en six compagnies, auxquelles deux autres compagnies furent ajoutées plus tard, de sorte que l'état-major fut ainsi composé, savoir :

Capitaine de vaisseau commandant.

Le comte *Baste.*

Capitaine de frégate, major.

Vattier (Antoine).

Lieutenant de vaisseau, adjudant-major.

Serval (Charles), auquel succéda le lieutenant de vaisseau *Gérodias.*

Quartier-maître trésorier.

Gobert.

Chirurgien-major.

Taillefer.

COMPAGNIES.	LIEUTENANTS DE VAISSEAU, Capitaines.	ENSEIGNES DE VAISSEAU, Lieut. en premier.	ENSEIGNES DE VAISSEAU, Lieut. en second.
1e	Thanaron (P. P.).	Perrot (Pierre).	Ferrand (Raphaël).
2e	Etchégaray (Mich.).	Poidelone (Ch.).	Allary (César).
3e	Grivel (J. Bapt.).	Gueydau (Gabriel).	Denuelle (Jean).
4e	Margueritte (Eug.).	Préaux (Maurice).	Gallois (Thomas).
5e	Le Roy (Jean).	Lomel (Pierre).	Allègre (Baptiste).
6e	De Rigny (Henri).	Gauttier (Maxim.).	Olivier (Théodore).

La même année, l'amiral Gantheaume fut nommé colonel du corps des marins de la Garde, ayant le capitaine de vaisseau Mottard pour commandant en second. Quelques compagnies restèrent en Espagne, d'autres furent envoyées dans les ports de Brest, de Toulon et d'Anvers, pour former le noyau de nouvelles compagnies

destinées à être embarquées sur les vaisseaux amiraux.

La 1re et la 5e compagnie étaient à Toulon, sous les ordres des lieutenants de vaisseau Thanaron et Le Roy. Elles furent réparties dans quatre compagnies, sur les vaisseaux *le Majestueux*, *l'Austerlitz*, *le Wagram* et *le Commerce de Paris*.

En 1812, il y avait, en outre de ces deux compagnies, un détachement des marins de la Garde, qui partit pour faire la campagne de Russie, sous le commandement de l'adjudant-major lieutenant de vaisseau Gérodias.

Les 2e et 4e compagnies, commandées par les lieutenants de vaisseau Bouvier-Destouches et Boniface [1], furent plus tard également envoyées en Russie, où elles tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

En 1813, les débris des compagnies qui avaient été à Moscou, joints à un détachement revenu d'Espagne, firent la campagne de Saxe; et, l'an-

[1] Les lieutenants de ces compagnies étaient MM. Olivier, Préaux, Pondelone et Gallois, tous quatre lieutenants de vaisseau; Allègre et Perrot, enseignes. Les lieutenants de vaisseau Gérodias et Margueritte rejoignirent le corps à la bataille de la Moskowa. Ces deux derniers moururent dans la retraite de Russie. Les lieutenants de vaisseau Gerdy, Gallois et Préaux restèrent prisonniers.

née suivante (1814), tout ce qu'on put rassembler du corps des marins de la Garde fit la campagne de France. Le maréchal Macdonald, les généraux Sébastiani, Excelmans, Compans, et tous les officiers généraux de la Garde, se sont plu à vanter les services rendus par les marins dans cette campagne. C'est à leur dévouement à l'affaire d'Arcis-sur-Aube, le 20 mars, que la cavalerie de la Garde put effectuer sa retraite devant des forces ennemies plus que décuples qui la chargeaient en la ramenant. Le général polonais Krazinski proclama hautement, dans la suite, que « c'était à l'excellente contenance des marins que ses lanciers polonais durent de n'avoir pas été écharpés. »

Au mois d'avril 1814, les marins de la Garde furent licenciés dans la cour de Fontainebleau. Tous avaient demandé la faveur de suivre l'Empereur dans son exil à l'île d'Elbe ; mais il ne fut permis à Napoléon d'emmener avec lui qu'un détachement de trente-deux hommes appartenant à ce corps ; d'autres marins furent ensuite rejoindre ceux-là, et se vouèrent au service particulier de l'Empereur. Ils coopérèrent puissamment à son retour en France, et l'accompagnèrent de Cannes jusqu'à Paris en mars 1815. Ceux qui avaient été licenciés précédemment à Fontainebleau revinrent d'eux-mêmes, sans qu'il fût

besoin de faire un appel à leur patriotisme.

Un décret impérial, daté du palais de l'Élysée, le 19 mai 1815, créa un seul équipage des marins de la Garde, et l'assimila en tout à l'artillerie à pied de la vieille Garde. Voici le texte de ce décret :

« Art. 1er. Les officiers, sous-officiers et marins de notre Garde seront considérés comme appartenant à la *vieille Garde,* et jouiront des prérogatives attachées à ce corps.

« Art. 2. Pour être admis dans les marins de la Garde, il faudra réunir les conditions exigées pour entrer dans l'artillerie à pied de la vieille Garde par notre décret du 3 avril dernier.

« Art. 3. Les officiers, sous-officiers et soldats jouiront de la solde et des masses accordées, par notre décret du 8 avril dernier, à l'artillerie à pied de la Garde.

« Art. 4. Les quatre-vingt-quatorze matelots de l'équipage seront partagés en deux classes; le nombre de chaque classe devra être fixé par notre ministre de la marine. »

Le commandement supérieur de cette troupe reconstituée de nouveau fut confié à M. Taillade, qui, comme nous le dirons plus tard, était revenu de l'île d'Elbe avec l'Empereur; cet officier fut élevé au grade de capitaine de frégate. M. Préaux, chef de bataillon, commandait une compagnie

ayant sous ses ordres MM. Guettard, Bougeuil et Bruix en qualité de lieutenants.

Cet équipage, bientôt augmenté et porté à cent cinquante hommes, était sous les ordres immédiats du lieutenant général Haxo, commandant les troupes du génie.

Le 15 juin 1815, les marins marchaient en tête de la Garde, lorsque celle-ci partit de Beaumont. Ils furent cernés; mais à dix heures du matin, ils parvinrent à enlever la position de Charleroi, et prirent part aux batailles de Fleurus, de Ligny et de Waterloo, où ils éprouvèrent de grandes pertes. Cependant ils n'en opérèrent pas moins leur retraite sur Paris avec la Garde. L'équipage s'étant reformé à l'École Militaire, il reçut l'ordre de défendre et de tenir le plus longtemps possible dans le village d'Aubervilliers (ou des Vertus), en dehors des ouvrages avancés qui couvraient Paris de ce côté. Cette défense fut opiniâtre : elle est restée gravée dans le souvenir des habitants de la capitale. Le village d'Aubervilliers ne fut évacué qu'après l'abdication de l'Empereur, et ce fut avec peine que les marins abandonnèrent la partie, décidés qu'ils étaient à s'enfermer dans l'église du village comme dans un donjon et à s'y ensevelir sous ses décombres. Mais le général Meunier vint donner l'ordre au commandant Préaux de se retirer dans les lignes

de défense ; et, il faut le dire, la mission pacifique de cet officier général fut mal accueillie. L'équipage fut ensuite dirigé au delà de la Loire, sur Châteauroux, avec le reste de l'armée ; là, il fut licencié. Chacun se résigna à sa nouvelle fortune; mais on conserve le souvenir des belles actions de ce corps spécial, ses liens d'affection avec toutes les armes, les ordres du jour adressés à la Garde impériale, entre autres le bulletin de l'armée du 16 juin 1815, qui mentionne l'entrée des marins de la Garde à Charleroi, fait l'éloge de cet acte de témérité.

Après le licenciement des marins de la Garde, la subordination ne cessa pas de régner dans ce corps, qui, dans tous les temps et en tous lieux, n'avait cessé de donner l'exemple du courage, de la discipline et du plus désintéressé patriotisme.

Au résumé, pendant les guerres de l'Empire, les marins de la Garde partagèrent les travaux, la gloire et les dangers de la vieille Garde impériale.

« A la voix de Napoléon, dit encore M. Henri Ducor, et selon la nécessité, ces soldats amphibies étaient propres à tout : tour à tour matelots, pontonniers, artilleurs, fantassins, il n'y avait pas d'emploi dans lequel on ne trouvât moyen de les utiliser, pas de métamorphose à laquelle ils ne se prêtassent avec succès. »

En effet, depuis la campagne d'Austerlitz (1805) jusqu'à celle de Saxe (1813), ils aidèrent à construire presque tous les ponts pour le passage des rivières et des fleuves, soit en avant, soit en retraite.

En Prusse, leur audace accéléra la reddition de Dantzig et de Kœnigsberg ; et, dans la Poméranie Suédoise, la prise de l'île de Rugen ne fut due qu'à leur brillante valeur.

A Baylen, en Espagne, leur bataillon combattit en ligne avec une intrépidité sans égale jusqu'au moment où, comme nous l'avons dit plus haut, fut signée la capitulation qui devait les livrer à l'ennemi.

En Russie, du Niémen à Moscou, et de Moscou à la Bérésina, leur activité et leur courage furent infatigables.

A Leipzig, ils défendirent vaillamment le pont qui sauta trop tôt ; et quand, par suite de nos revers, le théâtre des hostilités eut été reporté en France, à Brienne, à Saint-Dizier, partout ils se dévouèrent pour repousser le dernier affront de l'étranger ; mais la campagne de France acheva de les anéantir, et ces braves qui, après la reddition de Paris, pleurèrent de rage et brisèrent la crosse de leurs mousquets, assistèrent, le front caché dans leurs mains, aux douloureux adieux de Fontainebleau.

Les plaines de Waterloo virent encore combattre leurs glorieux débris ; et, devant les murs de Paris attaqués, ils auraient su mourir ou faire remonter le manteau impérial au faîte du bronze immortel d'où la trahison l'avait fait descendre... mais on les conjura de se disperser ; ils crurent entendre la voix du pays, et, l'âme navrée, ils se séparèrent résignés.

Enfin la victoire du peuple, en 1830, fit luire le jour de l'apothéose du grand homme ; la statue de Napoléon mort se releva sur sa base de trophées, et là, au milieu d'un peuple immense qui se pressait à cette solennité, on vit de vieux grenadiers et d'anciens marins de la Garde pleurer de joie, et se dire les uns aux autres :

— Maintenant, frère, nous pouvons mourir, car nous avons revu notre Empereur à la place triomphale que sa gloire et nos travaux lui avaient assignée !

CHAPITRE II.

I

L'ARTILLERIE DE LA GARDE AUGMENTÉE;

Les *deux* régiments des grenadiers de la vieille Garde réunis en *un seul.*

Un décret impérial, daté du château de Marac, le 17 avril 1808, fit subir à l'artillerie une nouvelle organisation en même temps qu'elle augmenta la force numérique de ce corps.

Ce fut en 1808 que Napoléon introduisit, pour la première fois, l'*artillerie à pied* dans sa Garde. Plus tard, le nombre des compagnies d'artillerie à pied fut porté à huit; elles furent placées sous les ordres immédiats du major Drouot.

En 1812, ces mêmes compagnies (dont la force numérique avait été augmentée précédemment d'un neuvième) furent organisées en régiment.

En 1813, et comme nous le dirons au livre XIII de notre ouvrage, on créa un *second régiment d'artillerie à pied,* spécialement attaché à la *jeune Garde.*

Lors de l'introduction de l'artillerie à pied dans la vieille Garde, le régiment d'artillerie à cheval fut réduit à *quatre* compagnies.

Le nombre de bouches à feu servies par le corps de l'artillerie tant à pied qu'à cheval de la Garde, en 1812 et en 1813, ne dépassa jamais le chiffre de *cent quatre-vingt-dix-huit pièces*, réparties en vingt-six batteries.

Un autre décret, daté d'Erfurt, le 1er octobre de la même année, réunit le *deuxième régiment de grenadiers* au *premier* de cette arme, et doubla ainsi la force des compagnies qui restèrent au nombre de *huit,* en *deux bataillons.* De cette manière, ce régiment présenta un effectif de deux mille hommes.

Le cadre du *deuxième régiment de grenadiers* fut détaché au *dépôt* et mis à la suite de ce corps.

II

ÉTATS NOMINATIFS.

CORPS DES GRENADIERS A PIED.

État-major.

Le baron *Michel* (O. ✲), colonel, major commandant.

Harlet (O. ✲), *Laurede* (O. ✲), } chefs de bataillon.
Belcourt ✲, *Descombes* ✲, } capitaines adj.-maj.
Haillecourt ✲, *Ritter* (O. ✲), } lieut. en 1er, sous-adj.-m.
Egret ✲, *Chaney* ✲, } lieut. en 2d, porte-drapeau.

Dudanjon ✲, chir.-major. — *Braise*, aide-major.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Lemarrois (O. ✲)	Sicard ✲	Picot ✲ Brasseur ✲
	2e	Trappier ✲	Dais ✲	Pigq ✲ Houarne ✲
	3e	Dupré ✲	Dubiez ✲	Plée ✲ Gabillot ✲
	4e	Golzio ✲	Rouillard ✲	Bresson ✲ Dumont ✲
2e	1e	Lavigne (O. ✲)	Vessilier ✲	Bourdin ✲ Lac ✲
	2e	Pailhès (O. ✲)	Tailhan ✲	Gavignet ✲ Plafait ✲
	3e	Albert (O. ✲)	Chaillou ✲	Oussot ✲ Lyon ✲
	4e	Higonnet ✲	Jouette ✲	Dard ✲ Gremion ✲

SERVICE DE SANTÉ.

Hôpital de la Garde, dit du Gros-Caillou.

Suë, médecin en chef.
Castel, médecin adjoint.
Larrey (C. ✻), chir. en chef.
Sureau, pharmacien en chef.

Paulet ✻, chir. de 1re cl.
Alyon, pharm. de 1re cl.
Ferlut, *Zinck* ✻, chir. de 2e cl.
Lagarde, pharm. de 2e cl.
Mondet, *Larrey* (Alexis), *Frizack*, chir. de 3e cl.

Champion, *Gauthier*, *Dièche*, *Lecomte*, *Belloc*, chir. de 3e cl.
Fourcy, *Barbès*, *Delfour*, pharmaciens de 3e cl.

ARTILLERIE.

État-major.

Lariboissière (G. ✻), général de division, colonel.
Drouot ✻, major de l'artillerie à pied.
D'Aboville, Auguste (O. ✻), major de l'artill. à cheval.
Dijeon (O. ✻), major directeur du parc.

Grenier ✻, *Chauveau* ✻, chefs d'escadr.
Boulard (O. ✻), *Marin*, chefs de bataillon.

Georges ✻, *Henrion* (O. ✻), capitaines adj.-maj.
Bécu ✻, capitaine quartier-maître.

Even, *Panzat*, *Leguernay*, } lieutenants sous-adj.-majors.

Therin ✲, officier de santé de 1re classe. | *Souchotte*, *Fabar*, } officiers de santé de 2e cl.

Thirion, professeur de mathématiques.

	Escadr. et bataill.	Compagnies.	Capitaines commandants.	Capitaines en second.	Lieutenants en premier.	Lieutenants en second.
Artill. à cheval.	1r	1e	Eichborn ✲	Boisselier ✲	Sauvage ✲	Housselin ✲
		2e	Pommereuil ✲	Schouler ✲	Envrard ✲	Andrieux
	2e	3e	Sandras ✲	Montlebert ✲	Bose	D'Hautpoul
		4e	Lafond ✲	Bonnafos ✲	Folard ✲	Durbach
Artillerie à pied.	1r	1e	Cottin ✲	Martin ✲	Herlet ✲	Constard
		2e	Bisard	Pion ✲	Lefrançois	Tripart ✲
	2e	3e	Fourcy ✲	Perret	Allavesne	Dumont ✲
		4e	Lallemand ✲	Mabru ✲	Laguette	Munereau ✲
	3e	5e	Berthier ✲	Aubert	Defresnes ✲	Sallerin
		6e	Couin ✲	Framery	Maillard	Cuny ✲

Capitaines d'artillerie à pied à la suite.

Savarin. — *Faivre*.

PONTONNIERS-OUVRIERS.

Capitaines.

En premier, *Vaillant*.
En second, *Leclerc*.

Lieutenants.

En premier, *Vion*.
En second, *Guttemann* ✲.

TRAIN D'ARTILLERIE.

État-major.

Ledoux ✲, capitaine commandant.
Valery, lieutenant quartier-maître.
Bulotte, lieutenant adjudant-major.

1re COMPAGNIE.

Fondoy ✲, lieutenant.
Baron ✲, sous-lieutenant.

2e COMPAGNIE.

Leblanc ✲, lieutenant.
Brenier ✲, sous-lieutenant.

3e COMPAGNIE.

Thiberge ✲, lieutenant.
Ciret ✲, sous-lieutenant.

4e COMPAGNIE.

Perron ✲, lieutenant.
Frossart ✲, sous-lieuten.

5e COMPAGNIE.

Beudot ✲, lieutenant.
Senille ✲, sous-lieutenant.

6e COMPAGNIE.

Blocaille, lieutenant.
Frossart (je) ✲, sous-lieut.

III

LA GARDE PENDANT LA CAMPAGNE D'ESPAGNE, EN 1808.

A la fin de l'année 1807, une armée française, sous les ordres du général Junot, avait traversé l'Espagne pour aller s'emparer du Portugal. La maison de Bragance avait cessé de régner. D'un autre côté, la politique du cabinet de Madrid, des divisions de famille scandaleuses, des intrigues et les faiblesses royales rendaient facile, pour Napoléon, l'avénement de son frère, Joseph Bonaparte, au trône du petit-fils de Louis XIV. Le vieux roi d'Espagne Charles IV, la reine sa femme, le prince des Asturies leur fils, et le prince de la Paix, semblaient avoir juré, en conspirant les uns contre les autres, de mettre fin à un règne sans nom, sans dignité et sans pouvoir. Aussi, un peu plus tard, Charles IV et le prince des Asturies, constitués prisonniers en France, déposèrent-ils aux pieds de Napoléon la couronne de Philippe V, et, de même que la maison de Bragance, la maison de Bourbon ne régna plus en Espagne.

Mais ce grand événement politique ne s'accom-

plit pas sans qu'une lutte affreuse, une lutte d'extermination, au fond de laquelle s'agita la colère des Anglais, vînt arroser de sang la Péninsule tout entière. Chaque goutte de ce sang alla raviver dans tous les cœurs espagnols l'amour de la liberté et la haine du nom français. Le fanatisme du peuple se montra inflexible; les représailles furent épouvantables, les femmes elles-mêmes ne craignirent pas de braver la colère des vainqueurs. Dans un tel état de choses, Napoléon dut prendre le commandement des armées qu'il avait jetées en Espagne. Il arriva donc à Bayonne avec la rapidité d'un trait [1], et, dès ce moment, se prépara à prendre l'offensive d'une manière sérieuse.

A cette nouvelle : « L'Empereur est au camp ! » un mouvement général de retraite fut ordonné sur toute la ligne ennemie. L'armée anglaise n'étant pas sur la ligne d'opération, Napoléon n'y songea pas encore. Il lui fallait, avant tout, refouler les premiers obstacles, et, pour cela, il s'était réservé le corps du maréchal Soult, et surtout la cavalerie de la Garde, commandée par Bessières. Napoléon fit le trajet de Bayonne à Vittoria à cheval, en deux courses; de là il se transporta à Burgos, où les troupes le rejoigni-

[1] Le 4 novembre 1808.

rent. C'est de cette ville qu'il ordonna de commencer le siége de Saragosse, et qu'il fit avancer son infanterie par la route d'Aranda-del-Duero, pendant que sa cavalerie prenait le chemin de la plaine par Valladolid. Lui-même, toujours à cheval et entouré de son état-major, suivit, avec toute sa Garde, la même route que l'armée, et arriva ainsi à Aranda. Le lendemain il s'approcha jusqu'à l'entrée de la gorge de la Somo-Sierra, à un lieu nommé Boceguillas, où il campa au milieu de ses grenadiers.

Le jour suivant, de très-bonne heure, il fut rejoint par le corps du maréchal Victor, qui avait d'abord été envoyé pour appuyer le maréchal Lannes, mais que l'on avait rappelé avant de partir d'Aranda, parce qu'on avait appris la brillante affaire de Tudela. Napoléon fit de suite pénétrer le corps de Victor par la vallée. On était à la fin de novembre 1808, et comme cette vallée est bordée de montagnes très-escarpées, dont le sommet est pour ainsi dire caché dans les nuages, les Espagnols qui s'y étaient postés nous y attendaient. Ils avaient avec eux quinze pièces de canon qui, si nous avions été aperçus de plus loin, nous auraient fait payer cher la hardiesse avec laquelle elles furent enlevées. Mais l'Empereur était là ; il fit former en colonne le régiment des lanciers polonais, et ceux-ci montèrent ainsi au

pas jusqu'à ce que la batterie eût commencé à tirer; puis après que ce régiment eut essuyé cette première pluie de mitraille, Napoléon, s'adressant aux officiers de l'état-major du régiment, leur dit :

— Allons, enlevez-moi cela vite, au galop, ventre à terre et sans vous arrêter.

A ce commandement, cette élite de la nation polonaise, sans songer au danger, sans rien voir, se précipita ventre à terre et enleva la batterie avant même d'avoir reçu une seconde volée de canon.

Cette audacieuse entreprise était commandée par le général Montbrun, qui, après avoir forcé le passage, continua le galop jusqu'à Buitrago, où l'Empereur vint coucher le même soir. Le lendemain, il vint à Saint-Augustin, qui est le second relais de poste en partant de Madrid par cette route-là. Il attendit dans cette position le reste de l'armée qui n'avait pu le suivre; il y fut également rejoint par son frère le roi Joseph.

La marche de Napoléon avait été si rapide, que pas un des grands d'Espagne qui, après avoir prêté serment de fidélité au roi Joseph, l'avaient abandonné avec l'intention de se joindre aux insurgés, n'avait eu le temps de faire ses dispositions. L'inquiétude commença à s'emparer d'eux; ils ne voyaient point de moyen de résis-

tance au dedans, et se regardaient comme perdus s'ils ne parvenaient à désarmer la vengeance d'un vainqueur irrité. Ils songèrent donc à employer leur influence pour lui faire ouvrir les portes de Madrid, de laquelle on ne se serait point rendu maître sans que des torrents de sang eussent été répandus. Malgré cela, on n'obtenait rien, et chaque fois que l'on approchait ou de la muraille ou d'une porte de cette capitale, on y était reçu à coups de fusil. Enfin Napoléon se détermina à faire brèche sur trois ou quatre points de la muraille, mais à une assez grande distance des premières maisons de Madrid pour pouvoir y rassembler ses troupes. Il choisit, entre autres, le côté extérieur du jardin du Retiro, dont les murs en briques furent démolis à coups de canon. Les trois grandes rues qui aboutissent de la ville à la promenade du Prado étaient défendues par des coupures, derrière lesquelles il y avait un bon parapet. Dans le premier moment, il partit un feu de mousqueterie très-vif des croisées des maisons qui se trouvent à l'entrée de ces rues, particulièrement de l'hôtel Medina-Celi; mais on riposta si vivement qu'on fit taire ce feu; et, comme les gens de l'hôtel avaient eu l'imprudence de laisser la grande porte ouverte, nos soldats y entrèrent, tuèrent tout ce qu'ils trouvèrent ayant les armes à la main, et l'hôtel fut

mis au pillage. Cette circonstance fit ouvrir les yeux aux membres de la junte, qui ne voulurent pas exposer Madrid à un saccage inévitable si une fois les troupes se répandaient dans les rues. Ils envoyèrent donc au camp de l'Empereur des parlementaires avec des pleins pouvoirs pour traiter de la reddition de Madrid, qui se soumit et reconnut le roi Joseph; mais, comme nous n'avions pu entourer la ville, à cause de son grand développement, il y eut une émigration considérable la nuit suivante. La population, ainsi que les milices andalouses qui composaient la garnison, sortirent par la porte d'Aranjuez et se rendirent, par toutes les directions, vers Valence, la Manche et l'Estramadure.

Les troupes françaises entrèrent à Madrid; mais Napoléon ne s'y établit point; il resta avec toute sa garde à Chamartin, distant de la ville d'environ deux lieues. Le roi Joseph n'entra pas non plus dans sa capitale; il demeura au Prado, château des rois d'Espagne situé à une lieue de Madrid, parce que, de là, il pouvait commander et organiser l'administration.

Pendant ce temps, deux fusiliers-chasseurs de la Garde impériale, coupables de pillage et de violences odieuses commises envers des habitants, étaient condamnés par un conseil de guerre à être passés par les armes. La grâce de

ces soldats, en faveur desquels on fit valoir leur bonne conduite précédente, fut refusée par l'Empereur. Leur exécution était un sacrifice exigé par la nécessité de maintenir la discipline. Nous ne pouvons nous empêcher, à l'occasion de cet acte de sévère justice, de relever l'accusation, si souvent portée contre Napoléon, de tolérer ces désordres par une sorte de transaction tacite entre lui et les soldats de sa Garde, qui, comme les hordes indisciplinées du moyen âge, auraient servi leurs chefs en raison de la tolérance qui leur était accordée. Ceux qui ont suivi les corps de la Garde ont pu juger du soin qu'apportait Napoléon à réprimer le pillage. S'il apprenait que, sur les derrières de l'armée, des maraudeurs commettaient des désordres, il ordonnait la formation de colonnes mobiles pour leur donner la chasse, et rendait responsables de leurs délits les commandants de place, et ceux des postes chargés de protéger les communications. Ses ordres du jour prescrivaient le plus grand respect pour les propriétés, et flétrissaient ceux qui toléraient les désordres. Vienne, Berlin, Madrid, etc., ont été témoins des condamnations ordonnées contre des soldats appartenant à la Garde impériale comme aux autres corps de l'armée, qui avaient été convaincus de pillage ou de violences.

L'Empereur resta à Chamartin jusque vers la

fin de décembre; il était en quête de l'armée anglaise, persuadé qu'en se dirigeant sur Madrid il la trouverait, lorsque le général qui commandait à Valladolid lui envoya trois Français faits prisonniers à Baylen avec le corps du général Dupont, et que la misère avait forcés à prendre du service dans les corps francs que faisait lever l'Angleterre. Ils avaient déserté aussitôt qu'ils avaient su que nos troupes étaient à Valladolid, et venaient donner avis que toute l'armée anglaise était à Salamanque, ayant son avant-garde à Zamora, mais qu'elle ne songeait nullement à se retirer. Ces soldats parlaient si clairement de tout ce qu'ils avaient vu, que Napoléon ajouta foi à leur rapport. Il les fit récompenser ; mais il prit de l'humeur de n'avoir appris ces détails que par le zèle de ces trois pauvres diables, tandis qu'il avait dans les environs de Valladolid plus de dix régiments de cavalerie dont les chefs ne lui donnaient aucune nouvelle.

Napoléon fit partir la Garde le jour même pour traverser la chaîne de montagnes qui sépare la province de Madrid de celle de Ségovie, en se dirigeant par le Guadarrama, c'est-à-dire par la route de Madrid, au couvent de l'Escurial. L'Empereur partit le lendemain matin, veille de Noël ; il faisait beau en partant, mais, arrivé au pied de la montagne, on trouva la route rem-

plie d'une profonde colonne d'infanterie qui gravissait lentement cette montagne, assez élevée pour conserver de la neige jusqu'au mois de juin. Il y avait en avant de cette infanterie un convoi d'artillerie qui rétrogradait, parce qu'un ouragan de neige, accompagné d'un vent effroyable, rendait le passage dangereux; il faisait obscur comme à la fin du jour. Les paysans espagnols prévinrent nos troupes qu'elles avaient à craindre d'être ensevelies sous la neige, comme cela était arrivé quelquefois. Les soldats ne se rappelaient pas d'avoir eu aussi froid, même en Pologne; cependant Napoléon, pressé de faire passer ce défilé à sa Garde, qui s'accumulait peu à peu au pied de la montagne, donna l'ordre qu'on le suivît et se mit lui-même à la tête de la colonne. Effectivement, il passa avec le régiment de chasseurs à cheval de la Garde à travers les rangs de l'infanterie; il fit ensuite former ce régiment en colonne serrée, occupant toute la largeur du chemin; puis ayant fait mettre pied à terre à ces chasseurs, il se plaça lui-même et à pied derrière le premier peloton et fit commencer la marche. Les chasseurs marchaient pêle-mêle avec leurs chevaux, dont la masse rendait l'ouragan nul pour ceux qui les suivaient, et en même temps ils foulaient la neige de manière à indiquer une trace bien marquée à l'infanterie qui venait en-

suite. Il n'y avait que le peloton de la tête qui souffrait beaucoup. L'Empereur était bien fatigué, mais il n'y avait aucune possibilité de se tenir à cheval. Il avait le projet d'aller ce soir-là jusqu'à Villa-Castin, mais il trouva tout le monde si épuisé et le froid si excessif, qu'il s'arrêta dans la maison de poste, située au pied de la montagne. Tel était le zèle avec lequel chacun le servait, que, dans cette mauvaise bicoque, on fit arriver le mulet qui portait la cantine ; de sorte qu'il eut un bon feu, un lit et un souper passable. Nous l'avons déjà dit, dans ces sortes d'occasions, Napoléon n'était pas égoïste ; il partageait son souper et son feu avec tout ce qui avait pu le suivre ; il allait jusqu'à forcer à manger ceux qu'il croyait en avoir besoin, et qui souvent étaient retenus par la discrétion ou par l'étiquette. Cependant on passa dans cette maison une triste nuit. Des grenadiers périrent même de froid, mais enfin l'exemple que Napoléon avait donné lui-même fit passer tout le monde par un défilé qui aurait demandé deux jours pour tout autre que pour lui.

Ce fut à Tordesillas que Napoléon apprit que l'armée anglaise était partie de Salamanque pour suivre sa route vers le royaume de Léon. Il était d'une impatience sans pareille de ne point voir venir son infanterie. Le corps du maréchal Ney

étant arrivé le premier, il partit lui-même avec lui et se rendit par un temps affreux, à Valderas, où il eut connaissance de l'arrivée, à Léon, d'un corps qu'il y avait fait venir de Burgos. Il s'arrêta à Valderas pour attendre des nouvelles de tout ce qui le suivait, et envoyer des reconnaissances dans toutes les directions; on commençait déjà à s'apercevoir qu'on approchait de l'armée anglaise. Les paysans répondaient, lorsqu'on leur faisait des questions sur ces troupes, qu'elles avaient passé il y avait tant d'heures, et suivaient le chemin de Benavente. L'empereur pressait tant qu'il pouvait, mais les boues étaient épouvantables, et l'artillerie ne pouvait le suivre; les autres troupes étaient obligées de l'attendre; cela donna quelque avance à l'armée anglaise. Enfin brûlant d'impatience il envoya en avant les chasseurs à cheval de la Garde, pour atteindre l'arrière-garde de cette armée. Le général Lefèvre Desnouettes qui commandait ce régiment, désireux d'en venir aux prises, se lança sans précaution, et arriva aux bords de l'Exla, au moment même où les Anglais venaient de rompre le pont sur lequel ils avaient passé cette rivière. Lefèvre Desnouettes voit la cavalerie ennemie à l'autre bord, et forme de suite le hardi projet d'aller la culbuter. Il cherche un gué dans les eaux considérablement enflées par la neige

et les pluies ; il en trouve un, et passe avec quatre escadrons de ses chasseurs, à la tête desquels il marche à la cavalerie anglaise qui était de l'autre côté. Il est bientôt assailli par le nombre, et ramené battant jusqu'au bord de la rivière, où tous auraient été pris sans l'adresse des chasseurs qui la repassèrent promptement ; mais Lefèvre Desnouettes ayant voulu, en brave soldat qu'il était, ne repasser que le dernier, fut fait prisonnier avec soixante chasseurs de son régiment.

Napoléon reçut cette nouvelle à Valderas ; elle lui fit beaucoup de peine, parce qu'il aimait les chasseurs de la Garde par-dessus tout. Cependant il ne condamna pas la détermination courageuse de leur colonel, qu'il aurait voulu voir plus prudent.

Il partit lui-même de Valderas aussitôt que la cavalerie y arriva, et se porta avec elle sur Benavente, ordonnant à l'infanterie de le suivre. Les pluies avaient encore augmenté la rivière de l'Exla au point que l'on ne pouvait plus passer au même gué qui avait favorisé les chasseurs. Il fallut en chercher un autre ; on ne le trouva que très-tard au-dessous du pont ; on y fit passer toute la cavalerie ; l'Empereur y passa lui-même, et on marcha de suite sur Benavente, en suivant le chemin d'Astorga. On trouva dans la ville de

Benavente des matériaux pour raccommoder le pont de l'Exla, sur lequel l'infanterie passa la nuit suivante.

Napoléon suivait les Anglais de près, mais ils ne nous abandonnaient rien. On trouvait beaucoup de chevaux de leur cavalerie morts sur le chemin ; chacun remarqua qu'il leur manquait à tous un pied. On sut plus tard que le cavalier anglais qui perdait son cheval était obligé d'en apporter le pied à son capitaine pour lui prouver qu'il était mort; autrement on l'eût suspecté de l'avoir vendu.

L'Empereur était si impatient de joindre les Anglais, qu'il quitta Benavente pour suivre le chemin de la Corogne ; il allait au grand galop, lorsqu'un officier, parti de Benavente une heure seulement après lui, vint le prévenir de l'arrivée d'un courrier de Paris. Napoléon s'arrêta, mit pied à terre, et fit établir un feu de bivac sur le chemin, où il resta, par une neige très-épaisse, jusqu'à l'arrivée du courrier qui lui était annoncé. Le prince de Neufchâtel ouvrit la valise du courrier, et lui remit les lettres qui lui étaient adressées. Napoléon les lut, ne dit pas un mot, remonta à cheval et courut jusqu'à Astorga. Là il ne parla plus d'aller à la Corogne. Il y attendit les différents corps de la Garde à mesure qu'ils arrivaient. Puis il donna le commandement

de l'armée au maréchal Soult, en le prévenant qu'il allait rester encore un jour ou deux à Astorga, mais qu'il en demeurerait davantage à Benavente.

Napoléon était encore à Benavente lorsqu'il apprit l'entrée de nos troupes dans Lugo, et, peu de jours après, il eut avis de l'arrivée à la Corogne des transports destinés à embarquer l'armée anglaise. Il vit dès lors que rien n'empêcherait cette armée d'arriver en Angleterre, et il ne songea plus qu'à gagner Valladolid ; il ramena toute la Garde à pied et à cheval dans cette ville, et envoya, de là, le maréchal Lannes commander le siége de Saragosse.

Ce fut pendant qu'il était à Valladolid que Napoléon apprit du ministre de la guerre l'arrivée, à Toulon, des généraux Dupont et Marescot, les mêmes qui avaient signé la capitulation de Baylen. Il donna des ordres sévères à leur égard. On sut aussi à Valladolid que le courrier de Paris, dont Napoléon avait lu les dépêches sur le grand chemin de Benavente, était expédié par le ministre des relations extérieures, M. de Champagny. En outre, le prince de Neufchâtel avait reçu une lettre du roi de Bavière qui le prévenait de dire à l'Empereur qu'il eût à se mettre en mesure vis-à-vis de l'Autriche, qui armait et mettait à contribution toutes

les ressources de la monarchie, puisque c'était la première fois qu'elle levait la landwehr. Il lui envoyait en même temps copie de la dépêche que lui avait adressée à ce sujet son ministre à Vienne.

Napoléon donna ses instructions sur la marche qu'il voulait que l'on suivît pour les opérations militaires, tant en Navarre qu'en Aragon et en Catalogne, et fit partir la Garde pour Burgos, où elle devait rester jusqu'à nouvel ordre.

Il fit mettre ses chevaux de selle en relais sur le chemin de Valladolid à Burgos, avec un piquet de chasseurs à cheval de la Garde, pour n'avoir que trois ou quatre lieues d'un relais à l'autre. Puis il partit de Valladolid de grand matin, par une belle gelée, et vint au grand galop de chasse jusqu'à Burgos. Il y arriva en six heures : jamais souverain n'avait fait aussi rapidement autant de chemin à cheval.

Il avait aussi fait placer des relais d'attelage depuis Burgos jusqu'à Bayonne, en sorte qu'il n'arrêta qu'un moment à Burgos, et arriva à Bayonne sans être sorti de sa voiture. Il ne resta dans cette ville qu'un instant et repartit de suite pour Paris, afin d'être à portée de marcher sur l'Allemagne, où les dispositions de l'Autriche devenaient de plus en plus menaçantes.

La guerre d'Espagne ne pouvant offrir à la

Garde impériale que peu d'occasions de se distinguer, l'Empereur en rappela donc la majeure partie près de lui à Paris, pour l'envoyer en Allemagne, où de nouveaux triomphes l'attendaient. Tant que Napoléon et la Garde impériale seraient restés en Espagne, ils auraient bien certainement vaincu les Espagnols dans cinquante batailles, si elles avaient eu lieu; mais jamais ils ne les auraient soumis. Ce patriotisme aveugle qui les animait, joint à cette rage populaire dont ils étaient enivrés, provoqua chez les deux peuples d'épouvantables représailles; mais, il faut le dire, ces horribles excès n'arrêtèrent jamais chez le soldat français, et plus particulièrement dans les régiments de la Garde, cet élan de généreuse pitié qui, dans toutes nos guerres, fit distinguer si parfaitement le caractère, les mœurs et les instincts de ce corps d'élite : l'épisode suivant peut fournir, sous ce rapport, la preuve de notre assertion.

II

UNE HALTE EN ESPAGNE [1].

Un escadron de dragons de la Garde, détaché du régiment et arrivé depuis peu en Espagne, était depuis vingt-quatre heures cantonné à Vittoria, dans la province de Biscaye, où il devait attendre de nouveaux ordres. Le lendemain, à neuf heures du soir, le commandant de cet escadron est appelé chez le général français qui commandait la province, et là il reçoit, avec des instructions, l'ordre de partir sur-le-champ avec son escadron pour Bilbao, où des bandes d'insurgés espagnols s'étaient montrées.

Le commandant des dragons fait observer au général que ses soldats sont exténués de fatigue, qu'aucune distribution régulière de vivres ne leur a encore été faite, et que les chevaux n'ont même pas eu de fourrage la veille à leur arrivée.

— M. le commandant, répond d'un ton d'humeur le général, qui sans doute avait bien dîné,

[1] Article communiqué.

je n'admets pas le besoin de subsistances; je vous donne un ordre, il faut l'exécuter.

— Mais, permettez, mon général, reprit celui-ci, mes hommes et leurs chevaux...

— Commandant, je vous le répète, interrompit le général, depuis tout à l'heure vingt ans que je fais la guerre, je ne me suis jamais inquiété ni des hommes, ni des chevaux; d'ailleurs je n'aime pas les observations.

Il fallait obéir; l'escadron de dragons partit donc à dix heures du soir.

Le commandant avait parlé de subsistances, parce que, depuis qu'il avait quitté le quartier général avec son escadron, lui et ses dragons n'avaient vécu que d'oignons crus et de cigarettes, ce qui n'est pas très-nutritif, et qu'il n'aurait pas été fâché de faire un bon souper chez quelque alcade du voisinage, tandis qu'il ne soupa pas du tout.

Des guérillas s'étaient embusqués aux environs de Vittoria. A peine l'escadron avait-il fait trois quarts de lieue, que les hommes furent brusquement réveillés de dessus leurs chevaux par une fusillade assez vive. Du milieu des buissons, des fentes de rochers qui bordaient la route, les balles sifflaient au-dessus et à côté de leurs casques. A de courts intervalles, ils voyaient dans l'obscurité luire un éclair, puis un dragon

tombait : une demi-douzaine d'entre eux restèrent ainsi en chemin. Cette terrible sérénade ne cessa que vers le point du jour. Accablé de fatigue, et quoique mourant de faim, un des jeunes vélites commençait à s'assoupir sur son cheval, lorsque des cris et des éclats de rire l'éveillèrent tout à fait.

— Bravo ! criait un camarade, c'est un coup d'œil magnifique !

— Les habitants sont enterrés, la marmite et les logements sont encore enfoncés ! répétait un vieux maréchal des logis. Tiens, regarde donc, mauvais cavalier !

Ces derniers mots s'adressaient à un autre vélite couché sur l'arçon de sa selle, les pieds d'aplomb dans les étriers, et tenant d'une main une poignée de crins. Le jeune camarade ne répondit pas ; une balle espagnole l'avait frappé droit au cœur : il était mort.

Les vélites n'en crièrent pas moins :

— Eh ! les habitants sont enterrés, la marmite est renversée !

Alors ceux qui ne dormaient point virent devant eux une masse noire, irrégulière, semblable à la carcasse brûlée d'un grand feu d'artifice : c'était Torquemada, jolie petite ville de la province, traversée par la rivière de la Celada.

— Pays de malheur ! dit le vieux maréchal des logis ; l'endroit a déjà été incendié une fois, et celle-ci fait deux. Apparemment qu'il était habité par le grand inquisiteur, car ça sent diablement le roussi.

Cependant les dragons approchaient. Auprès du pont, des palissades brisées et quelques cadavres çà et là, dépouillés et verdâtres, témoignaient que les Espagnols avaient défendu le passage ; mais alors on eût dit que la paix était faite, car le calme régnait dans la ville. Aux sons des trompettes de l'escadron qui sonnaient le défilé, point d'Espagnols aux balcons pour saluer, à coups d'escopette, l'arrivée des dragons ; personne dans les rues : la population avait battu en retraite.

Le lieutenant des vélites entra au hasard dans une habitation qu'il croyait déserte. Cependant, à en juger par quelques inscriptions charbonnées sur les murs et à un tableau de la Vierge avec des moustaches et une pipe à la bouche, il était probable que nos fantassins avaient déjà bivaqué dans cette maison. Mais en pénétrant dans une salle basse (la cuisine, car il y avait une cheminée, seule chose qui indique une cuisine en Espagne), quelle ne fut pas la surprise du lieutenant de trouver deux vieillards et un jeune garçon d'environ dix ou douze ans, accrou-

Digitized by Google

pis devant le feu! Au bruit du sabre de l'officier traînant sur les dalles, l'enfant retourna la tête, fit un signe de croix, comme s'il eût vu le diable, et se glissa derrière un grand fauteuil de bois placé au-dessous d'une madone. L'un des deux hommes regarda fièrement l'officier, et, sans même ôter son chapeau, lui dit :

— Seigneur Français, je me nomme Antonio Nuñez ; voici l'ancien alcade de cette ville, mon frère aîné. Trop vieux pour suivre nos compatriotes, il a voulu mourir dans sa demeure. Je suis resté pour le soigner; quant à ce petit garçon, c'est lui qui nous sert.

— Pourquoi les autres habitants ne sont-ils pas restés comme vous? lui demanda le lieutenant.

— Je ne sais; ils aiment la montagne quand les nuits sont belles.

A ces mots, un sourire diabolique vint animer la face jaune et maigre du vieillard. Au même moment, une grande rumeur se fit au dehors. Le lieutenant sortit et vit sur la place, au milieu d'un groupe de dragons, un capucin à cheval, jurant en bon français et damnant l'Espagne et les Espagnols en termes fort peu catholiques. Son capuchon cachait un aide de camp du général ***. Le lieutenant le conduisit au commandant qu'ils trouvèrent déjà endormi sur

un lit de paille. Après quelques questions à l'aide de camp :

— Le diable emporte l'Espagne et le Portugal ! s'écria le commandant ; voilà qu'on a besoin de nous : à cheval donc ! Un maréchal des logis restera ici avec six dragons pour le service des estafettes.

Le maréchal des logis fit une grimace diabolique : c'était justement celui qui n'aimait pas les villes brûlées.

— Pays de malheur ! grommela-t-il en retroussant sa moustache rousse ; pas seulement d'eau à boire !

Et il montrait du doigt au lieutenant les bords desséchés de la Celada « dont les satanés Espagnols, prétendait-il encore, avaient emporté l'eau pour les faire crever de faim. »

Le lieutenant lui indiqua la maison de l'alcade, et se hâta de rejoindre l'escadron, guidé par le bruit lointain d'une fusillade ; les chevaux marchaient aussi vite que lorsqu'ils avaient passé sous les espingoles des guérillas. L'escadron arriva trop tard ; l'affaire était à peu près terminée ; seulement, vers la gauche, un régiment d'infanterie espagnole, formé en carré, tenait encore bon. Les dragons pensèrent que le choc serait rude ; mais, à la première charge, toutes ces barbes noires se débandèrent sans com-

bat, et se mirent à fuir à toutes jambes.

Un fait cependant réhabilita un peu les Espagnols aux yeux de nos soldats : un jeune tambour qui n'avait pu courir aussi vite que les autres, sentant la pointe du sabre d'un dragon, s'arrêta, et, pour demander grâce de la vie, agita en l'air son shako, en criant : *Viva Napoléon!* A cette exclamation, un officier de son régiment qui était à cheval sur un petit mur, et pour ainsi dire hors de danger, redescend du même côté, s'élance sur le jeune tambour, et lui passe son épée à travers le corps, en s'écriant à son tour avec indignation et les yeux flamboyants : *Muera el traydor!* (meure le traître!) et tombe lui-même percé de coups. Tel était ce peuple : parfois un de leurs régiments ne valait pas un homme, et un de leurs hommes valait tout un régiment. Mais les dragons de la Garde devaient bientôt avoir une autre occasion de vérifier quelle force d'âme, quel mépris de la vie peut montrer un Espagnol isolé et agissant pour son propre compte.

Le lendemain, lorsque l'escadron revint à Torquemada, le vieux maréchal des logis n'y était plus. Le commandant, le croyant parti en avant, avec ses six hommes, alla se coucher. Le lieutenant des vélites entra dans la maison de l'alcade auquel il avait parlé la veille.

— Où sont donc nos dragons ? lui demanda-t-il.

— Bien loin, tous ensemble, lui répondit Nuñez d'un ton emphatique.

Et, comme pour éviter de nouvelles questions, il se hâta d'ajouter, selon la formule espagnole :

— Toute la maison est à votre disposition; mais il n'y a rien dans la maison.

Heureusement que les dragons sont doués d'un instinct merveilleux pour trouver quelque chose dans ces maisons où il n'y a rien. Ils s'étaient déjà répandus comme une nuée de fourmis dans tous les coins de la ville, explorant caves et greniers, découvrant les plus secrètes cachettes. De la cuisine où il se tenait, le lieutenant les voyait dans le jardin, fureter, sonder le terrain avec la baguette de leur fusil. Tout à coup, dans un angle de ce jardin, où la terre semblait fraîchement remuée :

— Un trésor! crie un dragon ; c'est moi qui l'ai trouvé!

Aussitôt les autres d'accourir, de se ranger en demi-cercle et de creuser à l'aide de leurs baïonnettes. Bientôt un des travailleurs rencontre un obstacle; tous s'élancent à la fois, et le plus heureux serre dans sa main... une main froide!... puis un bras sort, puis une tête, puis un dragon tout entier, deux, trois, quatre, le détachement

complet, y compris le maréchal des logis. Ils y étaient tous les sept ensemble; l'Espagnol avait dit vrai : tous, mais la gorge coupée.

Qu'on s'imagine la stupeur, la rage de nos soldats! Le lieutenant examine la figure de ses hôtes. Nuñez fumait tranquillement une cigarette, en regardant cette scène avec l'indifférence d'un fossoyeur qui déjeune dans le cimetière. Le petit garçon attisait le feu; et, sur un banc de pierre, l'alcade au teint moresque, muet et immobile, semblait une vieille statue de bois enfumé.

En un instant la maison se remplit de dragons; elle retentit de malédictions et de menaces. Sans le lieutenant, l'alcade, son frère et l'enfant étaient enterrés tout vivants. Celui-ci eut peine à les protéger jusqu'à ce qu'on eût été réveiller le commandant. Alors, dans la cuisine même, en présence de ces sept cadavres, une cour martiale improvisée commença le procès des Espagnols.

— Qui a égorgé mes dragons? demanda le commandant d'une voix terrible.

— Quand je jurerais que ce n'est pas moi, dit Nuñez avec calme, vous ne me croiriez pas; alors c'est moi.

— Toi seul?... c'est impossible!

— Pardonnez-moi, seigneur général; les Fran-

çais ont trouvé une outre d'eau-de-vie, avec laquelle ils se sont enivrés hier soir. Cet enfant les voyant tous endormis, ici, dans cette salle, vint m'en prévenir : je leur coupai le cou à tous, et ce matin il m'a aidé à les enterrer; mais tandis qu'avec ce couteau (et il tira de sa poche un navaja dont la lame avait un pied et demi de long), je vengeais ma patrie, Perico (c'était le nom du petit garçon) était là-haut auprès de mon frère. S'il y a crime, c'est moi seul qui l'ai commis.

— Frère! s'écria sévèrement le vieil alcade, tu n'as agi que par mon ordre.

Puis se levant avec effort :

— Tuez-nous tous les deux, ajouta-t-il, et que tout véritable Espagnol nous imite.

— Alcade, fit le commandant, vous serez pendus, vous et votre frère.

— Je m'y attends bien, dit froidement Nuñez.

De l'autre côté du village, il y avait une grande croix entourée d'un bouquet d'arbres : ce fut le lieu du supplice. Au milieu d'une escorte de vingt dragons, l'alcade marchait la tête haute et d'un pas assez ferme, magré son grand âge. Nuñez le soutenait, et Perico, servant ses maîtres jusqu'à la fin, portait une petite échelle et un paquet de cordes. Arrivé au pied de la croix,

l'alcade se mit à genoux. Pendant qu'il priait, Nuñez s'approcha de l'adjudant chargé de présider à l'exécution :

— C'est mon frère aîné, c'est l'alcade de cette ville, lui dit-il ; à ce double titre, je lui dois respect et honneur. Empêchez, je vous prie, qu'aucun de vos hommes ne porte la main sur Jose de Quintana : je me charge de lui, moi.

— Arrangez-vous comme vous voudrez, lui répondit l'adjudant ; mais dépêchons, parce que je n'aime pas ces sortes d'expéditions.

Nuñez embrassa son frère, et le pendit lestement. Mais pour pendre Nuñez, ce fut une autre affaire. Aucun des dragons, si furieux qu'ils étaient auparavant, ne voulut servir d'exécuteur.

Pendant la discussion, Nuñez attendait au haut de l'échelle, et interprétant mal les scrupules des dragons, il leur cria :

— N'aycz pas peur ! je ne remuerai même pas.

Puis, s'étant passé lui-même la corde au cou, il appela Perico qui monta à l'échelle, accrocha la corde au clou et le lança, comme on dit, dans l'éternité.

Il y avait là de braves soldats, mais pas un bourreau. L'escorte se remit en route, triste et silencieuse. Perico la suivit en rapportant l'échelle.

— A quoi bon te fatiguer? lui dit l'adjudant d'un ton d'humeur; laisse là cette échelle, on ne veut pas te pendre, toi.

— Ah! reprit tranquillement le jeune garçon, je croyais que c'était à mon tour; c'est comme il plaira à Dieu et à vous.

Il revint avec les dragons à Torquemada où il aida à remettre dans le trou le vieux maréchal des logis flanqué de ses six camarades, et le lendemain, avant le jour, Perico avait pris la fuite, emportant avec lui le couteau de Nuñez.

Le caractère du peuple espagnol, pendant l'occupation de la Péninsule par nos troupes, peut se résumer tout entier dans le caractère de Nuñez et dans celui de son frère l'alcade.

COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE EN 1808.

État-major général et administration				78
INFANTERIE.				
Grenadiers (vieille Garde) . .	1	régiment. .	2,000	
Chasseurs (id.)	2	régiments .	2,160	
Vétérans (id.)	1	compagnie.	200	
Matelots (id.)	1	bataillon. .	806	
Fusil. grenad. (jeune Garde).	1	régiment. .	1,920	
Fusiliers chasseurs (id.). . .	1	régiment. .	1,920	
			9,006	9,006
A reporter.				9,084

Report.			9,084

CAVALERIE.

Grenadiers	1 régiment. .	968	
Vélites grenadiers.	2 escadrons..	342	
Chasseurs.	1 régiment. .	968	
Vélites chasseurs	2 escadrons..	342	
Mameluks.	1 compagnie.	102	
Gendarmerie d'élite.	1 légion . . .	456	
Dragons.	1 régiment. .	968	
Vélites dragons	1 escadron. .	226	
Lanciers polonais.	1 régiment. .	968	
		5,340	5,340
ARTILLERIE. 1 régim. à pied, 1 rég. à cheval.			948
HÔPITAL DE LA GARDE			20
			15,392

LIVRE NEUVIÈME.

ANNÉE 1809.

CHAPITRE PREMIER.

CRÉATION DE NOUVEAUX RÉGIMENTS D'INFANTERIE dits de Jeune Garde.

I

Après Austerlitz, Iéna, Eylau et Friedland, Napoléon comprit qu'il fallait agrandir le cercle des réserves de son armée par des troupes d'élite. Il avait eu, en face de sa vieille Garde, la garde impériale de Russie, celle d'Autriche et la garde royale de Prusse; il connaissait la puissance de

ces masses d'hommes de choix qui se précipitent tête baissée à travers le fer et le feu pour décider d'une bataille. Napoléon augmenta donc les cadres de l'infanterie de sa Garde de huit nouveaux régiments, savoir : *deux* régiments de *tirailleurs grenadiers*, *deux* régiments de *tirailleurs chasseurs*, *deux* régiments de *conscrits grenadiers*, *deux* régiments de *conscrits chasseurs*, qui formèrent un corps de jeune Garde fort de seize mille hommes. Quant à la vieille Garde proprement dite, il ne fut rien changé à son organisation. Son aspect martial rappelait toujours les beaux temps de la République et du Consulat; seulement sur presque toutes les poitrines brillait l'étoile de la Légion d'honneur, car des rangs entiers de cette troupe d'élite avaient mérité cette belle distinction sur le champ de bataille même.

L'infanterie de la Garde, en 1809, forma donc un corps formidable, et lorsque les régiments de jeune Garde s'avançaient, la baïonnette au bout du fusil, avec l'aplomb des vieux soldats, nulle armée n'aurait pu résister. Puis tout avait été prévoyance dans l'organisation de cette jeune Garde ; elle avait un vaste personnel d'ambulance, un service complet de chirurgiens à la tête duquel avait été placé un homme de cœur et de talent, un de ces vétérans de l'armée

d'Égypte, Larrey, en un mot, dont le souvenir se rattachait à ceux de Kléber et de Desaix, dans ces batailles du Nil que le peintre Gros a su reproduire sur la toile avec tant de vérité et de bonheur.

Une décision de l'Empereur, du 11 janvier 1809, prise à Valladolid, disait que : « A « partir du 1er janvier de cette année, les aides « de camp des maréchaux, colonels généraux de « la Garde, des généraux aides de camp de l'Em- « pereur et des généraux chefs de corps dans la « Garde ne feront plus partie de la Garde impé- « riale. »

Par décret impérial daté également de Valladolid, le 16 janvier suivant, un régiment de *tirailleurs grenadiers* et un régiment de *tirailleurs chasseurs* furent créés.

Un autre décret daté de l'Élysée-Bourbon, à Paris, le 27 mars de la même année, organisa en un seul équipage le corps des marins de la Garde.

Deux autres décrets des 29 et 31 du même mois, créèrent, dans la Garde, un régiment de *conscrits chasseurs* et un régiment de *conscrits grenadiers*.

« Chacun de ces régiments, disait le premier « décret, sera commandé par un major. »

Le second décret ordonnait la formation d'un

2e régiment de *conscrits grenadiers* et d'un 2e régiment de *conscrits chasseurs*.

Le 25 avril, création d'un 2e régiment de tirailleurs grenadiers et d'un 2e régiment de tirailleurs chasseurs, organisés et traités en tout comme les régiments de la jeune Garde.

Par décision du 9 juin il était dit : « Il sera « attaché à chacune des brigades de fusiliers, de « tirailleurs et de conscrits de la jeune Garde, « une compagnie d'artillerie.

« Ces trois compagnies seront composées de « conscrits, mais les officiers et les sous-officiers « feront partie de la vieille Garde et seront trai- « tés comme tels. »

Trois tambours furent accordés à chacune des compagnies d'infanterie de la jeune Garde.

Un adjudant-major, capitaine appartenant à la vieille Garde, fut ajouté à l'état-major de chacun des régiments de *tirailleurs* et *conscrits* de la jeune Garde.

Le 21 octobre suivant, trois nouvelles compagnies du train d'artillerie destinées aux attelages des trois nouvelles compagnies d'artillerie attachées aux régiments de fusiliers, tirailleurs et conscrits de la Garde furent créés à la Fère.

Digitized by Google

II

UNIFORMES ET ARMEMENT.

Tirailleurs grenadiers [1].

Habit-veste de drap bleu de roi, coupé comme l'uniforme de l'infanterie légère ; revers de même drap en pointes, liséré blanc, avec sept petits boutons.

[1] En 1813, on ajouta des jugulaires aux shakos.

Les régiments de tirailleurs étaient distingués par la forme et la couleur de leurs pompons ; ceux du 1er étaient en boule divisés horizontalement en deux parties égales, celle du haut rouge et celle du bas blanche ; le 2e, semblable pour la forme, était au contraire blanc en haut et rouge en bas ; le 3e avait un pompon en lentille rouge, avec une mouche blanche au milieu ; le 4e, lentille blanche avec mouche rouge ; le 5e, lentille blanche avec mouche bleue ; le 6e, lentille bleue avec mouche blanche.

Le 1er régiment porta, pendant quelque temps, des plumets, au compte du corps ; ils étaient, comme les pompons, de deux couleurs : rouge et blanc.

Les 2e et 3e régiments portèrent quelque temps des plumets rouges, au compte des hommes.

Après le 8 avril 1813, l'uniforme des tirailleurs subit quelques changements.

Les revers qui jusqu'alors avaient été coupés en pointes, comme ceux des chasseurs, furent remplacés par des revers carrés.

Les shakos à ganse et cordons furent remplacés par des shakos ordinaires, ornés seulement d'un aigle découpé, de

Collet rouge avec liséré bleu ; parements rouges en pointes, liséré blanc, avec deux boutons.

Doublure des basques en serge écarlate, liséré blanc ; passe-poils des poches blancs, avec trois gros boutons. Pattes d'oie bleues, liséré blanc, prenant naissance dans les plis, et attaché par les deux boutons à la taille.

Sur les retroussis, quatre aigles en drap blanc; pattes d'oie pour épaulettes, en drap écarlate, liséré blanc.

Veste et pantalon blancs.

jugulaires, et d'un pompon rouge en boule pour toute l'armée indistinctement.

Les sabres furent également supprimés pour l'infanterie de la jeune Garde.

En 1815, l'uniforme était semblable à celui de l'ancienne formation, à la seule exception qu'au lieu de pattes d'épaulettes en drap, les tirailleurs avaient les épaulettes rouges comme les grenadiers.

Les shakos des sous-officiers n'avaient plus, comme à la première formation, des ganses rouge et or, ils avaient seulement des galons de velours noir autour du haut et du bas; les adjudants sous-officiers seuls avaient un galon d'or à bâton, de 12 lignes, au haut du shako. Au surplus, l'uniforme des sous-officiers était en tout semblable à celui des soldats, seulement leurs retroussis étaient garnis de grenades en or.

Ils portaient les mêmes épaulettes, dans chaque grade, que les sous-officiers de grenadiers.

Leurs galons, ceux des fourriers exceptés, étaient en pointe, d'après la forme des parements.

En 1815, ils reprirent l'uniforme de la création.

Guêtres noires en forme de bottes à la russe, boutons de cuivre.

Baudrier et porte-giberne unis. Giberne garnie d'un petit aigle couronné. Sabre-briquet du modèle de ceux de la ligne. Fusil à capucines en fer.

Shako orné de chevrons en V, en galon blanc, et garni d'un cordon rouge.

Les sergents-majors, sergents et fourriers portaient des shakos à ganse en V, de galons rouges, coupés de deux lignes lisérées d'or, à deux lignes de chaque bord ; un cordon or et laine rouge; le pompon affecté à chaque régiment, ornait le shako.

Tirailleurs chasseurs.

Habit comme les tirailleurs grenadiers, avec les seules différences suivantes :

Retroussis garnis d'aigles en drap vert, et pattes d'oie pour épaulettes en drap vert, liséré de rouge.

Veste, pantalon, guêtres, équipement et armement pareils à celui des tirailleurs grenadiers.

Shako garni seulement d'un aigle couronné, d'un cordon blanc et d'un pompon en boule.

(Voir, pour les autres détails, l'article des tirailleurs grenadiers.)

Les sous-officiers de la jeune Garde attachés au corps des chasseurs portaient le même uniforme que les soldats, les galons en pointe, comme les parements, excepté ceux des fourriers.

Dans tous les temps, les shakos des tirailleurs chasseurs furent garnis de jugulaires et de cercles en cuivre à la visière et de cordons de laine verts ; galon d'or de douze lignes au haut du shako des sergents ; les sergents-majors ajoutaient un galon de six lignes au-dessous de ce premier galon.

Les sous-officiers portaient les épaulettes entièrement vertes, mais garnies en or pour les marques distinctives de chaque grade, comme chez les chasseurs de la vieille Garde.

Conscrits grenadiers [1].

Habit bleu de roi, coupé comme l'uniforme des grenadiers, mais plus court, et par cela même appelé *habit-veste ;* collet bleu uni ; revers carrés en drap bleu uni, avec sept boutons ; parements rouges, sans liséré, et petites pattes de manche blanches, avec trois boutons.

[1] Devenus tirailleurs en 1810.

Doublure des basques blanche, avec liséré écarlate, passe-poil des poches écarlate, garni de trois gros boutons ; deux gros boutons aux plis de la taille.

Retroussis garnis de quatre aigles en drap écarlate. Pattes d'oie pour épaulettes en drap bleu, liséré écarlate.

Shakos semblables à ceux des fusiliers-grenadiers, avec cordon rouge.

Veste et pantalon blancs.

Guêtres comme les tirailleurs.

Équipement et armement comme la jeune Garde.

En 1810, cet uniforme disparut, parce que ces deux régiments de conscrits devinrent les 3e et 4e régiments de tirailleurs.

Conscrits chasseurs [1].

Habit coupé comme celui des tirailleurs chasseurs, et ne différant de cet uniforme que par la seule doublure des basques, qui étaient en serge bleue, ornée de cors de chasse verts.

Veste et pantalon bleus.

Guêtres noires en forme de bottes.

[1] Devenus voltigeurs en 1810.

Équipement et armements comme les tirailleurs chasseurs ; même shako, pompon vert en poire.

En 1810, ces deux régiments, ayant pris les numéros 3 et 4 de voltigeurs, prirent l'uniforme de cette arme, et le collet rouge fut remplacé par le collet jaune chamois, liséré bleu adapté à l'arme des voltigeurs.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

ÉTATS NOMINATIFS.

PREMIER RÉGIMENT DE TIRAILLEURS GRENADIERS
(JEUNE GARDE).

État-major.

Lonchamp (C. ✲), major commandant.

Porret ✲, *Vautrain* ✲, } chefs de bataillon. | *Faucon* ✲, *Chicot* ✲, } capitaines adj.-majors.

Delaire ✲, lieut. en 1er, *Tardieu* ✲, lieut. en 2d, } sous-adjudants-majors.

Serraris, sous-lieut., officier payeur.
Chappe (O. ✲), chirurgien-major.

Vergé, aide-major.

Digitized by Google

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Dutrône ✲	Dubois-Thierry ✲	Lavoine ✲ Foucher ✲
	2e	Damblay (O. ✲)	Massol ✲	Robinet ✲ Cretal ✲
	3e	Lours ✲	Michel (V.) ✲	Dufour ✲ Borne ✲
	4e	Leglise (O. ✲)	Royere ✲	Gosseret ✲ . . . . .
2e	1e	Ciceron (O. ✲)	Gaucheron ✲	Colomb ✲ Lamoureux ✲
	2e	Masson ✲	. . . . .	Maupas ✲ Carré ✲
	3e	Ranchon (O. ✲)	Lacase ✲	Germain ✲ Landeau ✲
	4e	Folley ✲	Bourchette ✲	Dalaut ✲ Simonnot ✲

DEUXIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS GRENADIERS.

État-major.

Flamand (O. ✲), major commandant.

Dorsenne ✲, *Vesu* ✲, chefs de bataillon.
Bremont ✲, capitaine adjudant-major.
Guillaume, *Bouillet*, sous-lieut. adjud.-maj.
Maris, *Chabrol*, sous-lieut., sous-adjud.-maj.
Bonnet, sous-lieut., officier payeur.
Le Roux, chirurgien-major.
Lecomte, sous-aide.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES.	SOUS-LIEUTENANTS.	
1r	1e	Godet ✲	Grandchamp.	Lefroteur.
	2e	Morlay ✲	Lauthier.	Haran.
	3e	Meruer ✲	Grossardi.	Roux.
	4e	Delcage ✲	Beaujeu.	D'Hauteville.
2e	1e	Templier	Roclants.	Karth.
	2e	Castanier ✲	Riccardi.	Hebant.
	3e	Lafargue ✲	Gossinet.	Vianna.
	4e	Galois ✲	Garde.	Tassard.

PREMIER RÉGIMENT DES CONSCRITS-GRENADIERS

(JEUNE GARDE).

État-major.

Darquier (O. ✲), major commandant.

Mosnier (O.✲), *Carré* ✲, chefs de bataillon.
Michelet ✲, capit., adj.-maj.
Rullière, *Arnaud*, sous-lieut., adjud.-majors.
Dupuis, *Tronette*, sous-lieut., sous-adjud.-maj.
Breart, s.-lieut., off.payeur.
Charrière ✲, chir.-major.
Herouard, sous-aide-major.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES.	SOUS-LIEUTENANTS.	
1r	1e	Rozé ✲	Dutheiller.	Godebert.
	2e	Conde ✲	Lemaire.	Labolle.
	3e	Caron ✲	Chirac.	Ballon.
	4e	Dethan ✲	Delisle.	Bourdon.
2e	1e	Gavardie ✲	Morand.	Caupenne.
	2e	Mirabel ✲	Cairoche.	Delagarde.
	3e	Bureau ✲	Masse.	Nolivos.
	4e	Fougère ✲	Dupuis.	Basset.

DEUXIÈME RÉGIMENT DES CONSCRITS-GRENADIERS (JEUNE GARDE).

État-major.

Robert ✲, major commandant.

Rogery (O. ✲), *Lenoir* ✲, chefs de bataillon.
Guillemain (O. ✲), capit., adjudant-major.
Pasquy, *Malassagne*, sous-lieut., adjud.-maj.
Paillard ✲, *Vigneaux*, sous-lieut., sous-adj.-maj.
Devrez, sous-lieut., officier payeur.
Lagneau ✲, chirurg.-major.
Patuel, sous-aide-major.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES.	SOUS-LIEUTENANTS.	
1r	1e	Delaunay ✲	Canivet.	Richard.
	2e	Rouillé ✲	Tourasse.	Cugnac.
	3e	Cirou ✲	Delsol.	Goupillan.
	4e	Michel (R.) (O. ✲)	Grangeneuve.	Durege.
2e	1e	Bouhours ✲	Turcq.	Lachapelle.
	2e	Pellet	Ubaghs.	Bigorne.
	3e	Deneuilly ✲	Belate.	Rivals.
	4e	Deleuze ✲	Fays.	Demouchy.

—

CORPS DES CHASSEURS A PIED DE LA VIEILLE GARDE.

État-major général du corps.

Le Bn *Curial* (C. ✲), gén. de divis., colonel commandant.
Le Bn *Dumoustier* (C. ✲), général de brig., colonel en 2d.
Larrouy ✲, capit., quartier-maître trésorier.
Divat ✲, *Puech*, capitaines adjud. d'habillement.
Champfroid ✲, lieut. en 1er, adjudant aux vivres.

État-major du régiment des chasseurs à pied.

Le Bn *Gros* (C. ✲), général de brig., major commandant.

Dupin (O. ✲), *Sicard* (O. ✲), } chefs de bataillon.

Boucher (O. ✲), *Rignon* (O. ✲), } capitaines adj.-maj.

Renaudin ✲, *Mucheler* ✲, } lieut. en 1er, sous-adj.-m.

Severin ✲, lieut. en second, porte-drapeau.

Cothenet ✲, chirurgien-major.

Dièche, aide-major.

Roux ✲, *Levé* ✲, *Coutret* ✲, } lieut. en 1er à la suite.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Lambinet (O. ✲)	Lachapelle ✲	Gouillard ✲ Lardier ✲
	2e	Rampon (O. ✲)	Paradis ✲	Audouy ✲ Gries
	3e	Julien (O. ✲)	Hallé ✲	Challe ✲ Lefranc ✲
	4e	Roset ✲	Miroffle ✲	Charlot ✲ Bulte ✲
2e	1e	Pingern ✲	Laguillermie ✲	Michel ✲ Noel ✲
	2e	Castanié ✲	Dumesnil ✲	Julien ✲ Cretté ✲
	3e	La Rousse ✲	Brousson ✲	Aubry ✲ Messaugny ✲
	4e	Dufour ✲	Agnès ✲	Rivière ✲ Divat ✲

PREMIER RÉGIMENT DES TIRAILLEURS-CHASSEURS
(JEUNE GARDE).

État-major.

Rosey (O. ✲), major commandant.

Mallet ✲, *Cambronne* (O. ✲), chefs de bataill.
Galié ✲, capit., adj.-maj.
Martin ✲, lieutenant en second, porte-drapeau.

. . . . , officier payeur.
Bosquet ✲, *Chartraud* ✲, *Monnier* ✲, sous-adjud. majors.
Maugras ✲, chir.-major.

Maguin, aide-major.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Blondeau ✲	Godefroy ✲	Penot ✲ Rivet ✲
	2e	Crepy ✲	Caillot ✲	Lyon ✲ Genisson ✲
	3e	Teyssere	Chassey ✲	Grimprey ✲ Ranourel ✲
	4e	Saulnier	Keller ✲	Rochard ✲ Carteret ✲
2e	1e	Mallet (J.) ✲	Lévêque ✲	Heuillet ✲ Donnet ✲
	2e	Bigot ✲	Beau ✲	Guyot ✲ Gomion ✲
	3e	Bère ✲	Michel ✲	Lamouret ✲ Tournier ✲
	4e	Petit ✲	Baruteau ✲	Coulon ✲ Coste ✲

DEUXIÈME RÉGIMENT DES TIRAILLEURS-CHASSEURS.

État-major.

Deshayes (O. ✲), major commandant.

Pompejac ✲, *Secretan* ✲, } chefs de bataillon.

Chaussy ✲, capit., adj.-maj.

Delabiche ✲, *Vincent*, *Forestier*, } sous-lieut., adjud.-maj.

Lemercier, sous-lieutenant, officier payeur.

Rollin, chirurgien-major.

La Serre, sous-aide-major.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES.	SOUS-LIEUTENANTS.	
1r	1e	Garnier ✲	Colinet.	Mousarrat.
	2e	Hubert ✲	Burtz.	Hourdier.
	3e	Hurel ✲	Prieur.	. . . . .
	4e	Villaret ✲	Lafitte.	Perrin.
2e	1e	Masse ✲	Bayle.	Prevost.
	2e	Albert ✲	Dubreucq.	Dupeyron.
	3e	Barral ✲	Favier.	Domeujoux.
	4e	Cabanel ✲	Lachapelle.	Vigier.

PREMIER RÉGIMENT DES CONSCRITS-CHASSEURS (JEUNE GARDE).

Etat-major.

Vrigny (O. ✲), major commandant.

Bert ✲, *Ramand* (O. ✲), } chefs de bataillon.

Babilly, *Fonchier*, *Huet*, *Bonnet*, } sous-lieut., sous-adj.-maj.

Suisse, capitaine, adjudant-major.
. . . . , officier payeur.
Zinch, chirurgien-major.

. . . , sous-aide-major.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES.	SOUS-LIEUTENANTS.	
1r	1e	Prelier ✲	Muret.	Regnault.
	2e	Lebourcier ✲	Pons.	Daudier.
	3e	Deschamps ✲	Anciaume.	Duchesnes.
	4e	Lapeyre ✲	Pouderoux.	Prisse.
2e	1e	Rattier ✲	Montaldi.	Babut.
	2e	Charraud ✲	Blanc.	Desguyot.
	3e	Galland ✲	Benezech.	Guillier.
	4e	Hanuche ✲	Gaillant.	Girault.

DEUXIÈME RÉGIMENT DES CONSCRITS-CHASSEURS

(JEUNE GARDE).

État-major.

Le baron *Duvernet* (O. ✲), major commandant.

Kessel ✲, *Maillard* ✲, } chefs de bataillon.
Dupard, capit., adjud.-maj.
. . . . , officier payeur.

Bacquet, *Philip*, *Gemeaux*, *Decoluet*, } sous-lieut., adjud.-majors.

Mandon, chirurgien-major.
Morin, sous-aide-major.

Bataillons.	Compagnies	CAPITAINES.	SOUS-LIEUTENANTS.	
1r	1e	Colomban ✲	Savy.	Delaplanche.
	2e	Le Beau ✲	Depaignes.	Denesle.
	3e	Finat ✲	Nayrac.	Drouas.
	4e	D'Hervilly ✲	Gaubert.	. . . . .
2e	1e	Guerdin ✲	Morel.	Dast.
	2e	Nicolas ✲	Goupillau.	Drouin.
	3e	Saint-Martin ✲	Valat.	Boisgelin.
	4e	Azem ✲	Faudy.	Aurez.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LA GARDE PENDANT LA CAMPAGNE D'AUTRICHE EN 1809.

Nous avons dit précédemment que Napoléon était revenu en toute hâte d'Espagne à Paris afin d'être prêt à tout événement. En effet, l'Autriche, dès le commencement de 1809, cessant de couver en secret les vieux ressentiments qui remontaient au traité de Presbourg et voyant la mauvaise tournure que prenaient nos affaires d'Espagne, avait cru le moment favorable pour déchirer ce traité.

Le 12 avril, Napoléon, ayant appris à Saint-Cloud l'invasion de la Bavière qui avait eu lieu le 10 par les troupes autrichiennes, quitta cette

Digitized by Google

résidence, arriva le 16 à Louisbourg, où il eut une entrevue avec le roi de Wurtemberg, et continua le jour même sa route en se dirigeant sur Dilligen où le roi de Bavière l'attendait. Le lendemain l'Empereur avait rejoint son quartier général à Donawerth : la Garde impériale avait ordre de s'y porter à marches forcées.

L'armée française, avec les contingents bavarois et wurtembergeois, ne réunissait que quatre-vingt mille combattants. Encore trop faible (du côté du nombre) pour résister à l'ennemi qui présentait une masse offensive de cent cinquante mille soldats, elle s'était repliée successivement vers le cœur de la Bavière. Napoléon, dès son arrivée sur le Danube, sachant que son armée, forcée à un mouvement rétrograde, paraissait inquiète de l'avenir de la campagne, adressa à sa Garde ainsi qu'aux autres troupes une de ces proclamations qui furent toujours des oracles infaillibles.

« Soldats ! leur dit-il, le territoire de la con-
« fédération du Rhin a été violé. Le général
« autrichien veut que nous fuyions à l'aspect de
« ses armes et que nous lui abandonnions nos
« alliés. J'arrive avec la rapidité de l'éclair. Sol-
« dats ! j'étais entouré de vous lorsque l'empe-

« reur d'Autriche vint à mon bivac de Moravie ;
« vous l'avez entendu implorer ma clémence et
« me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs
« dans trois guerres avec l'Autriche, cette puis-
« sance ne devait tout qu'à notre générosité :
« trois fois elle a été parjure. Nos succès passés
« nous sont un sûr garant de la victoire qui nous
« attend. Marchons donc, et qu'à notre aspect
« l'ennemi reconnaisse son vainqueur. »

L'arrivée de Napoléon et de la Garde impériale se révéla bientôt à l'ennemi dont la marche progressive fut soudain arrêtée. Nos maréchaux avaient reçu leurs instructions, les soldats n'avaient pas besoin de les connaître. Napoléon n'était-il pas avec eux? Pouvaient-ils craindre quelque chose? N'étaient-ils pas sûrs de vaincre? Les combats et les succès commencèrent.

Le 19 avril, tandis que le général Oudinot, parti d'Augsbourg, atteignait et culbutait l'ennemi à Pfaffenhoffen, le maréchal Davoust quittait Ratisbonne pour se rapprocher d'Ingolstadt où le quartier général de l'Empereur, toujours accompagné de sa Garde, avait été transféré, le but de Napoléon étant de manœuvrer sur l'ennemi qui avait débouché de Landshut et de l'attaquer dans le moment même où, croyant prendre

l'initiative, il s'avançait sur Ratisbonne que Davoust venait, lui aussi, de quitter.

Ce maréchal marchait sur deux colonnes. Les divisions Gudin et Morand formaient sa droite; celles de Friant et de Saint-Hilaire, sa gauche. Arrivé à la hauteur de Pessing, le général Saint-Hilaire fut attaqué par l'ennemi, plus fort en nombre, mais bien inférieur en bravoure, et là s'ouvrit la campagne par un combat glorieux pour nos armes.

A la faveur de ce premier avantage, le corps de Davoust opéra sa jonction avec les troupes bavaroises : Napoléon résolut de profiter de cet accroissement de forces pour attaquer et détruire la gauche de l'armée autrichienne. En conséquence, il donna ordre à Davoust de tenir en respect la droite de l'ennemi, et se porta, le 20, avec une partie de sa garde sur Abensberg, où se trouvait le corps de l'archiduc. Les deux divisions Morand et Gudin, les Bavarois et les Wurtembergeois devaient attaquer de front l'armée autrichienne que Masséna, passant par Feying, devait prendre à dos.

Les divisions Morand et Gudin furent placées sous les ordres du maréchal Lannes et formèrent la gauche de l'armée française. L'Empereur s'était décidé à combattre à la tête des Bavarois et des Wurtembergeois ; mais avant d'engager l'ac-

tion, il fit réunir en cercle les officiers de ces deux nations et leur parla longtemps. Le prince royal de Bavière traduisait en allemand ce que Napoléon disait en français. Puis il donna le signal du combat.

Le général de Wrède, officier bavarois d'un grand mérite, attaqua de front les divisions autrichiennes qui lui étaient opposées. Vandamme avec les Wurtembergeois déborda la droite de l'ennemi. Le maréchal Lefebvre, avec la division du prince royal de Bavière et celle du général Deroy, manœuvra pour couper la grande route d'Abensberg à Landshut. Le maréchal Lannes, avec ses deux divisions, força l'extrême gauche; ces attaques sur tous les points obtinrent un égal succès. L'ennemi, déconcerté, ne résista qu'une heure avant d'être forcé à la retraite. Huit drapeaux, douze pièces de canon, dix-huit mille prisonniers, furent le résultat de cette bataille, qui coûta peu de monde à l'armée française.

De Landshut, Napoléon et la Garde revinrent sur leurs pas. L'archiduc Charles avait réuni à Eckmühl quatre des corps principaux de son armée, déjà battue à Thann, à Rosemberg, à Kollowrath et à Lichtenstein. Napoléon, disons-nous, et la Garde impériale arrivèrent devant Eckmühl à deux heures après midi, et le combat

s'engagea aussitôt. Électrisés par trois jours de victoires, nos soldats coururent à l'ennemi avec cette confiance que donne la certitude du succès. Le duc de Montebello (Lannes), à la tête de la division Gudin, déborda promptement la gauche de l'armée autrichienne, tandis que les autres divisions l'attaquaient de front. Davoust et Lefebvre débouchèrent à leur tour; le 10e régiment d'infanterie légère, de la division Saint-Hilaire, s'élança au-devant des Autrichiens, et, pendant une demi-heure, soutint seul tout l'effort de leur aile droite, tandis que le général Montbrun, avec sa cavalerie, les attaqua opiniâtrément de flanc et de front. On vit alors un des plus beaux spectacles que la guerre puisse offrir, une armée de cent dix mille hommes, attaquée par moins de soixante et dix mille, tournée par sa gauche, successivement chassée de toutes ses positions, et, enfin, obligée de fuir dans le plus grand désordre.

Deux carrés de grenadiers hongrois tenaient encore dans la plaine : c'était la réserve commandée par l'archiduc Charles en personne. Nansouty se porta sur l'un, le rompit, et le fit prisonnier en entier. Saint-Sulpice se précipita sur l'autre, l'enfonça, et mit le reste en fuite. L'archiduc Charles, qui se trouvait dans ce carré, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Dès ce moment, l'armée autrichienne cessa de résister, et effectua sa retraite; une grande partie de son artillerie, quinze drapeaux et seize mille hommes, restèrent en notre pouvoir.

L'armée ennemie, concentrée autour de Ratisbonne, était encore forte de plus de quatre-vingt mille combattants; Napoléon n'en avait pas autant : cependant le prince Charles n'osa pas risquer une nouvelle bataille. Ayant le Danube à dos, il se décida à repasser le fleuve et à rentrer en Bohême, espérant sans doute, par une marche forcée sur la rive gauche, revenir se placer sur la rive droite assez à temps et dans une position assez favorable pour couvrir la capitale de l'empire autrichien, sur laquelle il prévoyait bien que l'armée française allait se diriger.

Le passage du Danube par l'armée autrichienne s'effectua sous le feu de nos batteries, pendant que le maréchal Lannes s'emparait de vive force de Ratisbonne, et en chassait l'arrière-garde autrichienne.

A l'attaque de cette ville, l'Empereur reçut au talon une blessure légère qu'il fit panser sur le champ de bataille, entouré des chasseurs de sa Garde; mais cette blessure ne l'empêcha pas de remonter immédiatement à cheval pour diriger le mouvement des troupes.

Ces cinq jours de combat avaient été marqués

par des succès brillants. Le combat de Thann livré au centre de l'armée de l'archiduc, la bataille d'Abensberg qui isola sa gauche, l'affaire de Landshut qui acheva de la mettre hors de combat, la bataille d'Eckmühl livrée de nouveau contre le centre de cette armée, enfin le combat de Ratisbonne qui la rompit, forment une série d'événements glorieux dont l'histoire n'offre pas d'exemple. Ce fut principalement dans le début de la campagne de 1809 que l'influence de l'Empereur sur son siècle se fit le plus remarquer.

« Durant le cours de sa prospérité, a dit le général Pelet [1], la force magique de la présence de Napoléon ne s'est peut-être jamais manifestée si vivement que dans les événements de cette campagne. L'armée autrichienne, pleine de confiance, s'avançait en masse avec des projets offensifs préparés depuis longtemps; une partie de l'Allemagne était prête à se soulever; l'Europe guettait le moment favorable pour tomber sur la France. Notre armée, éparpillée sur le Danube, restait exposée aux plus grands dangers. L'Empereur paraît; la situation morale des deux armées, l'esprit des peuples et des cours, la

[1] Aujourd'hui directeur du Dépôt de la guerre et pair de France, dans son remarquable ouvrage sur la campagne de 1809.

face de l'Europe, en un mot, tout change subitement. »

Cependant, sans se laisser éblouir par le succès, Napoléon, fidèle à cette maxime, « Tant qu'il reste quelque chose à faire, il n'y a rien de fait, » donna ses instructions pour que l'armée se mît immédiatement en marche sur Vienne. Mais avant de quitter Ratisbonne, il crut devoir adresser à la Garde et à ses troupes cette proclamation si remarquable :

« Soldats! disait-il, vous avez justifié mon « attente : vous avez suppléé au nombre par « votre bravoure; vous avez glorieusement mar- « qué la différence qui existe entre les soldats de « César et les cohues armées de Xercès.

« En peu de jours, nous avons triomphé dans « trois batailles et dans six combats. Cent pièces « de canon, quarante drapeaux, cinquante « mille prisonniers, tous les bagages et toutes « les caisses des régiments autrichiens, voilà le « résultat de la rapidité de vos marches et de « votre courage.

« L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, « paraissait ne plus conserver aucun souvenir « de vous; son réveil a été prompt : vous lui « avez apparu plus terribles que jamais ; main- « tenant il fuit en désordre ; déjà mon avant-

« garde a passé l'Inn ; avant un mois nous serons « à Vienne. »

En effet, cette marche fut rapide, et nos troupes, comme Napoléon le leur avait promis, arrivèrent sous les murs de Vienne.

L'archiduc Maximilien, avec un corps de seize mille hommes, occupait cette capitale. Sa présence, et la pensée que l'archiduc Charles s'avançait à marches forcées pour secourir la ville, inspirèrent aux Viennois le désir de se défendre. Les faubourgs furent occupés sans difficultés par l'avant-garde française. Mais quand nos troupes s'avancèrent sur l'esplanade qui sépare les faubourgs de la cité, elles furent accueillies par un feu de mitraille parti des remparts ; un colonel français, envoyé en parlementaire, faillit être tué. L'Empereur, avant de recourir à des mesures de rigueur, chargea le major général Berthier d'écrire à l'archiduc Maximilien, et voulut que cette lettre lui fût portée par une députation des habitants des faubourgs.

Le feu des remparts, qui recommença, fut la seule réponse de l'archiduc. Alors Napoléon donna ses ordres ; mais ce ne fut qu'en gémissant des calamités qui allaient fondre sur une population à laquelle il s'intéressait. La ville était investie de trois côtés ; une batterie de vingt obusiers

s'éleva sur l'emplacement même où les Turcs avaient ouvert la tranchée lors du siége de 1683. A neuf heures du soir, le bombardement commença. En peu de temps dix-huit cents obus furent lancés sur la ville; plusieurs hôtels et de grands établissements devinrent la proie des flammes. L'incendie jeta la terreur parmi les habitants, dont la résolution commença à faiblir. Sur ces entrefaites, un parlementaire se présenta pour annoncer à l'Empereur que l'archiduchesse Marie-Louise, alors malade, était restée dans le palais impérial, exposée au feu de l'artillerie française. Napoléon, qui était loin de prévoir le lien qui devait, l'année suivante, l'unir à cette princesse, ordonna, par égard pour elle, de changer la direction des batteries.

Cependant l'archidue avait tenté une sortie; il s'était assuré que toute communication directe avec la rive gauche du Danube allait lui être interdite; il se décida donc à évacuer sur-le-champ la ville, et profita de la nuit pour effectuer sa retraite. Il partit, et coupa le pont aussitôt qu'il l'eut passé. Le général qu'il avait laissé dans Vienne, avec la triste mission de signer la capitulation, envoya, dès la pointe du jour, une députation à l'Empereur, pour annoncer qu'il était prêt à lui remettre la ville. Les articles de cette capitulation furent signés le 12 mai, et le

général Oudinot occupa la capitale de l'Autriche dès le lendemain.

Napoléon, comme en 1806, établit son quartier général à Schœnbrunn, où une partie de la Garde fut cantonnée ; et, de ce château, il adressa la proclamation suivante à l'armée :

« Soldats ! un mois après que l'ennemi a « passé l'Inn, au même jour, à la même heure, « nous sommes entrés dans Vienne. Les land- « wehrs, ses levées en masse, les remparts créés « par la rage impuissante de la maison de Lor- « raine, n'ont pu soutenir vos regards. Les « princes de cette famille ont abandonné leur « capitale, non comme des soldats d'honneur qui « cèdent aux circonstances et aux revers de la « guerre, mais comme des parjures que pour- « suivent leurs propres remords. En fuyant de « Vienne, leurs adieux à ses habitants ont été « le meurtre et l'incendie : comme Médée, ils « ont de leurs propres mains égorgé leurs en- « fants.

« Soldats ! le peuple de Vienne, délaissé, « abandonné et malheureux, sera l'objet de vos « égards. Je prends ses bons habitants sous ma « protection. Quant aux hommes turbulents, « j'en ferai une justice exemplaire. Soldats ! « soyons bons pour les pauvres paysans, qui ont

« tant de droits à notre estime; ne conservons « aucun orgueil de nos succès : nous ne devons « y voir qu'une preuve éclatante de la justice « divine, qui punit toujours l'ingrat et le par- « jure. »

Un des chirurgiens-majors de la Garde avait été logé dans la banlieue de Vienne, chez une chanoinesse âgée, et proche parente du prince Jean de Lichtenstein, dont elle portait le nom. Les exigences de cet officier de santé furent excessives et outre-passèrent les demandes d'usage. Dans un moment où le vin de Hongrie avait sans doute un peu dérangé sa raison, il eut la malheureuse idée d'écrire à madame de Lichtenstein, son hôtesse, une lettre conçue en des termes si extravagants et en même temps si injurieux, que cette dame se crut obligée de recourir à la protection du général Andréossy, que Napoléon avait nommé gouverneur de Vienne, afin d'être débarrassée d'un hôte aussi fâcheux. Pour appuyer sa demande, elle envoya la lettre qui lui avait été écrite par l'officier de santé dont nous ne voulons pas rappeler le nom. Cette lettre commençait ainsi :

« Si le maréchal duc de Dantzig, de glorieuse mémoire, était logé chez vous, madame, il vous dirait : *Princillon,* etc., etc. »

Le reste de l'épître était digne de l'exorde. De façon qu'en insultant une princesse respectable, il injuriait en même temps le maréchal Lefebvre, en se servant de son nom comme d'une autorité pour multiplier ses outrages. Le général Andréossy fit parvenir cette lettre au prince de Neufchâtel avec celle que lui avait écrite madame de Liehtenstein. Toutes deux furent mises sous les yeux de Napoléon, qui fit donner l'ordre à M*** (le chirurgien-major en question) de se rendre le lendemain matin à la parade.

Ce jour-là l'Empereur descendit rapidement le grand escalier du château, le visage enflammé, ne parlant à personne et tenant à la main la lettre de l'officier de santé.

— Faites venir M***, dit-il en élevant la voix.

Celui-ci se présenta :

— Monsieur, est-ce vous qui avez écrit et signé cette lettre infâme? lui demanda-t-il en lui présentant le papier.

— Grâce! sire; j'étais dans un moment d'ivresse et je ne savais ce que je faisais.

— Malheureux! outrager un de mes plus braves lieutenants, et en même temps une chanoinesse digne de respect et déjà assez à plaindre d'avoir à supporter une partie des malheurs de

la guerre. Je n'admets point votre excuse. Je vous dégrade de la Légion d'honneur, vous êtes indigne d'en porter l'insigne vénéré. Général Dorsenne ! ajouta-t-il en s'adressant à ce chef de corps, faites exécuter cet ordre... Insulter une vieille femme ! reprit encore Napoléon ; moi ! je respecte une vieille femme comme si elle était ma mère.

Telles furent les paroles de l'Empereur que tous ceux qui étaient présents purent entendre [1].

Ce chirurgien-major était cependant un homme doux, honnête et estimé dans la Garde autant par ses talents que par sa bonne conduite. Ces considérations influèrent probablement sur le pardon qui lui fut accordé plus tard, à la sollicitation de tous les généraux de la Garde. Le premier moment passé, Napoléon revenait facilement sur le compte des individus qui le servaient avec zèle et fidélité, surtout lorsque ceux-ci n'avaient été qu'égarés.

L'armée française était maîtresse de la rive droite du Danube et de Vienne ; mais la grande armée autrichienne, commandée par le prince Charles, était campée de l'autre côté du fleuve, dans la plaine de Marckfeld. Cette position permettait à l'ennemi de concentrer ses forces et de

[1] M. de Beausset, préfet du palais. *Mémoires*, t. Ier, p. 362.

recommencer une lutte que l'insurrection du Tyrol aurait pu rendre fatale à nos troupes. Telles furent les raisons qui décidèrent Napoléon à continuer ses opérations offensives et à passer le Danube pour livrer aux Autrichiens une bataille décisive.

A deux lieues au-dessous de Vienne, vis-à-vis Ebersdorff, deux îles séparent en trois branches les eaux du Danube. D'après l'ordre de Napoléon, ce point fut choisi pour y établir les ponts. Dès le 18 mai, les matériaux nécessaires ayant été réunis, la division du général Molitor passa, avec des bateaux, dans l'île Lobau ; le lendemain, deux ponts sur le premier et le second bras furent achevés. Le 20, un troisième pont joignit l'île Lobau à la rive gauche, et les divisions Molitor, Lassalle et Boudet en profitèrent, pendant la nuit, pour traverser le fleuve et prendre position dans les villages d'Essling et de Gross-Aspern, qui, construits en pierres, offraient des avantages pour protéger le passage du reste de l'armée.

L'ennemi, jusque-là, n'avait inquiété ni nos travaux, ni le passage du dernier bras du fleuve. Placé à une lieue au-dessus de nos ponts, il ne s'était pas encore montré. Cette inaction, recommandée par le prince Charles, avait été résolue dans un conseil de guerre auquel avait assisté

l'élite des généraux autrichiens. Il avait été arrêté qu'on n'attaquerait nos divisions que lorsqu'une forte partie de l'armée française se trouverait compromise sur la rive gauche, l'archiduc ayant fait secrètement préparer des moyens pour détruire les ponts qui établissaient les communications entre les deux rives opposées.

Vers les quatre heures du soir, le général autrichien, jugeant le moment favorable, donna ses ordres, et ses colonnes se mirent en mouvement.

Notre avant-garde, la droite placée au village d'Essling et la gauche à celui de Gross-Aspern, fut aussitôt attaquée : quatre-vingt-dix mille Autrichiens et deux cents pièces de canon heurtèrent en même temps toute notre ligne forte seulement de trente-cinq mille hommes. On combattit vivement de part et d'autre ; la cavalerie française fit plusieurs belles charges et prit quatorze pièces de canon. Malgré leur immense supériorité numérique et la vigueur de leurs attaques, les Autrichiens ne purent pas gagner de terrain. Le maréchal Masséna défendait le village d'Aspern, le maréchal Lannes celui d'Essling ; ils se maintinrent chacun dans leurs positions et conservèrent intact le champ de bataille. L'obscurité seule interrompit le combat.

Les deux armées bivaquèrent en présence.

Les troupes françaises qui étaient dans l'île Lobau continuèrent à passer pendant la nuit et portèrent nos forces réunies à environ cinquante mille hommes.

Au mois de mai, les nuits sont courtes. Aussi le 22, dès trois heures du matin, de nouvelles attaques furent dirigées sur Essling et sur Gross-Aspern qui furent successivement pris et repris. A quatre heures, l'armée autrichienne tout entière s'ébranla et attaqua de nouveau les lignes françaises, en cherchant à se prévaloir de sa supériorité numérique pour étendre ses ailes afin de les déborder. Alors Napoléon résolut de profiter de ce mouvement de l'ennemi, parce qu'en affaiblissant son centre, il donnait la possibilité de le percer. Le maréchal Lannes, à la tête des grenadiers réunis, commandés par Oudinot, et des divisions Saint-Hilaire et Boudet, reçut l'ordre de quitter la défensive et de tomber sur les Autrichiens. Bessières, avec toute la cavalerie de la Garde, devait appuyer cette attaque; Davoust, déboucher par Essling sur la gauche de l'ennemi, et Masséna, assaillir la droite par Aspern. Ce choc terrible arrêta un moment l'ennemi sur ses ailes et fit plier son centre. Il perdit du terrain et bientôt son mouvement rétrograde prit l'aspect d'une retraite; un effort de plus, et cette retraite pouvait se changer en

une déroute complète, lorsque, tout à coup, un fatal événement vient arrêter nos succès : l'armée manque de cartouches et de boulets; le corps de Davoust n'a pas pu passer le Danube; nos ponts sont rompus, toute communication avec l'île Lobau est coupée à nos troupes qui vont se trouver sans vivres et sans munitions.

Le prince Charles, sur la rive gauche, avait fait préparer de gros bateaux chargés de pierres et de nombreux brûlots; malgré le rapprochement des lieux, la barrière du Danube avait suffi pour que ces préparatifs fussent restés inconnus à Napoléon. Aucune estacade n'ayant été placée pour préserver les approches des ponts, le choc de ces masses énormes, que l'archiduc avait fait lâcher au gré du courant grossi par les pluies, avait rompu les deux ponts qui joignaient l'île Lobau à la rive droite. La situation de notre armée était devenue dès ce moment des plus critiques; mais l'attitude calme de son chef soutint la confiance de nos braves. Toutes les attaques des Autrichiens vinrent se briser contre leur héroïque valeur. Plusieurs fois attaqués, les villages d'Essling et de Gross-Aspern, encombrés de cadavres autrichiens, restèrent toujours en notre pouvoir; enfin, à neuf heures, le feu de l'ennemi cessa, le nôtre était éteint de-

puis longtemps : nos soldats ne combattaient plus qu'à l'arme blanche.

Cette bataille avait duré trente heures consécutives, la suspension qui avait eu lieu dans la nuit du 21 au 22 pouvant à peine être comptée. Des deux côtés la perte fut considérable. Les Autrichiens eurent de huit à neuf mille hommes tués ou blessés. Ils perdirent quelques pièces de canon, quatre drapeaux, un officier général et mille à onze cents hommes faits prisonniers. L'armée française n'eut pas un nombre moindre de tués et de blessés. Plusieurs généraux restèrent sur le champ de bataille; elle regretta principalement le général d'Espagne, tué dans une charge glorieuse, et le général Saint-Hilaire, qui mourut des suites de sa blessure; mais la perte la plus douloureuse pour Napoléon fut celle du maréchal Lannes, qui, le 22 au soir, eut les deux cuisses emportées par un boulet. En apprenant cette nouvelle, l'Empereur s'écria :

— Il fallait que, dans cette journée, mon cœur fût frappé par un coup aussi terrible pour que je pusse m'abandonner à d'autres soins que ceux de mon armée.

Il s'agissait, après cette bataille sanglante (où toutefois l'honneur français avait été sauvé), de tirer l'armée de la dangereuse position où elle

se trouvait. Un pont de pontons fut établi pour communiquer avec l'île Lobau. Il fut convenu que la retraite commencerait à la nuit, et que les troupes, rentrant dans l'île, y attendraient, sans repasser le Danube, que des préparatifs suffisants fussent faits pour reprendre l'offensive et ressaisir la victoire qu'un accident imprévu leur avait seul enlevée.

Ce mouvement rétrograde de nos soldats se fit avec un ordre admirable et sans que l'ennemi osât y apporter aucun obstacle. Quand l'artillerie eut repassé, on replia le pont, et l'armée se trouva comme bloquée dans l'île Lobau, les ponts qui devaient assurer ses communications avec Vienne ayant été emportés comme ceux qui lui avaient servi à atteindre l'ennemi. L'Empereur, sur un frêle batelet, avait regagné la rive droite du fleuve, afin d'être à portée de donner des ordres à tous les corps de son armée qui n'avaient pas pris part à la bataille, et aussi pour accélérer l'envoi des munitions de toute espèce dont les braves combattants d'Essling avaient un si grand besoin.

La sollicitude de Napoléon fut bientôt couronnée de succès, et l'abondance régna parmi les troupes auxquelles les grands travaux qu'elles exécutèrent en faisaient une nécessité. L'île Lobau devint bientôt une véritable place forte par les

immenses ouvrages qui y furent construits. Ces travaux durèrent plus d'un mois. Pendant ce temps, l'armée d'Italie, victorieuse de l'archiduc Jean, fit sa jonction avec la grande armée, après avoir gagné la bataille de Raab. Cette armée avait été saluée, à son arrivée en Autriche, par l'admirable proclamation de l'Empereur, qui commençait ainsi :

« Soldats de l'armée d'Italie! vous avez glo-
« rieusement atteint le but que je vous avais
« marqué; soyez les bienvenus! Je suis content
« de vous, etc. »

Napoléon, qui avait continué d'habiter le château de Schœnbrunn, transporta son quartier général dans l'île de Lobau même, aussitôt qu'il eut jugé que le moment d'agir était venu. Sa présence redoubla la confiance et l'ardeur de tous; son premier soin fut de visiter les soldats de la Garde dans leurs bivacs. Il les trouva qui prenaient leur repas :

— Eh bien! mes amis, dit-il à un groupe devant lequel il s'était arrêté, comment trouvez-vous le vin?

— Il ne nous grisera pas, sire, répondit un grenadier en montrant le Danube, car voilà notre cave.

L'Empereur, qui avait ordonné la distribution d'une bouteille de vin par homme, fut surpris de voir ses intentions si mal exécutées, et manda le prince de Neufchâtel; celui-ci fit prendre des informations, et l'on découvrit que les employés aux vivres, chargés de ce service, avaient vendu, à leur profit, le vin destiné à la Garde impériale. Ces misérables furent aussitôt arrêtés, livrés à une commission militaire, condamnés à mort et exécutés.

La possession de l'Allemagne devait se décider dans la plaine de la Morava (Marschfeld). Le temps employé aux préparatifs pour assurer le nouveau passage du Danube donna à Napoléon celui de concentrer toutes les forces qu'il avait de disponibles. Son armée s'accrut jusqu'à cent cinquante mille hommes. Le matériel de l'artillerie fut porté à quatre cents bouches à feu. Tous les préparatifs étant faits dans l'île Lobau, à la faveur des bois et des canaux que forment les îles secondaires, Napoléon n'attendit plus que l'arrivée des munitions nécessaires pour donner l'ordre d'effectuer le passage. Ce passage commença le 30 juin sur le point où le fleuve avait été franchi la première fois le 21 mai. Un pont de pontons fut jeté en une heure et demie sous la protection de l'artillerie. Une brigade passa et culbuta les Autrichiens; tout se préparait pour

jeter un pont de pilotis à l'abri des moyens de destruction de l'ennemi : ce pont fut improvisé, par les marins de la Garde, plus rapidement que ceux de bateaux ne l'avaient été auparavant.

Le 4 juillet au soir, les troupes étant rassemblées dans la partie orientale de l'île Lobau, quelques bataillons passèrent le fleuve en bateaux. Un troisième pont fut établi en deux heures, et Oudinot y défila avec célérité. Cent pièces en batterie sur le front de l'île Lobau, tonnant sur toute la ligne, répandaient l'effroi et facilitaient l'opération, en partageant l'attention de l'ennemi, et en protégeant les troupes déjà passées et les travaux qui se poursuivaient avec une promptitude miraculeuse. Pendant ce temps, un orage terrible grondait dans le ciel : la foudre confondait ses éclats avec les retentissements de l'artillerie qu'elle ne pouvait pas couvrir. La nuit était obscure ; la pluie, chassée par un vent violent, tombait à torrents, et l'incendie d'Enzersdorf, embrasé par nos batteries, éclairait cette scène terrible.

Une journée magnifique succéda à cette nuit affreuse, et laissa voir, aux Autrichiens étonnés, l'armée française se déployant comme par enchantement dans la plaine et derrière les lignes qu'ils avaient élevées pour empêcher le passage

du fleuve, que les habiles combinaisons de Napoléon avaient su rendre inutiles.

L'action, néanmoins, ne put pas s'engager le 5, quelque célérité que les colonnes françaises missent dans leur marche. Cependant, une première attaque du plateau de Neusiedel eut lieu le soir par l'armée française ; mais elle fut sans résultat.

Le lendemain, l'archiduc commença l'action par un mouvement qui avait pour but de rejeter la gauche de notre armée sur la pointe de l'île Lobau, tandis qu'une vive attaque devait occuper la droite. L'Empereur, sur ces entrefaites, donna l'ordre à Masséna d'attaquer Aderklau, où les Autrichiens étaient en force, avant que leur droite, descendant du Bisamberg, n'arrivât sur notre gauche. Masséna avait été blessé la veille par la chute de son cheval, et, comme Maurice à Fontenoy, il était forcé de diriger ses troupes en calèche. Il se jeta sur le village à la suite de ses colonnes, qu'il ne pouvait y conduire lui-même, et Aderklau fut enlevé.

Pendant ce temps, la droite des Autrichiens, forte de cinquante mille hommes, continue de s'avancer sur Aspern. Masséna n'a pas une minute à perdre pour se former devant elle, et lui barrer l'accès de l'île Lobau : il vole sur le chemin d'Aspern avec ses trois divisions qui viennent déjà de donner, et rencontre l'ennemi près de

Neuwirtshaus. La division Boudet, arrivée dès le matin à Aspern, débouchait de ce point : elle reçut le choc de l'ennemi.

Ce mouvement des Autrichiens était hardi, mais imprudent ; ils se plaçaient ainsi volontairement entre le Danube et une armée brave et aguerrie. Aussi Napoléon ordonna-t-il au prince Eugène, qui s'avançait entre Wagram et Baumersdorf, de venir prendre, par un changement de direction à gauche, la place où Masséna avait combattu, et de s'y faire suivre par Marmont et les Bavarois. Afin de donner le temps d'exécuter ces dispositions, une charge de la cavalerie de la Garde, exécutée par Bessières, contint un instant l'ennemi ; mais ce maréchal ayant été blessé, l'attaque de sa colonne faiblit, et les Autrichiens continuèrent à marcher sur le point de notre ligne dégarni par le mouvement de Masséna.

Pendant ces manœuvres, Davoust avait reçu l'ordre de déborder la gauche des Autrichiens. Un combat terrible s'engage autour de Neusiedel ; la vigueur de la résistance égale celle de l'attaque ; Davoust guide ses bataillons ; les divisions Friant et Morand font des prodiges de valeur.

Au même instant, Oudinot, qui avait reçu l'ordre de se borner à contenir les divisions ennemies, est entraîné par son ardeur. Se voyant

de tous côtés entouré de feux, il frémit de son inaction et se décide à enlever les passages du Russbach et à gravir le plateau. Ses premières brigades sont ramenées ; mais il se met à la tête de ses troupes et renverse tout devant lui. Le mouvement prescrit par Napoléon à la droite de son armée est accompli. La gauche de l'ennemi est forcée et débordée : Neusiedel et le plateau sont en notre pouvoir.

Cependant, à la faveur de ces attaques et du dévouement de nos canonniers, Eugène avait exécuté son mouvement. Napoléon forme aussitôt une masse formidable à la tête de laquelle il place Macdonald avec huit bataillons de la jeune Garde ; douze autres se forment en colonnes serrées sur leurs deux ailes, et derrière eux s'échelonnent Wrède et Serras ; la cavalerie légère et les cuirassiers Nansouty couvrent les flancs. Pendant ce temps, la vieille Garde va se placer derrière ces masses formidables, comme réserve. Cette habile manœuvre devait décider la victoire. Aussitôt l'ordre de se porter en avant est donné. Il a pour but de couper en deux l'armée autrichienne et de marcher droit sur Lussenbrunn, où se trouve l'archiduc Charles. Coup d'œil, instinct, bravoure, activité, rien ne manquera à l'archiduc pour parer le coup qui le menace, mais ses efforts seront inutiles.

Napoléon dit à chaque colonel de cavalerie qui passe devant lui :

— Allons! de la vigueur, et quand il en sera temps, chargez à fond.

Puis il parcourt au galop la ligne de bataille et demande à haute voix Drouot et les batteries de la Garde, parce qu'il faut, à tout prix, soutenir la colonne de Macdonald et la jeune Garde. Drouot arrive :

— Dix mille boulets, lui dit-il, et écrasez les masses autrichiennes qui sont devant vous.

Puis Napoléon court se placer au milieu du danger.

Cependant Macdonald pousse tout devant lui jusqu'à Lussenbrunn ; mais là, arrêté en tête et en flanc par les grenadiers hongrois et par le corps de Hollowrath, sa troupe, réduite à deux ou trois mille hommes, est forcée de faire halte. Napoléon, qui suit ce mouvement, ordonne à la cavalerie de Nansouty de charger pour dégager Macdonald, et fait avancer, à droite et à gauche, les divisions Durutte et Pacthod pour le seconder. Les Bavarois entrent en ligne à leur tour, et la jeune Garde marche pour les remplacer comme réserve. Les fusiliers et les tirailleurs, pleins d'intrépidité, rétablissent le combat. Ce vigoureux effort décide tout. Macdonald et les corps qui le suivent reprennent l'impulsion de la vic-

toire. L'opiniâtreté et le désespoir ne peuvent rien contre l'impétuosité des Français. L'infanterie et la cavalerie autrichiennes sont culbutées et rejetées au delà de Gerarsdorf.

Sur la gauche, Masséna, jugeant le moment favorable, a repris à son tour l'offensive : il attaque vigoureusement la droite des Autrichiens et les chasse jusqu'à Léopoldau ; sa cavalerie, commandée par Lassalle, la suit avec ardeur. Les Autrichiens se forment en carré dans la plaine, font volte-face et veulent tenir encore; Lassalle se précipite sur eux, et meurt frappé d'une balle au front; mais l'ennemi est enfoncé et poursuivi jusqu'au pied du Bisamberg.

Cette grande bataille se livrait en vue de Vienne, dont tous les édifices élevés étaient couronnés par de nombreux spectateurs. La victoire fut si complète, que les débris de l'armée autrichienne ne purent pas opérer leur retraite par la même route. Les combats d'Hollabrünn et de Schongraben, et la bataille de Znaïm, achevèrent la campagne et obligèrent l'archidue à demander un armistice que Napoléon eut la générosité d'accorder.

« Nos pertes ont été considérables, » dit le 25e bulletin, daté de Wolkersdorff, le 8 juillet 1809; « le duc d'Istrie (Bessières), au moment où il disposait l'attaque avec la cavalerie de

la Garde, a eu son cheval emporté d'un coup de canon ; ce boulet lui a occasionné une forte contusion à la cuisse. Les majors de la Garde, Daumesnil et Corbineau, ont été blessés dangereusement. »

Le 26e bulletin disait encore :

« L'artillerie de la Garde s'est couverte de gloire. Le major d'Aboville qui la commandait a été blessé » (l'Empereur le fit général de brigade) ; « un chef d'escadron d'artillerie a eu le bras emporté. Nos intrépides canonniers ont montré toute la puissance de cette arme terrible.

« Les chasseurs à cheval de la Garde ont chargé, le jour de la bataille de Wagram, trois carrés d'infanterie qu'ils ont enfoncés. Ils ont pris quatre pièces de canon. Les lanciers polonais ont chargé un régiment de lanciers autrichiens et ont fait prisonnier le prince d'Anesperg qui commandait ce régiment, auquel ils ont pris deux pièces de canon, etc. »

La victoire de Wagram, il faut le dire, avait été acquise par d'énormes sacrifices ; aussi Napoléon comprit-il qu'il fallait relever le moral de sa Garde et de l'armée par de grandes récompenses. Il se réserva de les rendre officielles ; et, le 15 août suivant, jour de la Saint-Napoléon, sa fête, il créa trois princes : Berthier d'abord, qui

fut fait prince de Wagram ; quant aux deux autres, ils empruntèrent leur titre aux lieux mêmes témoins de leur bravoure. A Essling, Masséna avait été un héros, le véritable sauveur de l'armée : il reçut celui de *prince d'Essling*. Davoust s'était admirablement comporté à Eckmühl : comme son frère d'armes, le maréchal Masséna, il joignit à son titre de duc d'Auerstadt celui de *prince d'Eckmühl*. Trois nouveaux maréchaux furent également créés à la suite de ces combats de géants : ce furent Macdonald, Oudinot et Marmont.

Ces hautes promotions eurent lieu sur le champ de bataille même de Wagram, avec tout l'éclat et toute la pompe militaire. Ces scènes splendides donnèrent une impulsion nouvelle au moral des soldats qui s'étaient si bien dévoués pour la gloire de la France et de leur Empereur.

Quelque temps après, la paix fut signée à Vienne, paix glorieuse pour la France, mais fatale à l'Autriche, et dont quelques-unes des conditions, portant ombrage aux susceptibilités du cabinet de Saint-Pétersbourg, devaient servir de prétexte, trois ans plus tard, à la guerre de Russie, mêlée de tant de gloire pour la Garde impériale, mais aussi de trop de revers pour ses dignes chefs !

CHAPITRE IV.

TYPES DES DIFFÉRENTS CORPS DE LA GARDE.

Lorsque Napoléon passait en revue, dans la cour des Tuileries, la Garde impériale, soit au retour d'une campagne glorieuse, soit qu'elle dût quitter la France pour aller donner une nouvelle leçon à ses ennemis, c'était toujours un imposant spectacle que cette cérémonie militaire, qui avait ordinairement pour témoin une foule immense accourue aussi pour contempler l'homme qui semblait avoir fait pacte avec la victoire. En voyant défiler ces soldats aux sévères et splendides uniformes, dont la diversité présentait un magnifique tableau, il eût été difficile

Digitized by Google

de ne pas reconnaître que, sauf quelques exceptions, tous ces braves appartenaient à la grande famille française. Les étrangers même (ils étaient en petit nombre), adoptés par la France et qui avaient mérité de combattre sous ses drapeaux, s'étaient en quelque sorte identifiés avec leur nouvelle patrie. Les nuances de physionomie, de tournure, disparaissaient dans cette simultanéité fraternelle de discipline et de dévouement à leur supérieur; mais chaque régiment de la Garde, examiné à part, avait pour ainsi dire l'originalité de sa figure particulière. Aux yeux de l'observateur exercé, un soldat appartenant à ce corps d'élite portait son titre sur son visage; il y avait dans l'ensemble de sa personne quelque chose de spécial et de distinctif qui annonçait, mieux que son uniforme, le corps de la Garde auquel il appartenait.

Comment expliquer cette diversité de types propres à chaque régiment en particulier? Comment des hommes parlant la même langue, soumis au même régime et toujours réunis, comment, disons-nous, des soldats qui avaient la même religion politique, se séparaient-ils ainsi par des dissidences et des contrastes? En un mot, pourquoi le grenadier à pied ne paraissait-il plus le frère du grenadier à cheval? Pourquoi, entre le gendarme d'élite et le dragon,

surtout si, déposant un moment l'uniforme, l'un et l'autre revêtaient l'habit bourgeois, reconnaissait-on cette opposition si nettement tranchée, qui permettait d'assigner à chacun le corps de la Garde auquel il appartenait? Ce n'était cependant pas le choix des chefs qui avait déterminé ce caractère de physionomie chez le soldat; les *gros majors* ne recrutaient pas leur régiment de *sujets* qui pouvaient offrir cette condition de rapports physiques. C'eût été d'ailleurs une tâche trop difficile, et la première condition d'admission dans la vieille Garde était un certificat tout à la fois de bravoure et de conduite irréprochable. Napoléon n'aurait pas voulu que les régiments de sa vieille Garde fussent formés comme le grand Frédéric avait composé son fameux régiment de grenadiers, où le plus mauvais soldat pouvait être admis, pourvu qu'il eût une taille de six pieds.

D'un autre côté faut-il mettre sur le compte du hasard cette singularité tout exceptionnelle qui signalait la Garde impériale? Nous ne le croyons pas : le hasard ne produit pas de tels résultats; mais plutôt faut-il supposer que, si des soldats ont pu se trouver rassemblés dans un même corps par une certaine conformité de goûts, par l'instinct d'une prédilection naturelle, et aussi par la réunion des qualités spéciales exi-

gées, l'influence de l'association militaire a pu trouver sa part dans cette assimilation générale d'hommes composant un même régiment, et faire passer le niveau sur les oppositions et les différences qui pouvaient exister entre eux.

Quelle qu'ait pu être la cause de l'air de famille qui caractérisait les soldats de chacun des corps de la Garde, il suffit de l'établir, de le constater comme un fait extraordinaire qu'on ne saurait nier. Nous en appelons aux souvenirs de la génération qui a pu admirer la Garde impériale aux jours de sa splendeur : son témoignage confirmera complétement ce que nous avons été si souvent à même de juger par nos yeux.

Mais ce type particulier de chaque régiment de la Garde existe encore; il a survécu à cette élite de la grande armée, et c'est à peine s'il a été altéré par le malheur et la vieillesse. Le temps semble avoir respecté ce monument d'un âge héroïque. Allez visiter l'hôtel des Invalides, parcourez du regard les rangs des vieux soldats qui peuplent cette retraite réservée aux martyrs des batailles : parmi eux vous reconnaîtrez facilement l'ancien soldat de la Garde au milieu des autres; vous n'aurez pas besoin de l'interroger, d'écouter le récit de ses campagnes (d'ailleurs sa modestie ne les prodigue pas); vous nommerez, en le voyant, le chasseur à pied ou le grenadier

à cheval; vous direz, en considérant cette tête qui semble encore se redresser sous le bonnet à poil, cette figure empreinte de sévérité et d'énergie, ces larges et blancs sourcils sous lesquels brille toujours un œil plein de feu, vous direz : « Voilà un ancien soldat de la Garde impériale. »

Maintenant reportons-nous au temps de l'empire, et essayons d'esquisser les traits distinctifs de ces physionomies dont l'originalité ressort si complétement au milieu de ce grand tableau militaire.

Quel est d'abord ce soldat qui traverse le jardin des Tuileries? Son chapeau à trois cornes, sa culotte de nankin, ses bas de coton blanc, ses souliers ornés de boucles d'argent, tout annonce qu'il est en *petite tenue d'été,* et qu'il a quitté sa caserne pour jouir d'un moment de liberté en vertu d'une permission dont il n'abusera pas. Son uniforme est celui de la vieille Garde. Ce soldat est d'une taille avantageuse, c'est-à-dire qu'il a 5 pieds 5 ou 6 pouces; il a le front haut, les épaules carrées, la poitrine développée; son teint basané, ses joues un peu creuses, son nez aquilin, donnent à l'ensemble de sa figure un air de gravité qui impose à la première vue. Il marche avec aisance; mais il conserve, même en se promenant, quelque

chose qui rappelle l'habitude du pas régulier; tout, dans son allure, indique le sentiment d'une supériorité acquise sur les champs de bataille; mais ce maintien, cette assurance, sont sans orgueil, sans affectation. Cet homme se souvient seulement qu'en sa qualité de grenadier à pied de la vieille Garde, il appartient à un corps dont ceux qui le composent n'ont point de rivaux. Aujourd'hui que sont-ils devenus? De loin en loin on en découvre un sur le sol de la France, et si c'est dans un village, il en est l'habitant qui a la conduite la plus exemplaire et la raison la plus éclairée. Les vieillards, les femmes et les enfants le saluent avec respect; les jeunes filles lui font la révérence avec un sourire qui semble provoquer de la part du vieux soldat une paternelle caresse. Tous l'admirent et l'envient!... C'est que cet homme a vu l'Empereur, et que Napoléon lui a parlé. Aussi l'écoutent-ils comme un oracle; et, quand par hasard un voyageur vient à passer, chacun lui parle de l'*ancien* qui fait honneur à l'endroit; car il a vu du pays, lui! il peut causer de tout : point de fleuve qu'il n'ait franchi, depuis le Tibre jusqu'au Nil, depuis le Tage jusqu'au Borysthène. Il a fait son entrée triomphale dans toutes les capitales de l'Europe; il sait la route de Vienne comme celle de Berlin; et, au besoin, il enseignerait encore l'une et

l'autre à qui voudrait le suivre. Mais depuis trente ans l'Europe est au repos, et depuis qu'on ne se bat plus, l'ancien travaille, on dit même qu'il *s'y entend*. Sa demeure est la plus propre et la plus confortable, son champ est le mieux cultivé ; il fait apprendre à lire à ses enfants, et dans la tendre soumission que ceux-ci portent à l'autorité de leur père, il y a quelque chose de la subordination militaire.

Le paysan appelle ce vieux soldat *M. le grenadier*. Pourtant ses cheveux ont blanchi, il s'est cassé ; mais tout courbé qu'il est déjà, il n'entre pas chez le voisin sans être obligé de se baisser. Il est encore, au dire des commères, le plus bel homme du pays. C'est pour tous une ruine superbe ; c'est une relique de l'Empire, comme pour lui cet aigle qui jadis ornait la plaque de son bonnet de grenadier, et auquel il a élevé un autel au chevet de son lit, entre un brevet d'honneur et la grossière enluminure d'un portrait de Napoléon. Voilà désormais le culte de cet homme, voilà son dieu et ses idoles jusqu'à ce que la mort, dont il n'a jamais eu peur, vienne le chercher. Et quand elle arrive, il l'accueille, calme et résigné comme tous ceux qui ont fait partie de cette prestigieuse et magnifique Garde impériale.

Loin des Tuileries, sur le boulevard extérieur,

voici venir un homme de petite taille et un peu trapu ; son cou très-court se perd presque dans ses épaules. Ses jambes sont singulièrement arquées, sa tête est grosse, son teint est cuivré; d'énormes moustaches garnissent sa lèvre supérieure ; à ses oreilles se balancent de larges anneaux d'argent; son nez est presque écrasé quoique ses narines soient ouvertes comme celles du cheval qui hennit. C'est que ce soldat est un des meilleurs cavaliers de la Garde, c'est l'homme-cheval, c'est un de ces guides d'Italie et d'Égypte, un de ces intrépides ou plutôt, pour nous servir de l'expression vulgairement consacrée, un de ces *durs à cuire* qui ont formé le noyau du régiment des chasseurs à cheval de la vieille Garde. Il a aidé, avec ses camarades d'Arcole, d'Aboukir et de Marengo, à créer ce régiment; il a été le véritable chasseur modèle, et tous les soldats qui font partie de ce corps reproduisent, à quelques exceptions près, ces signes caractéristiques qui lui appartiennent et le distinguent d'une manière toute particulière.

Le chasseur à pied se rapprochait un peu du chasseur à cheval. Il avait la même taille que lui, mais il était plus dégagé, plus leste dans sa désinvolture; on devinait, en le voyant, qu'il devait combattre à pied, car ses jambes maigres semblaient faites pour la course ; mais chez lui le

défaut d'embonpoint était une preuve de sa vigueur; ses traits n'avaient point la gravité qui distingue ceux du grenadier son frère d'armes; ils annonçaient même une sorte d'enjouement. Le chasseur à pied avait les mouvements brusques, le geste prompt; il parlait avec vivacité, et durant la discussion, il s'échauffait facilement. Il marchait vite, alors même que rien ne le pressait; on eût dit qu'il se croyait en campagne.

Au grenadier à cheval de la vieille Garde appartenait le privilége exclusif de cette figure et de cet aplomb qui le faisait remarquer entre tous les autres cavaliers de l'armée. Il était de haute stature et portait, comme une coiffure légère, le lourd bonnet d'oursin qui, lorsqu'il était à cheval, semblait ajouter encore à ce que sa taille avait d'imposant. L'expression générale de sa figure était la froideur. Lorsqu'il était à pied, cet homme conservait ses habitudes de gravité. Il existait dans son maintien une sorte de roideur; il avait dans sa tenue (hors de service) moins de coquetterie que les autres soldats de la Garde : il semblait laisser à sa dignité personnelle le soin de le louer. Rarement surprenait-on sur cette figure, toujours impassible, le passage d'un sourire; on aurait pu croire que l'orgueil de sa qualité n'était pas étranger à cette

disposition particulière, et que le grenadier à cheval affectait cette prétention à la suprématie qu'il voulait faire sentir... Mais qu'on se détrompe, ce soldat n'était que l'homme de son régiment; tout chez lui était l'effet d'une communauté de sentiments et de traditions : *il avait l'honneur d'être grenadier à cheval de la vieille Garde*, et voilà tout.

Moins roide dans sa tournure, le dragon était plus svelte dans ses formes physiques. Il s'étudiait à concilier la sévérité de la tenue avec l'élégance des manières. Il savait que, dans un jour d'aimable galanterie, Napoléon avait placé les dragons de sa Garde sous le patronage de Joséphine, et que par conséquent ils étaient les *dragons de l'Impératrice*, ainsi que le peuple se plaisait toujours à les nommer. En cette qualité, ils avaient une obligation de plus à remplir, celle de justifier leur titre qui rappelait un hommage de l'ancienne chevalerie. Le dragon de l'Impératrice était donc soumis à cette influence qui lui prêtait une distinction toute particulière sans affaiblir ses qualités militaires; aussi, comme il savait faire valoir les avantages de son élégant uniforme!

Le gendarme d'élite, considéré isolément, et abstraction faite de sa position dans la Garde, pouvait être confondu avec le grenadier à che-

val ; c'était à peu de chose près la même figure, la même gravité ; cependant sous cette visière de cuir verni qui s'abaissait de son bonnet à poil sur ses sourcils, on voyait luire le regard pénétrant du soldat investi d'une mission de confiance ; il y avait quelque chose d'inquisitorial et de soupçonneux dans ce regard incessamment inquiet. Il semblait observer toujours, et sa vigilance était rarement en défaut. C'est qu'il était spécialement chargé de veiller à la sûreté de la personne de l'Empereur ; c'était le soldat obligé des résidences impériales ; c'était lui qui faisait respecter et exécuter les ordonnances du souverain et qui appréhendait au corps, quel que fût leur grade ou leur position dans l'armée, ceux des délinquants qui encouraient la sévérité ou la disgrâce du maître. Quoique le gendarme d'élite fût un peu l'homme de police du grand quartier général, sur le champ de bataille il n'en combattait pas moins dans les rangs de la vieille Garde.

Au seul nom de lancier polonais se réveillent les idées de bravoure et de fidélité militaire !... Il y avait dans la personne et dans les manières du lancier polonais une sorte d'étrangeté difficile à analyser. Sa haute taille, ses moustaches blondes, ses petits yeux, son nez épaté, ses cheveux coupés ras, le faisaient prendre de

prime abord pour Allemand ; mais à la vivacité de ses mouvements, à sa pétulance instinctive, on reconnaissait celui qu'on a si justement surnommé le *Français du Nord*. Quoique le lancier polonais adoptât facilement le langage et les habitudes de sa nouvelle patrie, il ne pouvait cependant faire oublier tout à fait le fils de l'héroïque Pologne. A côté de lui brillait son frère d'armes, son émule, le lancier français, ce fameux *lancier rouge* dont l'uniforme éclatant était la terreur de l'ennemi. Il s'était tellement identifié avec son modèle, qu'il fallait une certaine pénétration pour découvrir les nuances qui existaient entre le régiment des lanciers polonais et celui des lanciers français, plus connu sous la dénomination de *chevau-légers*. Ces derniers avaient pour la plupart la chevelure et les moustaches blondes lorsqu'elles n'étaient point rousses, et sur le visage quelques traits qui rappellent l'homme du Nord. Cette similitude était d'autant moins étonnante, que les lanciers français, ou pour mieux dire les chevau-légers, étaient généralement originaires de l'Alsace, de la Lorraine et des provinces françaises qui touchaient à l'Allemagne, et où l'habitant des campagnes naît en quelque sorte cavalier.

Ainsi que le lancier polonais, le lancier français se faisait remarquer par sa tournure dé-

gagée ; mais le regard de ce dernier était plus doux et les teintes de son origine tempéraient, sur sa physionomie, la rudesse militaire de la figure du premier. Aussi brave que le lancier polonais, le lancier français était d'une humeur plus enjouée ; il était plus sobre surtout dans sa façon de *vivre*, tandis que l'intempérance du polonais était devenue proverbiale dans l'armée.

L'artilleur à pied était grand et sec ; il avait le dos légèrement voûté comme tous les hommes qui se livrent à des manœuvres de force. Sa figure était aussi sévère que son uniforme ; il parlait peu, et son air méditatif, bien qu'il ne fût que simple soldat, faisait deviner bientôt qu'il appartenait à une arme savante, à un corps spécial que Napoléon, dans ses préférences plus ou moins motivées, plaçait au-dessus de tous les autres, sans en excepter même celui du génie.

En voyant l'artilleur à pied de la vieille Garde, on eût dit que ses cheveux et son visage avaient été noircis par la fumée du canon. Sa démarche était un peu pesante, et de ce côté il était loin de ressembler à son frère d'armes, l'artilleur à cheval. Celui-ci, sous plus d'un rapport, réunissait les types du chasseur à cheval dont il portait l'uniforme, sauf la couleur. Il était alerte dans ses mouvements, et semblait ne pouvoir tenir

en place. Hors du service ce n'était plus le même homme ; dès qu'il ne voyait plus ni son cheval, ni ses pièces, il semblait triste ; il ne savait pas jouir des loisirs de la garnison ; il lui fallait les fatigues et le bruit de la vie des camps. Il avait cela de commun avec l'artilleur à pied.

Chez le sapeur du génie, tout était méthodique et régulier. C'était en quelque sorte un homme tout d'une pièce. Il avait une gravité qui ne se démentait jamais. Sa figure flegmatique reflétait les occupations de son métier et le genre de courage qu'il exigeait. L'ensemble de sa personne, sa tenue, son langage, annonçaient ce qu'il était. Placé en dehors des grands mouvements militaires, cette situation contribuait sans doute à lui donner ce cachet de calme et d'impassibilité qui le caractérisait essentiellement. Le sapeur du génie était le philosophe de la Garde impériale.

Quant au soldat du train, ce n'était pas un charretier d'artillerie ; il avait mérité sa nouvelle qualification et conquis sa place parmi les soldats de la vieille Garde, en sachant ennoblir, sur le champ de bataille, son infime condition et la simplicité de son uniforme. C'était un homme, il est vrai, à la figure vulgaire, au nez camard, à la forte carrure et à l'organe rauque. Habitué à mêler sa voix au fracas de l'artillerie, au

bruissement des caissons, pour exciter ses chevaux, il avait un enrouement continuel dont vingt ans de paix ne l'eussent pas guéri. On retrouve encore quelques-uns de ces vieux soldats du train, bourreliers ou maréchaux ferrants, à la Chapelle-Saint-Denis ou à Vaugirard; mais sous le tablier de cuir il est toujours reconnaissable : cet homme a conservé son enrouement, ses formes communes et son langage un peu brutal.

Parmi ces hommes de fer et ces soldats d'élite se faisait remarquer un corps spécial qui fut constamment le moins nombreux de tous ; nous voulons parler des *matelots,* c'est-à-dire des marins de la Garde.

Roulant constamment dans sa bouche une énorme *chique* de tabac, le marin était bref dans son langage comme dans ses manières, et vivait seul. Pour lui point de communications familières avec des soldats des autres corps, comme s'il eût craint de n'être pas compris par eux. Accoutumé à la vie de bord, il semblait regretter les limites de son vaisseau et les tourmentes de l'Océan; mais aux jours de bataille, il n'en combattait pas moins sur la terre ferme avec le sang-froid et la bravoure qui caractérisaient si éminemment nos vieux grenadiers.

Aujourd'hui le marin de la Garde, devenu

invalide, n'a pas renoncé pour cela aux travaux de son ancien métier : on le retrouve encore employé dans la navigation à la vapeur du Havre à Paris ; l'un d'eux [1] a même employé ses loisirs à publier des *mémoires* destinés à montrer jusqu'où pouvaient aller l'intrépidité, l'audace et la constance des soldats de notre ancienne armée.

Tels étaient les types principaux des différents corps de la vieille Garde impériale. Si dans ce simple tableau nous avons omis d'esquisser les autres corps qui firent également partie de la Garde, tels que les *tirailleurs*, les *voltigeurs*, les *flanqueurs*, les *pupilles*, les *gardes d'honneur*, les *éclaireurs*, etc., etc., c'est que cette nomenclature de régiments, désignée sous la qualification de *jeune Garde*, serait trop longue à énumérer ici. La vieille Garde impériale qui, dans l'origine, ne s'élevait en tout qu'à neuf mille hommes, état-major, administration, infanterie, cavalerie, artillerie compris, fut successivement portée jusqu'à cent mille hommes ; en 1814, elle avait même atteint le chiffre énorme de cent douze mille cinq cents hommes d'effectif, à l'aide de ces régiments de jeune Garde dont nous parlions

[1] M. Henri Ducor, dont nous avons parlé précédemment dans notre chapitre spécial intitulé : *Les marins de la Garde.*

tout à l'heure; mais cette jeune Garde n'eut qu'une courte durée d'existence et ne se trouva jamais placée, comparativement à *la vieille*, que dans des positions secondaires. Quoi qu'il en soit, ceux qui firent partie de celle-ci s'en vont tous les jours comme les autres, et bientôt ce type d'une génération extraordinaire aura disparu tout à fait, en ne laissant qu'un souvenir confus dans la mémoire des générations à venir!

COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE EN 1809.

État-major général et administration.			48
INFANTERIE.			
Grenadiers	1 régiment..	2,000	
Vétérans	1 compagnie	200	
Fusiliers grenadiers	1 régiment..	1,920	
Tirailleurs grenadiers . . .	2 régiments.	4,000	
Conscrits grenadiers	2 régiments.	4,000	
Chasseurs	1 régiment..	2,000	
Fusiliers chasseurs	1 régiment..	1,920	
Tirailleurs chasseurs. . . .	2 régiments.	4,000	
Conscrits chasseurs.	2 régiments.	4,000	
Matelots	1 bataillon..	806	
		24,846	24,846
A reporter.			24,894

Report. . . .			24,894

CAVALERIE.

Grenadiers.	1 régiment. .	968	
Vélites grenadiers	2 escadrons .	342	
Chasseurs	1 régiment. .	968	
Vélites chasseurs.	2 escadrons .	342	
Mameluks	1 compagn. .	102	
Gendarmerie d'élite	1 légion . . .	456	
Dragons	1 régiment. .	968	
Vélites dragons.	1 escadron. .	226	
Lanciers polonais.	1 régiment. .	968	
		5,340	5,340
ARTILLERIE. 1 régim. 3 comp.			948
HÔPITAL DE LA GARDE.			21
			31,203

LIVRE DIXIÈME.

ANNÉE 1810.

CHAPITRE PREMIER.

AUGMENTATION DE LA GARDE IMPÉRIALE.

I

L'année 1810 fut peut-être l'époque la plus glorieuse et la plus prospère du règne de Napoléon. Par suite du traité de Vienne, les confins de l'empire français avaient été reculés, d'un côté, jusqu'aux bouches de l'Elbe, et de l'autre, jusqu'aux rivages du Tibre. Rome était devenue

Digitized by Google

la seconde ville de l'empire, et Amsterdam la troisième, par le fait de la réunion du royaume de Hollande à la France. Un frère de l'Empereur (Joseph Bonaparte) régnait en Espagne; un autre (Jérôme) en Westphalie; le beau-frère de l'Empereur, Murat, était roi de Naples; Napoléon lui-même, roi d'Italie, était en outre médiateur de la confédération suisse, et protecteur de la confédération du Rhin. La domination française, par suite de la gloire de ses armes, atteignait donc quarante-quatre millions d'hommes, et le patronage de l'Empereur des Français s'étendait sur cent millions d'Européens. L'Autriche, la Prusse, la Russie, la Suède, le Danemarck, la Bavière et le Wurtemberg s'honoraient de notre alliance; il n'y avait que l'Angleterre, cette vieille ennemie, cette rivale éternelle de notre grandeur et de notre prospérité, qui conservât seule ses sentiments de haine jalouse pour le nom français.

Ce temps de gloire fut aussi marqué dans la vie de Napoléon par le plus grand événement qui ait intéressé ses affections domestiques : son divorce avec l'impératrice Joséphine et son mariage avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise. Mais si l'Empereur profita des loisirs que lui laissait la tranquillité apparente des cabinets de l'Europe pour donner un puissant essor à

l'agriculture, aux sciences, aux lettres, aux arts, au commerce et à l'industrie, il ne perdit cependant pas de vue sa Garde, dont les chances de la dernière guerre avec l'Autriche lui avaient démontré plus que jamais la nécessité d'augmenter et la force numérique et la prépondérance dans l'armée. Aussi crut-il devoir la renforcer d'un régiment dit de *garde nationale*, d'un second régiment de chevau-légers lanciers, et d'une compagnie de sapeurs du génie spécialement destinée à faire le service des pompes dans les palais impériaux.

Puis, par suite des événements politiques survenus en Hollande, il incorpora dans sa vieille Garde les grenadiers de la garde hollandaise, qu'il avait appelée en France; il créa en outre des corps de musique pour les huit régiments de la jeune Garde qui existaient déjà, et enfin il doubla presque le nombre des officiers de santé attachés au service de l'hôpital militaire du Gros-Caillou; de sorte que la Garde, dont l'effectif ne se montait en 1808 qu'à quinze mille deux cent deux hommes, atteignit, en 1810 et successivement, le chiffre de trente-deux mille cent cinquante et un hommes, c'est-à-dire plus du double, au moyen de décrets et d'arrêtés dont nous allons donner le texte, ou du moins indiquer la teneur.

Dans le premier décret, daté du palais des Tuileries, le 1er janvier 1810, il était dit :

« L'Empereur, voulant donner une preuve de satisfaction aux gardes nationales des départements du nord, ordonne qu'il sera ajouté aux régiments d'infanterie de la Garde un régiment de quatre bataillons, composé d'hommes de bonne volonté, tirés des compagnies de gardes nationales qui ont concouru à la défense des côtes de Flandre et de la Manche; chaque bataillon sera composé de *quatre* compagnies organisées et traitées en tout comme les tirailleurs de la jeune Garde. »

Ce régiment reçut la dénomination de *régiment des gardes nationales de la Garde*, et fut organisé à Lille.

Un autre décret, daté de Compiègne, le 20 mars, ordonna la formation d'un *deuxième* régiment de chevau-légers lanciers.

Le même décret prescrivait la création de corps de musique pour les huit régiments de la jeune Garde, vingt-quatre musiciens par arme, ou douze musiciens par régiment.

Le 16 juillet 1810, création d'une compagnie de sapeurs du génie, qui fut attachée à la vieille Garde, et qui, en cette qualité, dut faire

le service des pompes dans les résidences impériales [1].

Le 13 septembre, les grenadiers hollandais furent incorporés dans la vieille Garde impériale.

II

UNIFORMES ET ARMEMENT.

A l'époque du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, en avril 1810, l'uniforme des musiciens et des sapeurs des grenadiers à pied de la vieille Garde subit quelques modifications, qui ne firent cependant que rehausser la richesse de leurs costumes. Ainsi, toutes les parties de l'habit de grande tenue des musiciens,

[1] Voici à quelle occasion cette compagnie fut créée :

Il y avait au palais de Saint-Cloud un corps de garde placé sous le grand vestibule. Une nuit que les soldats de ce poste avaient fait du feu outre mesure, tandis que l'Empereur habitait cette résidence, le poêle devint si brûlant, qu'un vieux fauteuil, qui se trouvait adossé à l'une des bouches qui chauffait un salon intérieur, prit feu, et la flamme se communiqua promptement à tous les meubles. L'officier du poste, s'en étant aperçu, prévint aussitôt M. Charvet, concierge du château, qui courut au logement du grand maréchal du palais, Duroc, qu'il réveilla. Celui-ci se leva en toute hâte, recommanda le plus

jusqu'alors de couleur cramoisie, devinrent écarlates. On ne changea rien aux passementeries d'or ; mais le pantalon et les bottes à la Suvarow remplacèrent la culotte et les bottes à retroussis.

Les petites ganses du chapeau furent supprimées. Le haut du plumet resta blanc, mais le bas de ce plumet fut rouge écarlate.

Quant aux sapeurs, ils reçurent un habit de grand uniforme garni sur toutes les coutures de galon or et laine de dix lignes ; le collet, les parements, les revers et la doublure des basques de l'habit furent bordés du même galon, ainsi que les tours de poche. Des brandebourgs or et laine furent ajoutés à tous les boutons ; des grenades et deux haches brodées en or furent posées en croix sur le haut de la manche de l'habit. Aux épaulettes or et laine rouge furent ajoutés des cordons en or, et le corps de l'épaulette fut

grand silence, et organisa aussitôt une chaîne. Duroc ainsi que Charvet se placèrent dans le bassin même qui est dans la cour d'honneur, et passèrent les seaux d'eau aux soldats. Une heure après, le feu, qui déjà avait dévoré le meuble du salon, était éteint. Ce ne fut que le lendemain matin que les hôtes du palais apprirent l'événement. Pour prévenir de pareils accidents, Napoléon organisa une garde de nuit. Toutes les résidences impériales en eurent successivement une semblable. Cette garde, composée de sapeurs du génie, fut appelée *chambre de veille*.

coupé de raies d'or en travers. Il ne fut rien changé ni au reste de l'uniforme, ni à l'armement.

Gardes nationales [1].

Habit coupé comme l'uniforme des tirailleurs chasseurs, fond bleu; collet et parements (en pointes) en drap écarlate, liséré blanc; revers blancs en pointe, lisérés écarlates; doublure des basques en serge blanche, liséré écarlate; passe-poil des poches figuré écarlate; retroussis garnis d'aigles en drap bleu; pattes d'oie pour épaulettes en drap bleu, liséré rouge, boutons jaunes.

Veste et pantalon blanc; petites guêtres noires; capote grise.

Équipement et armement comme les tirailleurs chasseurs.

Shako garni d'un aigle couronné, en cuivre, d'un cordon blanc et d'un pompon à lentille surmonté d'une flamme de couleurs différentes pour chaque compagnie.

Comme les régiments de ligne, le régiment des gardes nationales avait une compagnie de

[1] Ce régiment devint 7e de voltigeurs en 1813.

grenadiers et une compagnie de voltigeurs à chaque bataillon.

Les grenadiers avaient, pour marque distinctive, des épaulettes, une dragonne, des cordons au shako avec un pompon et des grenades au retroussis, le tout de couleur rouge.

Les voltigeurs avaient : épaulettes, dragonne, cordon de shako, pompon et cors de chasse aux retroussis de couleur verte.

Grenadiers hollandais.

Lors de la réunion de la Hollande à la France (en 1810), la garde royale hollandaise devint 2e régiment des grenadiers de la Garde impériale, et conserva son uniforme, sauf les signes du gouvernement hollandais, qui furent remplacés par ceux du gouvernement impérial.

Un habit blanc, collet, revers et parements cramoisis ; doublure et passe-poil de poches de même couleur, grenades jaunes. Boutons à l'aigle à l'habit et à la veste blanche, ainsi que la culotte.

Guêtres noires longues avec boutons de cuivre; épaulettes et dragonne rouges.

Bonnet sans plaque, cordon blanc à double gland ; au haut du bonnet, une croix en fil blanc sur un fond cramoisi. Plumet rouge.

Même garniture de giberne que les grenadiers du 1er régiment.

Fusil garni en cuivre.

Le petit uniforme consistait en un surtout blanc avec collet, parements et doublures cramoisis; basques sans tours de poches, garnies de grenades jaunes.

Chapeau avec une simple ganse jaune; les marrons et le pompon rouges en pomme de pin.

La grande tenue d'été pour les officiers et les soldats était une veste, une culotte et des guêtres de basin blanc.

Les épaulettes et dragonnes des officiers, semblables à celles des officiers de grenadiers du 1er régiment.

Les musiciens avaient des habits bleu de ciel; collet, revers et parements jaunes, galonnés en argent; brandebourgs à torsades en argent à tous les boutons des revers; des plis et des tours de poches en long. Doublure de basques jaune, bordée d'un galon; boutons blancs à l'aigle. Trèfles en argent.

Colbacks à flammes jaunes, galons et glands d'argent, plumet blanc et bleu en bas.

Veste et pantalon blancs unis; bottes à la russe, avec bord et glands en argent.

Le tambour-major portait le même habit que les musiciens, mais il était galonné sur toutes

les coutures et autour des poches ; deux grosses épaulettes en argent, un collier rouge, brodé en argent et garni d'une plaque, avec les deux petites baguettes ; un aigle couronné et des grenades. Ce collier était, dans toute sa longueur, bordé d'une torsade en argent.

Colback à flamme jaune, galon et gland d'argent. Plumet blanc et bleu par le bas, entouré de trois plumes d'autruche blanches.

Veste et pantalon blancs, galonnés.

Brodequins noirs bordés en torsades.

Les tambours portaient le même uniforme que les soldats ; il était galonné au collet, aux revers et aux parements.

Ces brillants uniformes disparurent après la campagne de Russie.

Chevau-légers lanciers.

Kurka, collet, revers, parements et retroussis bleu de roi ; passe-poil bleu sur toutes les coutures.

Deux épaulettes jaunes ; aiguillettes à gauche. Boutons jaunes.

Pantalon par-dessus les bottes, comme les marins, en drap écarlate, bordé d'une bande de drap bleu.

Giberne portant un aigle.

Lance à fanion rouge et blanc ; sabre à la hussarde avec ceinturon blanc, attaché sur l'habit par une plaque portant un aigle.

Schapski carré, rouge camelé, avec un N couronné rayonnant, et un cordonnet de fil blanc ; plumet blanc ; visière bordée en cuivre, jugulaires en chaînetons de cuivre.

Portemanteau rond.

Sur les schabraques des chevau-légers, il y avait un N couronné à la place de la couronne des autres régiments de cavalerie.

Sapeurs du génie.

L'uniforme semblable, pour la coupe, à celui des grenadiers à pied, habit bleu de roi, revers, collet et parements en velours noir liséré de rouge, retroussis et passe-poil des poches rouge.

Veste et culotte bleu de roi.

Un casque de fer poli, garni d'ornements et d'un aigle déployé, en cuivre jaune; crinière noire, plumet rouge.

Épaulettes et dragonne rouges. Capote bleu de roi. Équipement et armement comme les régiments de vieille Garde. Un aigle sur la giberne.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

ÉTATS NOMINATIFS.

MAISON MILITAIRE DE L'EMPEREUR.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Colonels généraux de la Garde.

Les maréchaux
- le duc d'Auerstadt (*Davoust*) (G. D. ✲), commandant les grenadiers à pied.
- le duc de Dalmatie (*Soult*) (G. D. ✲), commandant les chasseurs à pied.
- le duc d'Istrie (*Bessières*) (G. D. ✲), commandant la cavalerie.
- le duc de Trévise (*Mortier*) (G. D. ✲), commandant l'artillerie et les matelots.

Digitized by Google

Aides de camp de l'empereur

(classés par ordre d'ancienneté d'emploi).

Le comte *Lemarrois* (C. ✲),
Le comte *Law de Lauriston* (C. ✲),
Le comte *Caffarelli* (G. D. ✲),
Le comte *Rapp* (C. ✲),
Le duc *de Rovigo* (G. D. ✲),
} génér. de division.
Le comte *Le Brun* (C. ✲), général de brigade.
Le comte *Bertrand* (C. ✲),
Le comte *Mouton* (C. ✲),
} généraux de division.
Gardanne (C. ✲), général de brigade.
Le comte *Reille* (C. ✲), général de division.

Capitaines, officiers d'ordonnance de l'Empereur.

Tascher.	*Constantin.*	*Vence.*
Talhouet.	*Faudoas.*	*Zopffel.*
Salm-Kyrbourg.	*Gillot.*	*Baffron.*
Lespinay.	*Carignan.*	*Marbœuf.*

Aides de camp des maréchaux, colonels généraux de la Garde.

Simon (O. ✲), adjud. comm.
Le baron *Burcke* (C. ✲), id.
Le baron *A. Davoust* (C. ✲),
Gouret (O. ✲),
Segauvelle ✲,
Hulot ✲,
} colonels.
Lapointe ✲,
Falcon ✲,
Leisteinchneider ✲,
Saint-Chamans,
} chefs d'escadron.

Soulages, chef de bataillon du génie.
Clapowski ✲,
Lapeyrière ✲,
Waldner ✲,
Bourreau ✲,
Tholozé,
Brun,
Trobriant,
} capitains.
Beaumetz,
Authome,
} lieutenants.

Aides de camp adjoints à l'état-major général.

Vautrin ✲, chef d'escadron.
Quesnel, *Quandalle*, chefs de bataillon.
Baron ✲, *Bottex* ✲, *Laforêt* ✲, capitaines.

Administration générale de la Garde.

Félix (O. ✲), *Daru* (Martial) (O. ✲), inspecteurs aux revues.
Clarac ✲, sous-inspecteur aux revues.
Dufour (J. B.) ✲, commissaire ordonnateur.

Commissaires des guerres de première classe.

Charamond ✲.— *Dauxon*.— *Daugeny*.

Commissaires des guerres de deuxième classe.

Odier. — *Toulgoet*. — *Perceval*.

Adjoints aux commissaires des guerres.

Menoir. — *Froment*.

Lieutenants adjudants d'administration.

Pellehet.
Simonin ✲.
Bellaguet ✲.
Picard ✲.
Lapierre.
Lostin, quartier-maître.

Digitized by Google

CORPS DES GRENADIERS A PIED.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Le comte *Dorsenne* (C. ✻), général de division, colonel commandant.

Le comte *Roguet* (C. ✻), général de brigade, colonel en second.

Le chev. *Réant* ✻, capitaine, quartier-maître trésorier du 1er régiment.

Le Gras, capitaine, quartier-maître trésorier du 2e régiment.

Officiers à la suite du corps.

Le baron *Christiani* ✻, } majors.
Coucourt, }
Roque, chef de bataillon.
Dhim, capitaine.

Lieutenants en premier.

Chaillou ✻. — *Jouette* ✻. — *Tarayre*. — *Andrivon*.

Lieutenants en second.

Heyermans. — *Mauget*. — *Decourt*. — *Docquiert*. — *Stoller*.

ÉTAT-MAJOR DU 1er RÉGIMENT.

Le baron *Michel* (O. ✻), colonel major commandant.
Le baron *Harlet* (O. ✻), } chefs de bataillon.
Le chev. *Lanrède* (O. ✻), }

Belcourt ✲,
Le chev. *Descombes* ✲, } capitaines adjud.-majors.
Le chev. *Aversène* (O. ✲), capit. adjud. d'habillement.
Lambert ✲, capitaine adjudant aux vivres.
Ritter (O. ✲),
Haillecourt ✲, } lieutenants en 1er, sous-adjud.-majors.
Egret ✲,
Chauvey ✲, } lieutenants en 2d, porte-drapeau.

Dudanjon ✲, chirurgien major.
Braise, aide-major.

ÉTAT-MAJOR DU 2e RÉGIMENT.

R. D. Tindal, colonel, major commandant.

George,
Duiring, } chefs de bataillon.

B. G. Tindal,
De Quay, } capitaines adjudants-majors.
Van Brankhorst,
Reichardt, } lieutenants en 1er, sous-adj.-majors.
Pyman, capitaine adjudant d'habillement.
Wagenaar, lieutenant en premier, adjudant aux vivres.
Van den Brock,
Roelvinck, } lieutenants en 1er, porte-drapeau.

Jeannier, chirurgien-major.
Schneider, aide-major.

Numéros des Régim.	Numéros des Bataill.	Numéros des Compgie	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1r	1e	Le chev. Lemarrois (O. ✲)	Sicard ✲	Brasseur ✲
		2e	Le chev. Trappier ✲	Daix ✲	Picq ✲
					Houarne ✲
		3e	Dupré ✲	Dubiez ✲	Plée ✲
					Gabillot ✲
		4e	Golzio ✲	Rouillard ✲	Bresson ✲
					Dumont ✲
	2e	1e	Lavigne (O. ✲)	Vessilier	Bourdin ✲
					Lac ✲
		2e	Pailhès ✲	Tailhan ✲	Gavignet ✲
					Plafait
		3e	Le chevalier Albert (O. ✲)	Godard ✲	Oussot ✲
					Lion ✲
		4e	Higonnet ✲	Durye ✲	Dard ✲
					Gremion ✲
2e	1r	1e	De Kock	Jouy	Hygens
					Vander Monde
		2e	Van den Berg	Ambos	Carteret
					Krohenberger
		3e	De Groot	Savange	Linden
					Van Sprang
		4e	Knyck	Destuers	Pfeiffer
					Spengler
	2e	1e	Mongel	Boellaard	Baggelaar
					Van Beesten
		2e	Boebel	Ninaber	Dolhman
					Corbelyn
		3e	De Sonnaville	Paets	Vanhaeten
					Umbgrove
		4e	Brade	Knoll	Overreith
					Mielicff

RÉGIMENT DES GARDES NATIONALES.

État-major.

Le baron *Couloumy* ✲, major commandant.

Balthazard ✲, major en second.

Le Bon *Zaepffel* ✲, } chefs de
Le chev. *Jouan* ✲, } bataill.
Jolain ✲, } capitaines
Broussouze ✲, } adjud.-maj.
Cousin, lieut. quart.-maître.
Pinget, sous-lieutenant, officier payeur.

Gentil, porte-aigle.
Bellenand, chirurg.-major.
Besse, aide-major.
Harsens, } sous-
Zandeyck, } aides-majors.
Langris, sous-lieutenant à la suite.

Bataillons	Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	Grenad.	Coppens	David	Marc
	1e	Lecorps ✲	Hagre	De Guizelin
	2e	Caumont	Bun	Meurizet
	3e	Zevort	Maquerel de Pleine-Selve.	Servatius
	4e	Caqueray de Frileuse	Lerahier	Guillaumet
	Voltig.	Dauphin	De Giverville	Linard ✲
2e	Grenad.	Desfontaines	Desbuffards	Guillaume
	1e	De Buey	Hans	Suply
	2e	Dupuis	Renart	Beissac
	3e	De Cretot	Dhennezel	Laurent
	4e	Maillard	Gallois	Heroguelle
	Voltig.	Lepesant-Lamazure	Duquesnoy	Le Metaer

COMPAGNIE DE SAPEURS-POMPIERS.

Provence ✲, capitaine.
Gaucher, lieutenant en premier.
Duguet, lieutenant en second.

COMPAGNIES D'OUVRIERS

ATTACHÉS A L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE.

Etat-major.

Gabert, capitaine.
Bellaguet ✲, lieutenant en premier, adjudant-major.
Pellechet ✲, lieut. en 1er, quartier-maître.

1re COMPAGNIE.

Hugon ✲, lieut. en 1er. *Lapareille,* lieut. en second.

2e COMPAGNIE.

Beges ✲, id. *Formier,* id.

3e COMPAGNIE.

Picard ✲, id. *Lonic,* id.

4e COMPAGNIE.

Toche, id. *Durendet,* id.

5e COMPAGNIE.

Roca, id. *Vavasseur,* id.

CORPS DES GRENADIERS A CHEVAL.

État-major.

Le Cte *Walther* (G.A.✲), général de divis., colonel comm.

Le baron *Lepic* (C. ✲), gén. de brig., } majors.
Le baron *Chastel* (O. ✲),

Hardy ✲, chef d'escadron, instructeur.

Perrot (O. ✲), chef d'escadron, quartier-maître trésorier.

Clément (O. ✲),
Mesmer (O. ✲),
Remy (O. ✲),
Maufroy (O. ✲),
Dujon (O. ✲), } chefs d'escadron.

Ring ✲, capitaine instructeur.

Pernet (O. ✲),
Dufour ✲, } capitaines adjudants-majors.

Lajoie ✲, capitaine,
Varnout ✲, } lieut. en 1er, } adj. d'administration.
Messager ✲,

Scribe ✲,
Schmidt ✲,
Lepot ✲,
Haremberg ✲,
Spennel ✲, } sous-adjud.-maj. lieut. en premier.

Piedfort ✲,
Grosselin ✲,
Lapersonne ✲,
Bergeret, } porte-étendard, lieut. en 2d.

Dièche ✲, chirurg.-major.

Valet ✲, chirurgien-major.

Liberon,
Descot,
Gauthier, } aides-majors.

Officiers à la suite.

Juncker ✲, capitaine.

Leclerc ✲,
Richard ✲,
Billot ✲, } lieut. en 1er.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Morin (O. ✲)	Tnefferd ✲	Hoblot ✲
			Berthon ✲	Almayer ✲
	5e	Burgraff ✲	Bouvier ✲	Pastre
			Destouches ✲	Verdier ✲
2e	2e	Jubert ✲	Rollet ✲	Moreau
			Poncet ✲	Verpillat ✲
	6e	Guillaume (O. ✲)	Borde ✲	Panier
			Franquin ✲	Teissert ✲
3e	3e	Desmonts (O. ✲)	Busquin ✲	Destrez
			Goubet (O. ✲)	Coffinhal
	7e	Campariol (O. ✲)	Walter (A.) ✲	Legrand
			Bellaudel ✲	. . . . .
4e	4e	Delaporte ✲	Berger ✲	Dessoffi
			Javary ✲	Yunck ✲
	8e	Venière ✲	Buyck ✲	Lignot
			Audeval ✲	Mahy ✲
Vélites.	9e	Olivier ✲	Lemaire ✲	Buchouat
			Seranne ✲	Lecat ✲
	10e	Gautron ✲	Dupety ✲	Paturier
			Lacoste ✲	Gaudinot ✲

CORPS DES CHASSEURS A CHEVAL.

État-major.

Le comte *Lefebvre-Desnouettes* (C. ✲), général de divis., colonel commandant.

Le baron *Guyot* (O. ✲), général de brigade, colonel commandant en second.

Le baron *Daumesnil* (O. ✲),
Le baron *Corbineau* (O. ✲),
Le baron *Lyon* (O. ✲), } majors.

Le chev. *Martin* (O. ✲),
Desmichels (O. ✲),
Musguier (O. ✲),
Schneit (O. ✲),
Lefèvre ✲, } chefs d'escadron.

Guyot ✲, quartier-maître,
Nager ✲, instructeur, } capitaines.

Bayeux ✲,
Maziaux (O. ✲), } capitaines adjudants-majors.

Domangé ✲,
Sève (jeune) ✲,
Assaut ✲, } lieut. en 1r, sous-adjud.-majors.

Kerval ✲,
Vazillier ✲, } lieut. en 2d, sous-adjud.-majors.

Lebrasseur ✲, adjud. pour l'habillement.
Donchery (O. ✲), adjud. pour les vivres.
Delor ✲, adjudant pour les fourrages.

Allié ✲,
Pelissier ✲,
Bayard ✲,
Lepape ✲, } porte-étendard.

Lachome ✲,
Ferrus ✲, } chirurg.-majors.

Bockenheim ✲,
Pergot ✲,
Sorlin, } aides-majors.

Capitaines à la suite.

Bilbebeau ✲.
Rougeot ✲.
Bureau (O. ✲).
Thomas ✲.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Joannès ✲	Parisot ✲	Enjubault ✲
			Charel (O. ✲)	Schperière ✲
	5e	Geeist (O. ✲)	Robin ✲	Lemaire ✲
			Papigny ✲	Deville ✲
2e	2e	Calory ✲	Schmidt ✲	Pichon ✲
			Lambert (O. ✲)	Brice ✲
	6e	Vieith ✲	Passerieu ✲	Gay ✲
			Tervay ✲	Cabart ✲
3e	3e	Rabusson (O. ✲)	Perrier (O. ✲)	Piquemal ✲
			Basse ✲	Dieudonné ✲
	7e	Greff (O. ✲)	Dupont ✲	Roul ✲
			Levasseur ✲	Macé ✲
4e	4e	Poiré ✲	Sève ✲	Bourdon ✲
			Garnier (O. ✲)	Durant ✲
	8e	Varéliaud (O. ✲)	Viala ✲	Armagnac ✲
			Moyssant ✲	Faurès ✲
Vélites.	1e	Thumelaire ✲	Barbanègre (O. ✲)	Helson ✲
			Pibout ✲	Rudelle ✲
	2e	Caire ✲	Achinte ✲	Bugat ✲
			Bourgeois ✲	Rollin ✲

COMPAGNIE DE MAMELUKS.

État-major.

Kirmann (O. ✲), chef d'escadron commandant.

Sourdis, capitaine instructeur.

Rouyer ✲, adjudant, lieutenant en second.

Merat ✲, porte-étendard, idem.

Mauban ✲, chirurgien-major.

Renno (O. ✲), *Dahoud* ✲,	capitaines.	*Soliman* ✲, *Abdallah* ✲, *Georges* ✲, ...	lieut. en 2d.
Chaim (O. ✲), *Elias* ✲,	lieut. en 1er.		

DEUXIÈME RÉGIMENT DE CHEVAU-LÉGERS LANCIERS.

État-major.

Le baron *Colbert* (C. ✲), général de brigade, colonel.
Dubois, colonel major.
Vanhasselt, major en second.

De Tiecken, *Hoevnaar* ✲, *Coté*, Le Bon *de Vatteville* ✲,	chefs d'escadron.	*Delafargue*, capit. adj.-maj.	
Dufour, capitaine, quart.-maître trésorier.		*Royeu*, *Defallot*, *Destuers*, *Heshusins*,	lieut. en 1er, sous-adj.-maj.
Van Belveren, capitaine instructeur.		*Verhaagen*, lieut. en 1er, porte-aigle.	
Courbe ✲, capit. adj.-maj.		*Mergel*, chirurgien-major.	
		Hennige, *Stuterheim*,	chirurgiens aides-majors.

Lieutenants en second à la suite.

Spies, J. C.	*Spies, J. F.*
Spies, J. W.	*Bredenback.*

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Van der Meulen	Manheim	Tenbrinch-Warts Brepoels
	5e	Sterke	Bocher	Leutner Van Doorn
2e	2e	Post	Chomel	Franck Gunbels
	6e	Dumonceau	Mascheck	DeWackerwauzon Ziegler
3e	3e	Calkoen	Van Zuylen Van Nyevelt	PaatsVanWychgel De Bellefroid
	7e	Tulleken	Vermaesen	Das De Iongh
4e	4e	Schneitr	Van Haersate	Van der Linden Van Omphal
	8e	Werner	Van Heyden	Delaizement Willich

SERVICE DE SANTÉ.

Hôpital de la Garde, dit du Gros-Caillou.

Sue ✻, médecin en chef.
Castel, médecin adjoint.
Larrey (C. ✻), chirurgien en chef.
Sureau, pharmacien en chef.
Paulet (O. ✻), chir. de 1re classe.

Chirurgiens de deuxième classe.

Champion. — *Gauthier-Chambry*.

Chirurgiens de troisième classe.

Degensac.
Hery.
Tannaron.
Valentin.
Fondon du Sorbier.
Masséna.
Brou.
Auvety.
Boulay (Pierre).
Buisson (Bertrand).
Sue-Mondet.
Lassus.

Pharmaciens de première classe.

Alyon. — Lagarde.

Pharmaciens de deuxième classe.

Fourcy. — Barbès.

Pharmaciens de troisième classe.

Toussaint.
Nachet.
Berthé.
Baston.
Aubry.
Vigoureux.

SOLDE DU RÉGIMENT DES GARDES NATIONALES.

DÉSIGNATION des GRADES.	SOLDE DE PRÉSENCE des officiers		SOLDE de présence de la troupe par jour.		SOLDE D'ABSENCE par jour.		Indemnité de logement par jour [1].	Supplément de solde dans Paris par jour.
	PAR MOIS.	Par jour, avec vivres de campag.	En station, sans vivres de campag.	En marche, avec le pain.	En semestre.	A l'hôpital.		
État-major.								
Major command.	516 66	Traité en tout comme les maj. d'inf. de la vieille Garde.						
Chef de bataillon.	300 »	10 »	10 »	14 »	5 »	7 »	1 33	2 »
Adjudant-major.	166 66	5 55	5 55	8 55	2 77	3 55	» 60	1 38
Quart.-m. trésor.	100 »	3 33	3 33	5 83	1 66	1 83	» 60	1 11
Officier payeur. .	100 »	3 33	3 33	5 83	1 66	1 83	» 40	1 11
Porte-aigle . . .	104 16	3 47	3 47	5 97	1 73	1 97	» 40	1 15

[1] Voir note 2 de la page suivante.

DÉSIGNATION des GRADES.	SOLDE DE PRÉSENCE des officiers		SOLDE de présence de la troupe par jour.		SOLDE D'ABSENCE par jour.		Indemnité de logement par jour [2].	Supplément de solde dans Paris par jour.
	PAR MOIS.	Par jour, avec vivres de campag.	En station, sans vivres de campag.	En marche, avec le pain.	En semestre	A l'hôpital.		
Chirurg.-major [1].	166 66	5 55	5 55	8 55	2 77	3 95	» 60	1 38
Aide-major [1]. . .	125 »	4 16	4 16	6 66	1 68	2 96	» 40	1 38
Sous-aide-maj. [1].	66 66	2 22	2 22	4 72	1 11	1 22	» 30	1 11
Compagnies.								
Capitaine de 1e cl.	200 »	6 66	6 66	9 66	3 33	4 66	» 60	1 66
Id. de 2e cl.	166 66	5 55	5 55	8 55	2 77	3 55	» 60	1 38
Id. de 3e cl.	150 »	5 »	5 »	8 »	2 50	3 »	» 60	1 25
Lieut. de 1re cl. .	104 16	3 47	3 47	5 97	1 73	1 97	» 40	1 15
Id. de 2e cl. .	91 66	3 05	3 05	5 55	1 51	1 55	» 40	1 01
Sous-lieutenant .	83 33	2 77	2 77	5 27	1 38	1 52	» 40	1 92
Petit état-major.								
Adjud sous-offic.	» »	1 60	1 75	2 60	» 80	» 53	» »	» 54
Vaguemestre, en guerre [2].	» »	1 66	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Tambour-major.	» »	» 80	» 95	1 20	» 40	» 10	» »	» 22
Caporal-tambour	» »	» 55	» 70	» 80	» 32	» 20	» »	» 12
Musicien	» »	» 55	» 70	» 80	» 27	» 10	» »	» 17
Maître ouvrier. .	» »	» 33	» 45	» 55	» 15	» 10	» »	» 05
Compagn. d'élite.								
Sergent-major. .	» »	» 85	» »	1 25	» 42	» 10	» »	» 24
Serg. et fourrier.	» »	» 72	1 87	1 07	» 36	» 10	» »	» 18
Caporal	» »	» 50	» 65	» 75	» 25	» 10	» »	» 15
Grenad., voltig. .	» »	» 35	» 50	» 60	» 17	» 10	» »	» 07
Tambour	» »	» 45	» 60	» 70	» 27	» 20	» »	» 07
Comp. du centre.								
Sergent-major. .	» »	» 80	» 95	1 20	» 40	» 10	» »	» 22
Serg. et fourrier.	» »	» 62	» 77	» 97	» 31	» 10	» »	» 14
Caporal	» »	» 45	» 60	» 70	» 22	» 10	» »	» 12
Fusilier	» »	» 30	» 45	» 55	» 15	» 10	» »	» 05
Tambour	» »	» 40	» 55	» 65	» 25	» 20	» »	» 05
Enfant de troupe	» »	» »	» 20	» 40	» »	» 10	» »	» 07

[1] En temps de guerre et aux armées actives, les officiers de santé reçoivent un supplément égal à la moitié de leurs appointements.

[2] L'indemnité de logement s'accroît de moitié pour les officiers en garnison à Paris. Le quartier-maître reçoit en outre pour l'emplacement de ses bureaux un supplément de dix francs par mois.

CHAPITRE III.

UNE GRANDE REVUE DANS LA COUR DES TUILERIES.

Dès le consulat, Napoléon avait déjà choisi le dimanche pour passer ses grandes revues, « parce qu'il ne voulait pas, avait-il dit, que les ouvriers perdissent une journée de leur semaine pour venir admirer le tambour-major de ses grenadiers. » Le temps perdu semblait à Napoléon une véritable calamité; et c'était par suite de cette économie systématique du temps, que les revues de la Garde n'étaient pas de vaines parades. Tantôt à pied, tantôt à cheval, l'Empereur avait constamment près de lui, indépen-

damment de son état-major, le ministre de la guerre, le général commandant la première division militaire, les commissaires ordonnateurs, les inspecteurs aux revues, etc., en un mot, toutes les personnes auxquelles un ordre pouvait être immédiatement transmis, dans le cas où, pendant sa minutieuse inspection, il trouverait à faire quelque changement ou quelque amélioration. De cette manière, tout s'exécutait avec la rapidité de sa volonté, car on savait que le chef de l'État appréciait la célérité autant que l'exactitude.

L'Empereur commençait par parcourir les rangs de sa Garde pour connaître les nouveaux officiers, et se faire connaître lui-même. Il entrait ensuite dans les moindres détails de l'équipement, de l'armement et de la manœuvre; il s'informait de tous les besoins, distribuait l'éloge et le blâme, les distinctions et les récompenses.

Ces solennités excitaient une noble émulation. La nation s'enorgueillissait de cette troupe d'élite, l'étranger apprenait à la craindre.

Pendant ce temps, les grands appartements des Tuileries étaient encombrés par les hauts dignitaires de l'Empire, les sénateurs, les conseillers d'État et les agents diplomatiques de toutes les cours d'Europe, avides de voir Napoléon et

d'attendre de lui la faveur d'une parole. Ces grandes revues offraient encore à Napoléon l'occasion la plus favorable d'exposer aux yeux de tous un échantillon de son activité, de sa supériorité dans l'art militaire, et d'exercer sur la foule cet ascendant irrésistible du pouvoir, du génie et de la fortune réunis dans un seul homme.

Or, le dimanche 3 juin 1810, le soleil, qui d'abord s'était levé pâle et voilé, reprit peu à peu son éclat; et, de bonne heure, les salons des Tuileries étaient encombrés par la foule des courtisans. A l'issue de la messe, qui cette fois avait été dite à dix heures précises et *enlevée d'assaut*, selon l'expression du sceptique cardinal Maury, Napoléon entra dans les grands appartements, et donna audience : il était d'une humeur charmante.

Il avisa à quelques pas de lui, modestement caché derrière un petit groupe formé par les ambassadeurs d'Autriche et de Prusse, un chambellan de l'empereur de Russie, le comte de Trawinsoff, que le czar avait envoyé à Paris, sans y être accrédité autrement que chargé, prétendait-on, d'y enrôler une troupe de comédiens pour le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg. Ce seigneur moscovite ayant été présenté aux Tuileries par M. de Czernischeff, aide de camp

d'Alexandre [1], Napoléon lui fit signe de la main de venir à lui.

— M. le comte, lui dit-il, si vous êtes curieux d'assister à un beau spectacle, vous n'avez qu'à venir avec moi ; tout à l'heure je vais passer la revue de ma Garde ; vous me direz ensuite ce que vous en pensez.

M. de Trawinsoff, devinant l'intention qu'avait Napoléon de faire passer sous ses yeux les troupes qui à Austerlitz, à Eylau et à Friedland, avaient vaincu celles de l'Empereur son maître, crut esquiver l'invitation en répondant :

— Sire, tout autre que moi serait heureux de l'honneur insigne que daigne me faire Votre Majesté ; mais... elle le voit, ajouta-t-il en mon-

[1] A cette époque, il n'était question à la cour impériale et dans les salons de la capitale que d'un aide de camp de l'empereur de Russie, M. de Czernischeff, qui, sous le prétexte de complimenter Napoléon de la part du czar son maître, ne venait à Paris que pour y remplir une mission de haut espionnage. On l'avait vu venir pour la première fois après l'entrevue d'Erfurt, et depuis lors il avait été continuellement sur la route de Paris à Saint-Pétersbourg, ce qui faisait dire aux mauvais plaisants qu'il n'y avait probablement que lui qui fût en état d'en trouver le chemin. Quoi qu'il en soit, ayant fait le même voyage dix ou douze fois, on calcula que dans l'espace de moins de quatre ans, plus de dix mille lieues avaient été franchies par cet officier, ce qui équivalait à un voyage autour du monde, qu'un vaisseau met ordinairement trois ans à accomplir.

trant sa délicate chausssure et ses bas de soie, je n'ai pas de cheval.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Napoléon qui s'apercevait bien qu'il avait été deviné, je vais à l'instant vous en faire donner un des miens. M. de Trawinsoff, reprit-il avec un ton qui avait quelque chose de caressant, je vous prie de m'accompagner.

Cette prière équivalait à un ordre; aussi, pour toute réponse, le comte s'inclina respectueusement, et se mêla à l'état-major de Napoléon qui s'apprêtait à suivre le maître.

Longtemps avant que les différents corps de la Garde eussent commencé à prendre position dans la cour des Tuileries, une foule immense se pressait alentour; le cordon de sentinelles établi pour laisser un passage libre à l'Empereur avait beaucoup de peine à ne pas se laisser déborder. Un petit cheval blanc de race arabe, richement harnaché d'une selle de velours ponceau à torsades d'or, qu'un page tenait par la bride devant l'arcade du pavillon de l'Horloge, piaffait en arrière des autres chevaux de main qui attendaient l'état-major : il était midi. Tout à coup, au bruit de l'horloge du château, succède un immense bourdonnement bientôt suivi du plus profond silence. Un cliquetis de fourreaux de sabres, un bruit de talons de bottes

éperonnées retentit sous les dalles sonores du péristyle... Alors parut un petit homme au teint blafard, vêtu d'un simple uniforme vert, avec deux modestes épaulettes de colonel; il avait sur la tête un petit chapeau à trois cornes tout uni. Les seuls insignes de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer brillaient sur sa poitrine. Il s'était arrêté, avait fait un geste de la main, et, quelques secondes après, on le vit entouré d'un groupe de militaires dont les uniformes étaient resplendissants de broderies d'or et d'argent. Tous tenaient leur chapeau à la main. Le chambellan de l'empereur de Russie était parmi eux. Aussitôt les tambours battent aux champs dans toutes les directions; les cris de commandement se font entendre et se répètent, comme d'échos en échos, d'une extrémité de la ligne à l'autre; les soldats, par un mouvement unanime et régulier, présentent les armes, les drapeaux s'inclinent, et un immense cri de *vive l'Empereur!* est poussé par la multitude enthousiaste.

Napoléon monte sur un cheval favori, *Marengo*, dont la tête toujours en mouvement exprime l'impatience, et se dirige vers le guichet du pont Royal pour commencer par se montrer à ses *anciens*. Au moment où il va pénétrer dans les rangs, un jeune homme de quinze à dix-huit ans parvient à se dégager de la foule; sa figure

est bouleversée, il agite un papier au-dessus de sa tête. Au même instant, un des grenadiers, qui n'a cessé de répéter : « En arrière! » voit le mouvement, se précipite sur lui, le saisit au collet et veut le forcer à rentrer dans la foule; mais le jeune homme résiste, en disant d'un ton suppliant :

— Je ne veux que lui remettre ma pétition, il s'agit de ma mère! Je vous en prie, M. le grenadier, ne m'empêchez pas de passer... Sire!... sire!... s'écrie-t-il d'une voix qui domine toutes les autres et en continuant d'agiter son papier.

— Laissez approcher ce jeune homme, dit froidement Napoléon; ne voyez-vous pas qu'il veut me parler?

A ces mots le grenadier abandonne son prisonnier, présente les armes et demeure immobile. Le jeune homme s'élance et vient tomber à genoux à côté de *Marengo,* qui reste en arrêt, les deux jambes de devant écartées sur une même ligne, comme habitué à de tels incidents.

— Que me voulez-vous? lui demanda Napoléon en se penchant sur l'arçon de sa selle pour prendre le papier que le solliciteur lui présente d'une main tremblante; puisque vous aviez quelque chose à me demander, pourquoi ne pas m'avoir écrit?

Le jeune homme ne dit rien; mais il attache

un regard suppliant sur Napoléon, de grosses larmes coulent de ses yeux.

— Voyons cela, reprend l'Empereur en déchirant l'enveloppe de la pétition qu'il lit d'un bout à l'autre; puis regardant le suppliant qui était resté dans la même posture, il ajoute avec un sentiment mêlé d'impatience :

— Levez-vous donc, monsieur! ce n'est que devant Dieu qu'on s'agenouille !... D'après ce que je vois, votre mère n'a jamais quitté la France ?

Le mot *jamais* sortit comme étouffé de la bouche du jeune homme.

Napoléon reporta les yeux sur la pétition en disant à voix basse :

— On m'avait trompé en me disant que cette femme, après avoir émigré à l'étranger, se mêlait d'intrigues, tandis qu'il n'en était rien.

Puis élevant la voix :

— Mon jeune ami, continua-t-il, annoncez à madame votre mère que dès à présent elle a une pension de douze cents francs sur ma cassette.

En entendant de si consolantes paroles, la joie du jeune homme fut si subite et si forte, qu'il ne put la supporter : sa pâleur devint extrême, ses yeux se fermèrent, il tomba sur les genoux et sa tête heurta les jambes de *Marengo*. L'animal, effrayé, recula et se cabra ; son cavalier al-

lait peut-être vider les arçons, lorsqu'un aide de camp saisit l'animal par la bride, et d'une main ferme parvient à le contenir.

Pendant ce temps on avait entouré le solliciteur. On s'était empressé de lui porter secours ; et la foule, en voyant l'Empereur sur le point d'être démonté, avait poussé des cris de frayeur qui ne cessèrent que lorsqu'elle le vit descendre tranquillement de cheval et se diriger avec empressement vers le pétitionnaire qui gisait à quelques pas de là, pour lui porter, lui aussi, quelques secours. Alors tout le monde battit des mains, et il y eut de longues acclamations d'enthousiasme.

— Un chirurgien ! demanda un officier de l'état-major, n'y a-t-il pas ici un chirurgien ?

— Laissez, monsieur, laissez, dit Napoléon à l'officieux personnage placé près de lui, un chirurgien est inutile, la joie n'est jamais funeste à cet âge ; il faut seulement un peu d'eau fraîche.

Un moment après, un des spectateurs faisait passer son chapeau, dont il s'était servi pour puiser de l'eau à la fontaine voisine du poste. Napoléon en jeta lui-même quelques gouttes sur le visage du jeune homme, qui reprit ses sens, ouvrit les yeux et s'empara d'une des mains de l'Empereur qu'il porta à ses lèvres avec transport.

Alors Napoléon, s'adressant à ceux qui l'entouraient, leur dit :

— Eh bien ! n'avais-je pas raison ? Allons, en selle, messieurs ! ajouta-t-il.

Et lui-même s'élança sur *Marengo*, qu'une petite correction avait rendu docile, pour passer entre les deux premières files de l'infanterie de la vieille Garde.

Pendant ce temps, une scène d'un genre tout différent s'était passée à l'autre extrémité de la cour des Tuileries : une reconnaissance d'un dramatique burlesque avait eu lieu entre un tambour appelé Castagnet, qui depuis quelques jours seulement avait été incorporé dans le 1er régiment des chasseurs de la vieille Garde, et le général Gros, major-colonel de ce régiment. Tous deux avaient été, quinze ans auparavant, camarades de lit. Napoléon avait pour le général Gros une estime toute particulière.

— Gros, disait-il, vit dans la poudre à canon comme le poisson dans l'eau : c'est son élément.

La manière originale dont cet officier avait été promu à un grade aussi élevé ne saurait être passée sous silence; mais nous devons nous hâter de dire qu'il eût été difficile de trouver un homme plus digne d'être placé à la tête du corps des chasseurs à pied de la vieille Garde ; tous ses hommes le chérissaient et disaient de lui :

« C'est un troupier fini. » Nous ne croyons pas que les soldats d'alors pussent faire de leurs chefs un plus bel éloge, et le général Gros le méritait sous tous les rapports.

Il avait à peine quarante ans. Il était grand, bien fait; sa figure était mâle et belle. A tous ces avantages, il joignait celui d'une voix forte et sonore, une excessive générosité et une valeur qui se plaisait au milieu du danger. Par malheur il était assez peu lettré : la manière dont il s'exprimait n'appartenait qu'à lui seul.

Gros, qui n'était encore que major des chasseurs à pied, se trouvait un matin à Saint-Cloud, seul, dans un des petits salons attenant au cabinet de l'Empereur. Là, ne sachant que faire, et attendant avec impatience que l'aide de camp de service vînt le chercher pour l'introduire auprès de Napoléon qui l'avait fait demander, Gros s'était posé devant une psyché dans laquelle il se mirait avec complaisance, haussant son col, ajustant ses épaulettes et s'extasiant sur la régularité de sa tenue. La satisfaction que lui causait cet examen l'entraîna peu à peu à s'adresser des compliments :

— Ah ! mon *cadet*, se disait-il à lui-même avec un accent méridional très-prononcé et en se toisant de la tête aux pieds, il y en a peu de *ficelés* comme cela !... Quel dommage que tu

n'aies pas *apprise* les *mathématiques*, comme l'exige l'Empereur ! tu serais général aujourd'hui.

— Tu l'es! lui dit tout à coup Napoléon en lui frappant sur l'épaule.

Pendant le court monologue de Gros, l'Empereur était entré dans le salon, sans bruit, sans être aperçu ; il l'avait entendu et avait saisi cet occasion pour le nommer major-colonel, c'est-à-dire général, d'autant mieux que c'était pour lui apprendre lui-même sa nomination qu'il l'avait fait venir à Saint-Cloud.

Le jour de la revue dont nous parlons, Castagnet, cet ancien camarade de Gros, se trouvait donc dans la cour des Tuileries, placé au premier rang des tambours des chasseurs de la Garde, dont la gauche était appuyée au guichet de la rue de l'Échelle. De l'aveu de ses collègues, MM. *les officiers de la peau*, Castagnet, tambour décoré, était en outre un *farceur très-aimable en société*. Castagnet, disons-nous, apprend que c'est le major-colonel de son nouveau régiment qui doit donner lui-même le *coup d'œil préparatoire d'inspection* avant que l'Empereur vienne donner celui du maître. Castagnet brûle du désir de revoir cet officier général, avec lequel il a vécu jadis dans la plus grande familiarité. Dès que le tambour-major du régiment aperçoit le général

Gros qui s'avance tranquillement au pas de son cheval, il en prévient Castagnet, puis se pose majestueusement devant le front de ses *subordonnés*, auxquels, en tournant la tête de droite et de gauche, sans remuer le torse, il parle comme un nourrisseur parlerait aux petits poussins qu'il élève : il les flatte, les cajole, et leur recommande surtout de l'*ensemble*, lorsque le moment de se faire entendre sera venu. Quant à Castagnet, son cœur bat avec violence, il a frisé les extrémités de ses longues moustaches rousses, il s'est affermi sur les jarrets, et de ses deux mains il a imprimé à ses baguettes un mouvement analogue à celui du moulinet que l'on fait fonctionner dans une chocolatière. De plus, il a composé un compliment pour son ancien camarade de lit devenu officier général. Or, dès que le major-colonel se trouve en face de lui, il porte vivement la main au bonnet, et d'une voix de basse-taille le harangue en ces termes :

— Eh ! *nom d'un nom !*... c'est vous, mon général !... Regardez-moi donc : je suis ce farceur de Castagnet avec lequel vous avez bu plus de *schnick* qu'il n'y a de bouillon dans la marmite des Invalides !... Comment va donc cette santé ? Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, mon général ?

Aux premiers mots, et plus encore au timbre

de voix du tambour, Gros avait reconnu son ancien camarade, volontaire comme lui dans le bataillon des patriotes de l'Aude. Il descend précipitamment de cheval, se jette dans les bras du tambour, l'embrasse avec effusion, et lui répond, en lui serrant la main de manière à lui briser les os :

— Très-bien ! très-bien ! mon vieux Castagnet, et toi ?

— Toujours *rrroulant*, comme vous voyez.

— Viens me voir demain après l'appel du matin, lui dit Gros qui était remonté à cheval, tu verras que j'ai toujours à mon logement, pour les anciens amis, la *bouffarde* et le *laisse-toi-faire* de l'amitié.

— Je n'y manquerai pas, mon général, quoique ce que je vous récupère ne soit qu'histoire de rire, parce qu'à présent, grâce au petit brimborion que voilà, ajouta-t-il en montrant avec fierté l'étoile d'honneur qui brillait sur sa poitrine, la blague à tabac est toujours au grand complet, et on peut se gargariser instantanément, après la diane battue.

Pendant cette burlesque conversation, Napoléon, après avoir parcouru les premières files de grenadiers, s'apprêtait à déboucher dans le Carrousel par une des grilles latérales. En levant les yeux dans cette direction, il croit voir, à l'extré-

mité de la ligne, un officier général qui embrasse un soldat. Il donne de l'éperon dans les flancs de *Marengo*, qui part comme un trait et vient s'arrêter tout court devant le chef de la musique des chasseurs. Celui-ci, pris au dépourvu par cette brusque arrivée, s'empresse de donner à la grosse caisse le signal d'usage pour commencer la symphonie; mais d'un geste Napoléon lui fait signe d'attendre et élevant la voix :

— Qu'est-ce que cela signifie, général Gros ?... s'écrie-t-il en fronçant le sourcil, se passe-t-il donc ici une scène de reconnaissance théâtrale ?

Le général se découvre, et désignant à l'Empereur un tambour qui est devenu immobile à son rang, répond avec le franc-parler qui lui était ordinaire :

— Sire, c'est un ancien ami, un des plus braves soldats de l'armée. Je vous le donne pour un *troupier* solide et qui n'a jamais d'*engelures aux yeux* devant l'ennemi. Tel que vous le voyez, sire, il a roulé sa caisse en Italie, en Égypte et par toute l'Allemagne. Il s'appelle Castagnet : c'est lui qui ne battit la charge que d'une main devant Saint-Jean-d'Acre, parce qu'il avait eu l'autre traversée par la balle d'un Arabe dès le commencement du *tremblement*. C'est un fameux fait d'armes, sire ! il lui a valu une paire de ba-

guettes d'honneur, et vous l'avez décoré à Boulogne, comme vous voyez.

Napoléon aimait la discipline, mais la bravoure encore davantage. Aussi, tandis que Gros parlait, il avait d'abord fixé des yeux sévères sur Castagnet, dont le cœur battait plus violemment encore; mais peu à peu son regard s'était adouci et avait fini par briller d'une expression toute bienveillante.

— Tout cela est bel et bon, reprit l'Empereur, mais le moment a été mal choisi pour ces sortes de reconnaissance.

Puis s'adressant à Castagnet, il ajouta avec cet accent dont on pouvait dire qu'il grisait ses soldats :

— C'est donc toi, mon brave, qui descendis le troisième dans le fossé de Saint-Jean-d'Acre?... je suis bien aise de te revoir.

Et en parlant ainsi, Napoléon porta la main à son chapeau qu'il souleva légèrement.

A ces mots, à ce geste de Napoléon, le visage du tambour devint pourpre; sa moustache se hérissa sur sa lèvre supérieure; il répondit en se dandinant :

— Et moi aussi, mon Empereur, j'en suis flatté...

— C'est encore toi, si j'ai bonne mémoire, reprit Napoléon, qui fis preuve d'une présence

d'esprit et d'un courage admirables au combat de Wertingen en sauvant la vie à ton capitaine?

D'écarlate qu'elle était déjà, la face de Castagnet devint bleue. Ses yeux brillèrent comme deux escarboucles ; il répondit encore plus bas que la première fois :

— Un peu, mon Empereur, *toujours du même tonneau !*

— Gros, ajouta Napoléon, si votre protégé continue à faire parler de lui en bien, vous le porterez sur le tableau d'avancement. Cet homme est digne d'un autre poste. Au revoir, mon brave, ajouta-t-il avec un signe de tête presque amical.

— A l'avantage, sire, répondit celui-ci en portant respectueusement le revers de la main gauche à son bonnet.

Et Napoléon avait de nouveau lancé *Marengo,* et était entré dans le Carrousel. Après avoir passé en revue les escadrons de la Garde et ceux de la cavalerie légère qui y étaient rassemblés, il revint dans la cour des Tuileries, et alla se placer devant le pavillon de l'Horloge, en avant du petit escadron d'officiers généraux qui composaient son état-major et au milieu duquel figurait le chambellan de l'empereur de Russie, qui l'avait toujours accompagné.

Napoléon fait un signe : un officier d'ordon-

nance s'approche, se découvre, se penche vers l'Empereur, part au galop, parcourt rapidement tout le front de bataille, et revient à sa place. Un instant après, Napoléon fait avancer de quelques pas *Marengo*, dont les flancs sont haletants et les naseaux couverts d'écume. Il lève le bras, agite sa main au-dessus de sa tête, et aussitôt on entend un roulement de tambours qui grossit peu à peu comme un *crescendo* de tonnerre, puis cesse tout à coup. Un bruit régulier de fusils y succède en se prolongeant sur toute la ligne. Au commandement qu'une seule voix a jeté dans l'espace, tout s'ébranle. Alors la figure de l'Empereur, naguère si pâle, si impassible, s'anime et se colore. Il s'affaisse sur la selle de son cheval, appuie la main droite sur sa hanche, et jette un regard indicible au comte de Trawinsoff, qui semble absorbé dans la contemplation de ce magnifique tableau. C'est que Napoléon a remarqué l'ondulation imprimée aux aigles des drapeaux; c'est qu'il a aperçu au loin ses *anciens* qui s'avancent lentement, mais dans un ordre admirable; c'est qu'enfin le défilé de la vieille Garde impériale va commencer, et que ce spectacle était une véritable magie.

La vieille Garde approchait. Chaque vieux soldat représentait une des gloires de la France : c'étaient les grenadiers et les chasseurs à pied,

les vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Wagram, les vainqueurs futurs de la Moskowa. Dès qu'ils avaient commencé à défiler, Napoléon s'était retourné vers le chambellan d'Alexandre, et lui avait fait signe de se placer plus près de lui. Celui-ci s'était empressé d'obéir, au grand étonnement de MM. les aides de camp groupés derrière l'Empereur, et qui ne devinent pas quel peut être le motif d'une telle distinction en faveur d'un Russe. Napoléon avait ses raisons. S'adressant à M. de Trawinsoff :

— M. le comte, lui dit-il avec bienveillance, restez ainsi près de moi, peut-être allez-vous revoir quelques anciennes connaissances parmi mes petits *relintintins ;* ce sont eux qui viennent maintenant.

En effet, les régiments de ligne arrivaient au pas accéléré.

— C'est mon 45e, dit Napoléon au comte russe ; ce sont mes braves *enfants de Paris!...* Voyez-vous ces petits gringalets ? en campagne, ce sont des lions ; en paix, ce sont des vauriens qui ne tiennent aucun compte de la discipline, et ne songent qu'à faire l'amour, et, qui pis est, à se quereller avec MM. les bourgeois. Leur colonel n'a jamais pu obtenir qu'ils rentrassent au quartier à l'heure de la retraite. Mais en cam-

pagne, quel élan ! quelle intrépidité ! et surtout quelle gaieté !... Si jamais il arrivait qu'on *brouillât les cartes* entre mon frère de Russie et moi, je porterais l'effectif de mon 45e à six bataillons, et c'est à lui que sa garde impériale aurait affaire. Tenez, voilà cette dernière compagnie, elle ne pense seulement pas à conserver l'alignement.

Puis, élevant la voix :

— Capitaine du 45e, faites donc serrer les rangs !... coudes à droite !... Et cependant c'est ce régiment qui s'est précipité sur les batteries russes à Austerlitz ; c'est un caporal de voltigeurs, un des petits lions que vous voyez courir là, le fusil sur l'épaule, qui, se trouvant aux prises avec un officier des cuirassiers de Doctorow, s'élança en croupe derrière ce cavalier bardé de fer, et l'étrangla de ses mains, ne trouvant pas d'autre moyen de se débarrasser de lui. Que pensez-vous maintenant de *mes enfants de Paris ?...*

Le chambellan de l'empereur Alexandre ayant répondu qu'un trait pareil était comparable aux plus beaux faits de l'antiquité, Napoléon le regarda malignement, et ajouta :

— Eh bien ! il n'existe pas, dans ma Garde, un régiment qui ne puisse citer cent faits plus admirables encore. Tenez, reprit-il, vous voyez bien ce lieutenant tout couvert de poussière, qui

vient à nous au pas de course avec sa compagnie? Eh bien! c'est Robaglia, c'est mon cousin germain. Malgré cela, ou, pour mieux dire, à cause de cela, il n'a point de faveur à espérer; il ne devra rien qu'à son mérite. Et cependant quel dévouement! quel empire j'exerce sur son esprit! Vous allez en juger.

En ce moment, le bataillon du lieutenant Robaglia était arrivé devant l'état-major général. Sur un signe de Napoléon, le jeune homme accourut, baissa la pointe de son épée et porta la main à son shako.

— Bonjour, Robaglia, lui dit Napoléon d'un ton familier; comment te portes-tu? es-tu content?

— Sire, je suis bien heureux, en ce moment surtout.

— Dis-moi, à ta première affaire, tu n'as pas eu peur?

— Non, sire; vous étiez avec nous.

— Bon! mais si tu croyais être tué, que ferais-tu?

— Sire, je ne reculerais pas pour cela d'une semelle.

— Eh bien, sois tranquille, il ne t'arrivera rien; c'est moi qui t'en réponds. Adieu, Robaglia, va rejoindre ton bataillon, et viens me voir demain; la première fois que je verrai ta mère,

ma cousine, se hâta d'ajouter Napoléon, je lui dirai que je suis content de toi.

La cavalerie défila à son tour, et alors, à travers un tourbillon de poussière, on distingua les grenadiers à la tenue si sévère, puis les chasseurs de la Garde avec leurs colbacks à long poil, que le vent faisait ondoyer comme les épis d'un champ de blé. Puis la compagnie des mameluks, au turban de mousseline blanche surmonté d'un croissant d'or; puis les dragons de la Garde au casque léger, commandés par Arrighi, lui aussi cousin de l'Empereur; puis les lanciers polonais, avec leurs élégants chamckas aux flammes panachées, conduits par le comte Krasiski; puis enfin l'artillerie de la Garde sous les ordres de Sorbier et de d'Aboville. Chaque régiment, chaque escadron, chaque batterie avait successivement poussé un hourra de *vive l'Empereur!* Quand il ne resta plus à défiler que les équipages du train, que les soldats, dans leur langage épigrammatique, avaient baptisé du nom de *hussards à quatre roues,* Napoléon mit pied à terre, et adressa à la plupart des chefs de corps, qui s'étaient groupés autour de lui, des compliments sur la belle tenue de leurs troupes. Le chambellan de l'empereur de Russie était toujours là. Napoléon lui ayant demandé ce qui l'avait le plus frappé parmi tout ce qu'il avait vu :

— Sire, répondit celui-ci, c'est la prodigieuse mémoire de Votre Majesté; c'est cette facilité à se souvenir, après un si long temps, des faits d'armes et du nom de tant de soldats.

— M. le comte, c'est la mémoire du cœur, répliqua Napoléon; c'est celle d'un amant qui se rappelle ses premières maîtresses : celle-là ne se perd jamais.

Enfin l'Empereur, qui paraissait très-fatigué, se disposait à remonter dans ses appartements, lorsqu'il fut arrêté au bas de l'escalier du grand vestibule par le général Gros :

— Voyons, que me veux-tu? lui dit Napoléon avec une aimable brusquerie; serait-ce encore un de tes amis de Sambre-et-Meuse que tu voudrais me présenter? Dépêche-toi, j'ai hâte de me reposer.

— Non, sire, c'est au contraire un des vôtres... Vous savez bien... votre *trouvé mal.*

— Je ne sais ce que tu veux dire, reprit Naléon, qui déjà avait gravi les premières marches.

— Sire, c'est un jeune homme, une espèce de conscrit en habit noir, celui qui avait *effarouché Marengo.* Il est ici, il voudrait prendre du service, et se faire tuer le plus tôt possible pour Votre Majesté. Voilà ce qu'il m'a chargé de vous demander.

— Eh bien ! dis-lui de ma part que la meilleure

manière de me servir et de me prouver sa reconnaissance, c'est de ne pas se faire tuer inutilement. Tu n'as qu'à le faire incorporer dans les fusiliers-chasseurs. Au revoir.

Et Napoléon monta rapidement le grand escalier. En retrouvant l'impératrice Marie-Louise toute radieuse, et qui s'était tenue au balcon du pavillon de l'Horloge avec ses dames, Napoléon lui dit gaiement en se frottant les mains :

— Cela a très-bien été, je suis très-content. Comme ma Garde est bien montée ! Comme c'était beau ! fit l'Empereur en aspirant une prise de tabac. Ah ! ah ! je ne conseille pas aux *autres* de venir s'y frotter.

— Eh mon Dieu ! sire, qui songerait à faire la guerre à Votre Majesté, ou plutôt qui l'oserait ?

— Qui ? répéta Napoléon en relevant la tête, non pas l'empereur ton père, ma bonne Louise, reprit-il, mais son voisin l'empereur Alexandre, celui qui se plaît à me nommer son frère ; j'en ai maintenant la certitude.

Napoléon ne se trompait pas.

COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE EN 1810.

État-major général.			48
Administration générale : 1 état-major, 5 compagnies d'ouvriers.			270

Infanterie.

Grenadiers (vieille Garde)..	2 régiments.	3,200	
Vétérans (id.). . . .	1 compagnie	200	
Fusil.-gren. (jeune Garde).	1 régiment..	1,920	
Conscrits-grenadiers (id.). .	2 régiments.	3,200	
Tirailleurs-grenadiers (id.).	2 régiments.	3,200	
Chasseurs (vieille Garde). .	2 régiments.	1,600	
Fusil.-chass. (jeune Garde).	1 régiment..	1,920	
Conscrits-chasseurs (id.) . .	2 régiments.	3,200	
Tirailleurs-chasseurs (id.)..	2 régiments.	3,200	
Matelots	8 compagn..	1,136	
Gardes nationales.	1 régiment..	1,600	
		24,376	24,376

Cavalerie.

Grenadiers.	1 régiment..	1,000	
Vélites-grenadiers	1 escadron..	200	
Chasseurs	1 régiment..	1,000	
Vélites-chasseurs.	1 escadron..	200	
Mameluks	1 compagn..	120	
Gendarmerie d'élite	2 escadrons..	456	
A reporter.		2,976	24,694

	Report. . . .	2,976	24,694
Dragons	1 régiment. .	968	
Vélites-dragons.	1 escadron. .	226	
Lanciers polonais.	1 régiment. .	968	
Chevau-légers lanciers . . .	1 régiment. .	968	
		6,106	6,106
Artillerie.	1 état-major, 4 compagn. à pied, 4 comp. à cheval, 1 comp. de pontonniers, 2 bataillons du train. .		1,200
Génie. . . .	1 état-major, 1 compagnie. . . .		120
Hôpital de la Garde.			30
			32,150

FIN DU TOME DEUXIÈME.

574191

Digitized by Google

Digitized by Google

Publications nouvelles.

LA COMTESSE DE MONRION, par *Frédéric Soulié*. 3 vol. in-18.

CATHERINE, par *J. Sandeau*. 2 vol. in-18.

DES CONSPIRATIONS ET DE LA JUSTICE POLITIQUE, par *F. Guizot*. Un vol. in-18.

DES MOYENS DE GOUVERNEMENT ET D'OPPOSITION DANS L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE, par *F. Guizot*. Un vol. in-18.

ESSAI SUR L'HISTOIRE ET SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE, par *F. Guizot*. Un vol. in-18.

HISTOIRE DES CABINETS DE L'EUROPE PENDANT LE CONSULAT ET L'EMPIRE, écrite avec les documents réunis aux archives des affaires étrangères, 1800-1815, par *Armand Lefebvre*. 6 vol. in-18.

STELLA ET VANESSA, par *Léon de Wailly*. 2 vol. in-18.

UN MARIAGE POUR L'AUTRE MONDE, par *Michel Masson* et *Frédéric Thomas*. 2 vol. in-18.

LES HOMMES D'ÉTAT DE L'EUROPE, pour faire suite aux DIPLOMATES EUROPÉENS, par *Capefigue*. Un vol. in-18.

LA GORGONE, par *G. de la Landelle*. 4 vol. in-18.

LE NAUFRAGE DU PACIFIQUE, par *le capitaine Marryat*. 2 vol. in-18.

LA DAME DE MONSOREAU, par *Alex. Dumas*. 6 vol. in-18.

L'EUROPE DEPUIS L'AVÈNEMENT DU ROI LOUIS-PHILIPPE, par *Capefigue*, pour faire suite à l'HISTOIRE DE LA RESTAURATION, du même auteur. 15 vol. in-18.

Digitized by Google

Digitized by Google

[redacted] - LABORATORIO DI RICERCA
GIUSEPPINA ARMANO

Digitized by Google